

EZILDA
OU
LA ZINGARA

ŒUVRE HISTORIQUE ET MORALE,

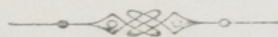
COMPOSÉE

D'APRÈS LES TRADITIONS DU XVI^e SIÈCLE,

PAR

VICTOR DOUBLET,

Auteur d'Amalia Corsini, d'Estelle ou la Vierge des Alpes, etc., etc.



LIMOGES,

CHEZ BARBOU FRÈRES, IMPR.-LIBRAIRES.

—
1844.

P
102

Marie avait été seule témoin de cette scène affreux



EZILDA
OU LA ZINGARA

PAR VICTOR DOUBLET.



Elle avait nom Elmeth, et la belle enfant s'appelait Ezilda.
Limoges,

Barbou Frères Editeurs.

EZILDA
OU
LA ZINGARA

ŒUVRE HISTORIQUE ET MORALE,

COMPOSÉE

D'APRÈS LES TRADITIONS DU XVI^e SIÈCLE,

PAR

VICTOR DOUBLET,

Auteur d'Amalia Corsini, d'Estelle ou la Vierge des Alpes, etc., etc.



LIMOGES,

CHEZ BARBOU FRÈRES, IMPR.-LIBRAIRES.

—
1844.

I

ELMOTH.

L'Égypte ou la Bohême
M'a-t-elle mise au jour ?
Oh ! non, c'est un blasphème !...
Ma France, c'est toi-même
Que mon cœur aime
D'un éternel amour...

L'ÉTÉ de 1581 fut une époque bien funeste pour la ville de Bourges. Durant trois longs mois d'une saison dévorante, la plus affreuse tristesse régna dans la noble capitale du Berry. Le peu d'habitats qu'on voyait passer dans les rues mornes et silencieuses, lui donnaient l'air d'un vaste cimetière, où quelques vivans épars, à travers les fosses et les pierres tumulaires, vont donner une larme de souvenir aux cendres de leurs amis. Oh ! certes, elle pouvait bien l'être sombre et taciturne, la vieille cité, en ces jours-là ! C'est qu'il n'était pas rare de trouver au milieu d'une place ou au coin d'un carrefour, un corps mort ou mourant, un cadavre livide et plombé !... C'était affreux !... Figurez-vous donc une cité populeuse qui devient tout-à-coup plus lugubre qu'un champ de repos funéraire. Ici du moins, on pense seulement à la mort, on ne la voit point, on ne voit pas seulement la hideuse agonie. Pauvre ville ! La mort gisait quelquefois dans ses rues, et quelquefois aussi, l'agonie s'y débattait dans les dernières

convulsions, y râlait les derniers soupirs. Hélas ! on eût dit que l'enfer avait vomi dans l'air une légion de ses esprits impurs enveloppant ses muraille comme un invisible réseau qui étouffait les malheureux habitants.

C'était la peste !

La peste ! Elle frappait partout, à tort et à travers, sans jamais dire gare ! elle passait partout : malheur à qui se trouvait sur son chemin ! son souffle empoisonné le tuait ; c'était inévitable.

Or, par une belle journée du mois de juin de cette horrible année, un lundi matin, il n'y avait point de pain dans une maison noire et délabrée de la rue qui adossait son flanc gauche aux murs de la Sainte-Chapelle, et aboutissait au vieux rempart dit de la Chaussée. Il n'y avait pas de pain dans cette maison-là ! et pourtant, il y avait deux êtres humains qui avaient besoin de manger C'était une vieille femme et une jeune enfant : un hideux et noir démon et un ange pur et candide. Là, comme partout, la pauvre enfant exilée du ciel tremblait devant l'horrible fantôme ; car le fantôme parlait en maître, et il était effrayant 1 Il avait nom Elmoht, et la belle enfant s'appelait Ezilda ; elle avait onze ans.....

Depuis huit années, l'arbre venimeux étouffait la jeune fleur ; le dragon fascinait la colombe ; Elmoth gardait Ezilda !...

Certes, Elmoth n'était point la mère d'Ezilda, et, à ce sujet, circulaient, dans Bourges, d'étranges rumeurs et d'horribles soupçons. Un jour, disait-on, la Sorcière, comme on l'appelait, avait été absente pendant quelque temps et avait reparu ensuite avec une petite enfant de trois ans, rose et fraîche, jolie et souriante ! Elle avait été arracher des bras de sa mère la petite enfant, qui était toute sa joie, toute son espérance, tout son bonheur.

Dès que la pauvre Ezilda eut atteint l'âge de cinq ans, la vieille Elmoth la mit tous les matins sur le seuil de sa porte, en lui disant : « Vois-tu cette rue-là ? Eh bien, derrière

cette rue, il y a d'autres rues, parmi ces rues, des places, des carrefours, puis des rues encore ? Eh bien ! Petite, tout cela est à toi ; c'est ton bien !... Je veux dire que dans ces rues, il y a des maisons, et dans toutes ces maisons, de riches bourgeois qui doivent nourrir les pauvres comme nous. — Comprends-tu ? — Va donc tendre la main aux bourgeois des maisons, et ne reviens pas sans apporter ample récolte ; autrement..... Et l'œil de la vieille s'arrondissait saillant et enflammé au fond de son caverneux orbite, et la pauvre enfant pâlisait. Puis elle s'en allait, triste, dans le labyrinthe des rues tortueuses de l'antique cité, pour y chercher son bien..... Elle s'en allait triste, mais l'espérance la conduisait par la main Hélas ! bien souvent encore elle cherchait en vain les pièces de menue monnaie qu'elle demandait à la pitié, et qui ne pleuvaient pas en grande abondance ; et bien souvent, le soir, à l'angle obscur d'une rue déserte, on rencontrait une jolie petite fille qui pleurait. — As-tu perdu ta mère ? lui disait le passant. — Ma mère ! s'écriait l'enfant incertaine à ce mot qui lui rappelait deux idées d'êtres bien différens : l'un, comme une vision lointaine et presque effacée, mais douce et caressante ; l'autre, comme un horrible spectre qui écrase et qui étouffe ; apparition pénible de tous les instans ! — Ma mère ! répétait-elle..... Elmoth !... Celle que vous appelez la Sorcière ou la Mère la Mort !... Est-ce celle-là que vous voulez dire ?... Et bien, ma mère Elmoth, elle va peut-être me tuer tout-à-l'heure. Oh ! j'en ai peur ! parce que je ne lui porte pas d'argent... Et le passant passait, il n'était pas, lui, le bon Samaritain.....

La petite fille avait grandi : à douze ans, déjà, elle ne demandait plus l'aumône ; elle chantait par les rues, et l'on se disait en la voyant : Oh ! la gente petite chanteuse ! Et ses danses et ses ballades, au son du tambourin, émerveillaient les bons bourgeois de Bourges. Une chanson surtout, dont nous retrouvons encore quelques couplets, leur faisait grand plaisir ; les bonnes femmes ne

manquaient jamais de pleurer en l'entendant, d'autant plus que la pauvre Ezilda se faisait beaucoup prier pour la chanter ; elle s'adressait à sa bonne mère inconnue... Ah ! si la Sorcière l'avait su !... Voici les fragmens qui nous restent de cette intéressante ballade :

Oh ! l'ombre du mystère
Entoure mon berceau ;
Hélas ! et solitaire,
J'erre sur cette terre,
Entant sans mère,
Pauvre et craintif oiseau¹
Egyptienne,
Magicienne,
Au son roulant du tambourin,
Ma voix enchante,
Quand elle chante
Triste complainte ou gai refrain.

Pourtant pauvre orpheline,
Quand je fouille en mon cœur,
Ma tête qui s'incline,
Pense qu'elle devine
La voix divine
Qui calme sa douleur !
Egyptienne, etc.

L'Egypte ou la Bohême
M'a-t-elle mise au jour ?
Oh ! non, c'est un blasphème !
Ma France, c'est toi-même
Que mon cœur aime
D'un éternel amour.....
Egyptienne, etc.

Mais, hélas ! toi, ma mère,
Ah ! dis-moi donc pourquoi
Mon existence amère
Qu'entoure une chimère,
Fleur éphémère
Tombe ainsi loin de toi ?
Egyptienne, etc.

Si dans la blanche lune,
O mère, est ton séjour,
Ah ! vers mon infortune,
Envoie à la nuit brune,
Seulement une
Des colombes d'amour !
Egyptienne, etc.

Riante Messagère,
Que j'attends en mon cœur,
Qu'elle me dise : espère,
Tu n'es pas étrangère,
Ni passagère
A ce ciel de bonheur !....
Egyptienne, etc.

Ainsi chantait Ezilda, et les deniers pleuvaient en abondance dans son escarcelle. Aussi, la vieille Elmoth ne grondait presque plus. Peu s'en fallait même qu'elle ne devînt bonne pour la pauvre Zingara, qui la nourrissait de ses danses et de ses chansons. Mais le fléau devenait de jour en jour plus terrible, et depuis que la maladie était venue, elle avait baillonné la gaîté des honnêtes citadins ; et alors, plus de cercle joyeux et pressé autour de la danseuse ; les bonnes commères ne riaient plus à ses

rondeaux badins, ne pleuraient plus à ses touchantes ballades ; et la glane était maigre chaque soir ; souvent même, l'escarcelle était déserte ! et, partant, la huche se vidait et ne s'emplissait pas de nouveau.

On en était là, au moment où se passe notre histoire. Hélas ! le premier acte du drame fut un effroyable torrent de malédictions et de menaces, dont la vieille femme accabla la jeune fille. Le jour se levait devant une bien triste aurore. Pourtant, la nouvelle de la veille était que le fléau avait un peu perdu de sa violence. Cela rendit l'espérance à la pauvre enfant.

Elle sortit. Long-temps elle marcha au hasard, songeant que la mort était pour elle au bout de la journée, si elle revenait les mains vides ; elle allait donc, réfléchissant au moyen d'obtenir quelques pièces de monnaie de messieurs les bourgeois ; et, le front courbé sous le poids de ces écrasantes pensées, elle s'égarait dans le vaste dédale des rues. Enfin, son pas indécis s'arrêta : elle leva la tête comme pour chercher son chemin ; mais alors elle parut frappée d'une pensée soudaine : elle s'avança en courant sous les murs de l'antique maison où résidaient le collège et l'université de Bourges, et parvint jusqu'au couvent de l'Annonciade qu'habitaient les religieuses de Notre-Dame de la Miséricorde. Mais, il lui fallut attendre la sortie des jeunes filles, que l'on instruisait dans cette sainte maison.

Enfin les nombreuses horloges des églises paroissiales et conventuelles carillonnèrent dix heures, moment chéri et de benoîte renommée pour les fils d'eschole. A cette heure-là seulement, ainsi qu'à celle de la sortie du soir, les étudiants bénissaient de toute leur âme les statuts de maître Jehan Béguin, docteur en théologie et premier recteur, en 1466, de cette université de Bourges, si fameuse en son temps, que Catherinot, dans son enthousiasme patriotique, juge qu'à sa considération, la ville qui la possède peut bien être appelée Cariath sepher (la ville des bonnes lettres), aussi bien que la célèbre Dabis en la terre de Chanaan :

A dix heures donc, l'essaim bruyant des enfans de la noble université cui nulla per totam Galliam par, dit Mérula en sa Cosmographie, se précipita dans les rues comme un torrent qui rompt ses digues. Ils secouaient pour un instant la poussière illustre des Grecs et des Latins, que la protection de Monsieur le Roy Loyn-le-Unzième avait remis en vigueur dans sa bonne ville natale.

Le couvent de l'Annonciade était proche de l'Eglise des Carmes, à côté de laquelle se trouvait la célèbre université. La belle Zingara se promenait avec impatience en attendant la sortie des martinets de l'université, ainsi que celle des jeunes filles que l'on appelait les nouvelles converties.

Dès qu'elle aperçut la foule bruyante, elle sentit se rallumer dans son cœur l'idée lumineuse qui l'avait frappée d'abord. Aussitôt elle se mit à danser des sortes de fandangos, et autres danses mauresques, que les Espagnols avaient mises à la mode en France, sous le règne précédent. Tous les martinets, comme on appelait les externes des collèges en ces temps-là, ainsi que toutes les jeunes écolières, furent frappés de son air de candeur, sous lequel rayonnait pourtant une brillante imagination. Alors une chaude admiration s'était emparée de l'âme de tous les spectateurs, pour cet être si digne d'intérêts ; mais quand ils apprirent dans quelles lourdes chaînes matérielles était entravée cette pauvre enfant, dès lors, à l'admiration se joignit la pitié, et de la réunion de ces deux sentimens profonds naquit le plus vif intérêt. Chacun se fit tacitement l'ange protecteur de la danseuse, et prit à tâche de prêter incessamment le secours de son appui à ce pauvre être si frêle pour qui la terre ne semblait pas faite, ou plutôt, qui semblait exilé d'un monde meilleur.

Chacun s'empressa de contribuer à remplir l'escarcelle de la jolie danseuse, en maudissant la vieille Elmoth, et plaignant le sort de la pauvre enfant qui se trouvait

contrainte d'obéir aux ordres sévères de ce monstre satanique.

II

LE COUVENT DE NOTRE-DAME DE LA MISÉRICORDE.

Avec plaisir,
Je viens goûter les charmes
De l'espérance en un doux avenir !
Si vous voyez couler encore mes larmes,
Consolez-vous... Je les répands ces larmes,
Avec plaisir.

OUTRE la peste qui désolait en ce moment la cité berruyère et qui, cette même année, fit périr plus de huit mille personnes, un fléau plus redoutable encore, étendait ses ravages dans toutes les contrées qui avoisinent Bourges, et menaçait d'envahir cette antique cité qui s'était toujours distinguée par son attachement inviolable à la foi de ses pères.

L'hérésie de Calvin infestait déjà les campagnes ; les zélateurs de la nouvelle réforme, la plupart apostats de l'ordre sacerdotal et de l'état monastique, séduisirent les simples, en leur peignant, sous les couleurs les plus odieuses, les prétendus désordres de la cour de Rome, l'ignorance et le luxe des ecclésiastiques, et en leur faisant entendre qu'ils ne leur enseignaient que la pure parole de Dieu, de laquelle ils leur abandonnaient l'interprétation, ne reconnaissant plus aucune autorité infaillible sur la terre en matière de religion.

Pour ceux que le joug de la religion gênait, ils furent entraînés par l'appât des biens ecclésiastiques dont on dépouillait les prêtres, par l'abolition des vœux monastiques, du célibat ecclésiastique, des jeûnes, des abstinences, de la confession, et de l'obéissance qu'ils rendaient auparavant à leurs évêques et à leurs curés. Une telle réforme soi-disant fit des progrès rapides ; suivirent les révoltes des sujets contre leurs princes, le désordre dans toutes les provinces du royaume, et les atrocités auxquelles on se porta durant les guerres civiles.

Sancerre, ville du diocèse de Bourges, devint le refuge d'un grand nombre de ceux qui avaient embrassé les nouvelles opinions. Les calvinistes de cette ville, qui jusqu'alors n'avaient osé remuer, se trouvant fortifiés par l'arrivée de cette multitude de religionnaires des autres provinces, s'emparèrent de toutes les églises, des maisons, des terres qui appartenaient aux ecclésiastiques, et chassèrent les prêtres et les religieux. Ils cessèrent de reconnaître l'autorité du roi, et se gouvernèrent selon les vues des habitants de La Rochelle et des autres villes protestantes qui refusaient d'obéir aux ordres de la cour.

Pendant huit années qu'on les laissa tranquilles, ils eurent tout le temps d'abolir tout-à-fait dans leur ville l'exercice de la religion catholique qui avait été celle de leurs pères, et de se fortifier en cas d'attaque.

La domination des calvinistes dans Sancerre entraîna la ruine de toutes les églises de cette ville ; mais ils ne s'en tinrent pas là : les églises des paroisses voisines furent aussi désolées, et ils employèrent la force pour contraindre les habitants des campagnes à embrasser la nouvelle réforme. Ils osèrent même tenter de s'emparer de la capitale du Berry, qu'ils surprirent pendant la nuit, et dont ils brûlèrent ou pillèrent plusieurs édifices, et notamment la chapelle et la châsse de saint Guillaume autrefois archevêque de Bourges. Tant d'excès restaient cependant impunis sous un gouvernement trop faible pour se faire

respecter. Il fallut donc, dans un tel état de désolation, que les bons catholiques pourvussent eux-mêmes à leur propre sûreté. C'est alors que les habitans de Bourges, contraints de repousser la force par la force, prirent les armes et chassèrent les huguenots dont ils massacrèrent un grand nombre.

Cependant le patriarche qui gouvernait alors cette église désolée, ne cessait de gémir sur les malheurs de son peuple, et employait tous les moyens les plus propres à préserver ses ouailles contre le venin dangereux de l'erreur ; il s'efforçait aussi de ramener au bercail le plus grand nombre possible de ces brebis errantes que les insinuations perfides des loups ravisseurs avaient égarées. Mais c'est surtout à cette jeunesse si intéressante et si facile à tromper, qu'il attachait tous ses soins ; à ces jeunes enfans auxquels l'obéissance seule avait fait presque un devoir de suivre la fausse route que leur avaient tracée des parens ou trop aveugles ou trop pervers.

Ce vertueux prélat avait déjà fait entrer à la célèbre université une foule de jeunes gens de toutes les parties de son diocèse, et il leur faisait lui-même des conférences religieuses dans lesquelles il leur démontrait clairement toute l'absurdité des doctrines pernicieuses de la prétendue réforme ; il formait ces jeunes prosélytes qui un jour devaient être comme autant d'apôtres de la vérité, et qui propageraient les lumières de la saine doctrine dans toutes les parties de ce malheureux diocèse.

Les soins du vénérable pasteur s'étendaient encore à une autre portion de son troupeau qui lui était chère, car un père aime tous ses enfans. Il plaignait bien sincèrement la faiblesse de tant de pauvres filles, qui se laisseraient facilement entraîner au torrent de l'erreur, si, dès leur plus tendre jeunesse, on ne se hâtait de répandre dans leurs cœurs les principes invariables de la vraie religion ; il déplorait amèrement le malheur d'un grand nombre d'entre elles qui déjà avaient succombé, et sa charité sans

bornes lui suggéra un moyen infaillible de réparer tout le mal qui avait été fait, et d'opposer une barrière insurmontable à de plus grands désastres. Il institua une nouvelle communauté de religieuses, sous le nom et l'invocation de Notre-Dame-de-la-Miséricorde ; il fit venir de Paris plusieurs religieuses de cet ordre pour servir de fondatrices au couvent de Bourges ; et, en peu de mois, il eut la consolation de voir cet établissement s'accroître au-delà même de ses espérances. Tout ce qu'il y avait d'âmes vertueuses et dévouées parmi les saintes filles de la capitale du Berry, voulut être aggrégé, et se hâta de s'enrôler dans l'ordre de Notre-Dame-de-la-Miséricorde. La principale noblesse voulut avoir l'honneur d'être admise la première, et de donner l'exemple des plus sublimes vertus et de la charité la plus pure. Aussi, le nouvel ordre fut-il bientôt si florissant, et le nombre des professes, si multiplié, qu'on put envoyer des religieuses dans tout le diocèse, pour y répandre les lumières du catholicisme et y faire refleurir la piété que l'hydre du protestantisme y avait presque entièrement étouffé.

Outre les pratiques de piété ordinaires à tous les ordres religieux, les dames de la Miséricorde étaient encore obligées d'instruire les enfans et de soigner les malades dans les hôpitaux. Ces deux obligations dont elles s'acquittaient avec le plus grand zèle, les mettaient à même de faire beaucoup de bien, et d'attirer à la foi un grand nombre de huguenots ; car les malades qu'elles visitaient, s'étaient pour la plupart laissé entraîner à l'hérésie, par de mauvais conseils ou par une ambition coupable ; à cette heure, où la mort semblait les menacer de son approche fatale, ils étaient plus disposés à reconnaître leurs erreurs et à en faire l'abjuration ; car éclairés par les pieuses instructions de leurs charitables bienfaitrices, ils ne tardaient pas à reconnaître qu'on les avait trompés en leur proposant une règle de conduite si propre à satisfaire leurs

mauvais penchants, et en les séparant de la communion de l'église catholique romaine.

Les jeunes filles qui étaient reçues dans cette sainte demeure, avaient été presque toutes protestantes, c'est ce qui leur avait fait donner le nom de nouvelles converties. Leur puissant protecteur, le célèbre et pieux archevêque Renaud de Beaune, n'avait rien négligé pour que cet asile sacré remplît exactement ses vues de bienfaisance ; il avait doté de ses propres biens l'établissement qu'il voyait devenir de jour en jour plus florissant, et il en avait confié le gouvernement à des religieuses d'une rare piété.

Une dame charitable, madame Joanneau, secondait parfaitement les vues du prélat en contribuant par ses abondantes aumônes à la prospérité du couvent des Dames-de-la-Miséricorde. Elle-même, elle était restée longtemps sous l'influence des nouvelles erreurs ; son époux avait été un des plus ardents soutiens du protestantisme, il avait porté jusqu'à l'excès du fanatisme, son zèle pour la défense de cette secte ; et son aveugle ardeur, en ruinant son pays, l'avait lui-même conduit à une fin misérables

Madame Joanneau, effrayée de la manière terrible dont il avait plu à la divine Providence de châtier les excès de son époux, avait enfin ouvert les yeux à la vérité, et son retour sincère à la religion de ses pères, lui avait mérité l'estime de tous les gens de bien.

Cette dame, avant d'être l'épouse d'André Joanneau, avait déjà été mariée en premières noces à un riche seigneur, qui lui avait laissé en mourant une fortune considérable. Une fille qu'elle avait eue de ce premier mariage, avait été unie au sieur de Bussy, qui jouait un des principaux rôles dans les troubles de La Rochelle. Les troubles civils l'avaient séparée de cette fille chérie, et depuis long-temps cette tendre mère avait tout lieu de croire qu'elle n'existait plus ; car toutes les recherches qu'elle avait faites, étaient restées sans aucun résultat satisfaisant.

Ce n'avait été qu'après le mariage de sa fille, et pour des raisons graves, quoique peu louables en elles-mêmes, comme nous le verrons plus haut, que cette veuve avait consenti à s'unir à l'avocat André Joanneau. Sa fortune immense l'avait fait rechercher par les hommes les plus distingués ; mais elle avait préféré un simple avocat à tous ces illustres partis qui étaient venus s'offrir à elle, parce qu'elle comptait que la reconnaissance d'un homme dont elle aurait fait le bonheur, devait être sans bornes et, par conséquent, lui procurer la paix et la félicité pour le reste de ses jours.

Mais elle n'avait sans doute pas médité ces paroles par lesquelles le Psalmiste nous apprend qu'il arrive toujours malheur à ceux qui mettent leur confiance dans les hommes, et qu'il n'y a que ceux-là seuls qui espèrent en Dieu, qui ne seront jamais confondus. Car nous verrons bientôt quelles furent les suites de cette union dont elle s'était promis tant de félicité.

Cependant Ezilda la danseuse a de nouveau dirigé ses pas vers la demeure des Dames-de-la-Miséricorde ; elle se promène en tremblant sous le portique ; elle voit bientôt s'ouvrir la porte du scientifique édifice qui est proche du couvent ; son espoir se ranime, elle prépare ses plus jolies romances.... Mais au même instant, un homme en pourpoint noir, un trousseau de clés au côté, parut sur le seuil, et se mit à regarder d'un air important la couleur du ciel :

— Que veux-tu, fille de Bohême ? grommela-t-il, en apostrophant la pauvre danseuse arrêtée à quelques pas de lui.

— Rien ! répondit timidement la jolie enfant. Puis elle ajouta, adoucissant sa voix le plus qu'il lui était possible : Maître, quelle heure est-il, je vous prie ?....

— Dix heures bientôt, belle damoiselle d'enfer, fit-il en se dandinant sur sa porte ; oui, bientôt dix heures, nos martinetts vont prendre leur vol.

Cette parole du maître portier sembla avoir rallumé la joie au cœur de la pauvre jeune fille....

— Merci, maître, cria-t-elle presque satisfaite... Puis elle retourna encore une fois promener ses pas sous le portique de la Miséricorde.

Le bruit de sa renommée avait fait une profonde sensation parmi les jeunes pensionnaires de cette communauté : les externes, qui avaient entendu chanter la Zingara, avaient été tellement émerveillées, qu'elles n'avaient pu faire autrement que de faire part à leurs compagnes, de la douce sensation qu'elles avaient éprouvée. Celles-ci, à leur tour, avaient supplié leurs bonnes maîtresses de vouloir bien permettre que la jolie danseuse fût appelée aux heures de la récréation. Comme cette demande n'avait pas été rejetée, après une mûre délibération, les dames de la Miséricorde, se rangeant de l'avis de madame Joanneau, avaient cru pouvoir profiter de cette occasion, pour opérer une nouvelle conversion ; car elles ne doutaient point que cette petite danseuse n'appartînt à quelque secte ennemie du catholicisme. Il fut donc résolu, qu'à la première récréation qui aurait lieu, on ferait entrer la Zingara, et qu'on surveillerait d'abord attentivement toutes ses paroles et toutes ses actions, afin qu'elle ne scandalisât point les nouvelles converties ; puis qu'ensuite on l'instruirait des vérités sublimes de notre sainte religion. Madame Joanneau voulut être elle-même chargée de tous ces soins, et sa qualité de bienfaitrice de l'établissement lui fit obtenir sans peine cette charge qu'elle semblait briguer avec tant d'empressement.

C'est pour cela qu'à dix heures, au moment où Ezilda se promenait sous les longs arceaux de la communauté, cette pieuse veuve sortit dans l'espoir de la rencontrer. Dès qu'elle eut aperçu la danseuse, elle lui fit signe de s'approcher. Ezilda, étonnée, s'avança presque joyeusement, et suivit son guide jusque dans l'intérieur de la communauté.

Là, madame Joanneau lui fit quelques observations pour la prévenir que toutes ses paroles devaient être conformes à la décence et au respect dus à une communauté religieuse. La timide Ezilda rougit... Cet avertissement avait froissé son amour-propre... Elle si pure, quoique si malheureuse !.. Mais elle n'en voulut pas pour cela à la dame charitable qui l'avait amenée, elle ne fit que détester de plus en plus le métier peu honorable que la sévère Elmoth la forçait d'exercer.

La jolie danseuse ne tarda pas à se voir entourée de toutes les jeunes pensionnaires qui formèrent aussitôt le cercle autour d'elle. Alors Ezilda aux refrains du gai tambourin et dansant avec grâce, chanta les couplets suivans :

Mes jeunes ans
S'écoulaient en silence ;
Lorsque la mort enleva mes parens,
Des étrangers soutinrent mon enfance ;
Dans mon malheur je perdis l'espérance
Chère aux enfans.

Sans murmurer,
Si ma douleur amère
Blesse vos yeux.... Plutôt tout endurer....
Je dois souffrir, c'est mon sort ordinaire ;
Je sais, hélas, et souffrir et me taire,
Sans murmurer.

Avec plaisir
Je viens goûter les charmes
De l'espérance en un doux avenir.
Si vous voyez couler encore mes larmes,
Consolez-vous.... Je les répands ces larmes

Avec plaisir.

Ici Ezilda cessa de chanter ; quelques larmes s'échappèrent involontairement de ses yeux et arrosèrent ses joues vermeilles. Les jeunes pensionnaires furent touchées de son infortune ; elles firent pleuvoir les deniers autour d'elle, et lui prouvèrent tout le plaisir qu'elle leur avait causé, en la priant de venir chaque jour à la même heure leur chanter quelque jolie romance.

— J'y consens, dit la Zingara d'une voix enchanteresse ; mais c'est à condition, belles damoiselles, que vous daignerez m'instruire ; car la vieille Elmoth, celle qui veut que je l'appelle ma mère, dit qu'elle n'a pas d'argent à dépenser pour cela, et que mes recettes sont à peine suffisantes pour nous procurer le pain de chaque jour.

— Bien volontiers, fille d'Egypte ou de Bohême, firent les pensionnaires d'une commune voix, nous t'instruirons, nous t'apprendrons à détester les coutumes impies du pays qui t'a donné le jour, et bientôt tu sauras prier comme nous.

— Belles damoiselles, répartit Ezilda, comme vous déjà j'ai su prier ; car j'avais une autre mère qui m'enseignait à prier celui qu'elle appelait aussi son père, et qui est tout-puissant. Hélas ! je lui ai demandé bien des fois dans le secret de mon coeur, qu'il eût pitié de moi et qu'il daignât changer mon triste sort !...

Ces paroles de la jolie danseuse étaient prononcées avec tant de naïveté qu'elles excitèrent la sensibilité de toutes les personnes qui l'entouraient ; mais madame Joanneau ressentit en cet instant une de ces impressions vives et fortes, qui laissent des traces si profondes, que l'esprit en reste long-temps occupé après qu'on les a éprouvées. Elle fit mille conjectures, toutes plus bizarres les unes que les autres, et elle résolut, dès cet instant, de prendre soin de

l'orpheline que le ciel lui envoyait. D'ailleurs, depuis longtemps elle avait formé le projet d'adopter une jeune fille qui pût lui tenir lieu de famille, puisqu'elle avait eu le malheur de perdre toutes les personnes qui lui avaient été si chères ; et la circonstance présente semblait être favorable à ce projet ; mais il fallait auparavant étudier le caractère de la jeune danseuse, et voir si elle était susceptible de pratiquer les vertus qu'on s'efforcerait de lui inspirer. Et pourtant, un je ne sais quoi de touchant, de tendre, de persuasif, avait déjà parlé au cœur de madame Joanneau, en faveur de la jeune étrangère.

La charitable veuve commença ses bienfaits par faire octroyer à la jolie danseuse, la permission de venir chaque jour au couvent, divertir les pensionnaires par ses charmantes ballades, et elle recommanda aux plus âgées d'entre elles de la prendre sous leur protection, et de lui donner les premières leçons de lecture et de catéchisme.

Ezilda, de son côté, promit de venir assiduellement, et de se montrer attentive aux instructions qu'elle recevrait.

Ce jour-là, elle retourna le cœur plein de joie vers la vieille Elmoth ; elle avait reçu des deniers en grande abondance, et elle avait enfin le doux espoir de voir arriver le moment si ardemment désiré, où son sort serait moins amer et moins cruel.

III

LA VENGEANCE.

Le soleil rayonnait sur l'étoffe écarlate,
Dont les plis encadraient sa tête délicate,
Et la faisait reluire en reflet enflammé,
Comme un tison d'enfer !.,.

COMME nous l'avons déjà dit dans le chapitre précédent, madame Joanneau était issue d'une famille illustre. Tous ses parens étaient restés attachés à la foi catholique, dont plusieurs même avaient été les défenseurs et les martyrs. Mais cette dame ayant perdu son père et sa mère dans un âge où elle n'était pas encore capable de se diriger seule dans le monde, elle fut confiée aux soins d'un bon oncle, qui lui-même fut tué peu de temps après en combattant contre les huguenots. La tutelle de la pauvre orpheline fut alors déférée à un parent fort éloigné, mais qui, par malheur, s'était laissé aller au vent des nouvelles doctrines, et corrompit l'esprit de sa pupille en lui faisant goûter le fatal poison des nouveautés.

Ce parent jugea à propos de la marier de bonne heure, afin, disait-il, de lui donner un protecteur qui pût mettre sa fortune en sûreté dans ces temps de discorde où rien n'était respecté. Il lui choisit donc pour époux un noble seigneur, fort riche, il est vrai, mais aussi fort attaché au parti protestant ; c'était le seigneur De la Ville.

En agissant ainsi, le tuteur avait plutôt consulté l'intérêt du parti qu'il défendait, que celui de sa pupille ; car, par ce mariage, il mettait son ami, le sieur De la Ville, en état de faire de grandes entreprises contre les catholiques., puisque sa fortune, jointe à celle de son épouse, le rendait un des plus riches seigneurs du Berry, et, par conséquent, un des plus fermes appuis du parti huguenot.

En effet, dès que De la Ville se vit possesseur d'une aussi immense fortune, il ne craignit plus de faire des sacrifices pour aider à renverser la religion catholique ; il arma le peuple de Sancerre, lui fit prêter serment de n'obéir à son roi légitime, qu'autant qu'il permettrait le libre exercice de la religion prétendue réformée, dans tous ses états, avec toutes les franchises qu'on lui avait demandées.

Pendant huit années qu'on les avait laissés tranquilles, les huguenots de Sancerre avaient eu tout le temps, jusqu'en 1569, d'abolir tout-à-fait dans leur ville l'exercice de la religion catholique, et de se fortifier en cas d'attaque. Leur domination dans cette ville avait entraîné la ruine de toutes les églises.

Charles IX, quoique bien déterminé à soutenir la religion catholique, qui subsistait dans le royaume depuis son origine, s'était trouvé fort embarrassé à la vue de tant de villes révoltées contre lui ; il avait cru devoir céder au temps. Au mois de janvier 1562, il avait donné un édit par lequel il permettait aux protestans d'avoir des temples, mais seulement hors des villes, et leur ordonnait de restituer les églises, les maisons et les terres dont ils avaient dépouillé les ecclésiastiques.

Les Sancerrois ne s'étaient point conformés à cet édit ; ils avaient gardé tous les biens usurpés sur les anciens pasteurs, chapelains et vicaires qu'ils avaient chassés, et s'étaient toujours servi de l'église principale, la seule qu'ils eussent conservée pour y faire leur prêche, sans permettre à un petit nombre de catholiques, qui restèrent toujours

dans la ville jusqu' à sa prise, d'y faire l'exercice public de la vraie religion.

Cet édit avait tranquilisé en quelque sorte les autres protestans du royaume, qui cependant ne s'y étaient conformés qu'en bien peu d'endroits. Le massacre de Vassy, arrivé le premier de mars suivant, avait tout dérangé. Il était pourtant notoire que c'avait été une étourderie de la part des gens de la suite du duc de Guise, et une querelle passagère qui n'avait eu rapport ni à la religion, ni à l'édit du roi ; néanmoins les protestans avaient sonné l'alarme et publié partout que c'avait été un complot formé contre eux. Il n'en avait pas fallu davantage pour leur faire reprendre les armes.

Les Sancerrois se rendirent aussitôt maîtres de Bourges, de Nevers et de plusieurs autres villes qui leur furent reprises par les troupes du roi, quelques mois après.

Charles IX, qui craignait d'aigrir les esprits, publia, le 19 mars 1563, un nouvel édit de pacification, par lequel il permettait les prêches dans les villes dont les protestans étaient maîtres avant le 7 du même mois. Les habitans de Sancerre se trouvaient pour lors en règle, quant aux prêches qu'ils avaient établis dans leur ville ; mais ils ne voulaient pas entendre parler de la remettre en la puissance du roi, et continuèrent toujours depuis à la fortifier.

La paix paraissait avoir été rétablie par l'édit de pacification ; néanmoins les protestans persistaient toujours dans leur révolte. Ils alléguaient pour prétexte, que les gouverneurs des provinces n'observaient pas les édits donnés en leur faveur, et que la cour même n'y était pas assez fidèle. La Reine-Mère, Catherine de Médicis, de son côté, se plaignit, en 1568, aux protestans, qu'ils retenaient toujours les places qui devaient être rendues au roi par le traité qu'il avait fait avec eux, comme Montauban, Sancerre, Castres, Cahors, Milhaud, Vezelay et La Rochelle ; que ces villes ne voulaient pas recevoir ses

officiers, et continuaient avec ardeur les fortifications qu'elles avaient commencées pendant les troubles. Ces représentations de la Reine-Mère ne produisirent aucun effet, et les choses restèrent dans le même état qu'auparavant.

Le prince de Condé, qui était le chef des huguenots, se sauva, cette année-là, de Noyers ¹ pour gagner La Rochelle ; il passa la Loire à un gué qu'on lui indiqua proche Sancerre ; ce qui ne contribua pas peu à soutenir dans la révolte cette ville dont il laissa le gouvernement entre les mains du seigneur De la Ville, lui enjoignant de venir le trouver à La Rochelle, si les affaires n'allaient pas à son gré, ou s'il éprouvait quelque échec.

En 1588, commença le premier siège de Sancerre ; quelque troupes envoyées de Bourges, firent sans succès le prélude de cette entreprise, vers le milieu du mois de novembre. Elles vinrent camper dans le village de Chavignol, à une demi-lieue de Sancerre, avec quelques pièces d'artillerie ; mais les Sancerrois ayant à leur tête le fanatique De la Ville, les attaquèrent si vigoureusement et leur tuèrent tant de monde, qu'elles s'enfuirent à Bourges, tout épouvantées, vers le 20 du même mois.

Le roi, après la dernière paix qui avait été faite au mois de mars, avait absolument résolu de se rendre maître de la ville de Sancerre ou de la détruire entièrement. Tous les gouverneurs voisins l'en sollicitaient ; ils lui représentaient qu'il était dangereux de laisser au pouvoir des protestans, une ville bâtie sur un roc escarpé, laquelle était inaccessible presque de tous côtés, et dominait sur la Loire. Ils ajoutaient que les Sancerrois, presque tous protestans, avaient donné retraite dans leur ville à un grand nombre de protestans fugitifs, et que tant que cette place serait entre leurs mains, les frontières du Berry et de la Sologne ne seraient point en sûreté.

Frappé de ces raisons ; le roi prit d'abord le parti de la modération envers les habitans de Sancerre, et leur ordonna de recevoir garnison dans leur ville. Ils s'en excusèrent sur leur pauvreté, et sur ce qu'étant éloignés des grands chemins et sans commerce, ils n'avaient pas besoin de troupes pour les garder. La chose ayant été examinée dans le conseil du roi, on leur proposa une autre condition, qui était de raser leurs fortifications. Les Sancerrois, qui voulaient se délivrer d'une garnison dont on les menaçait, et qui prévoyaient que la paix ne durerait pas long-temps, y consentirent, pourvu que les comtes de Beuil, leurs seigneurs, le voulussent bien. Par là, ils cherchaient à gagner du temps ; car, dans le fond, ils s'embarrassaient fort peu des comtes de Beuil. L'affaire ayant donc traîné en longueur, et les protestans du royaume ayant repris les armes de toutes parts, les Sancerrois, au lieu de démanteler leur ville, déjà très-forte par sa situation, travaillèrent avec ardeur à y ajouter de nouvelles fortifications.

Le roi, indigné qu'une aussi petite ville ne voulût pas rentrer dans le devoir, en ordonna le siège. Sur ses ordres, le comte Sciarra Martinengo, noble vénitien de Brescia, en Lombardie, lequel commandait la garnison de Gien, éloigné d'une journée de Sancerre, François de Balsac d'Entraques, gouverneur d'Orléans, et Claude de La Châtre, gouverneur du Berry, s'étant abouchés, et voulant profiter de l'absence d'Avantigny, gentilhomme du voisinage, habile capitaine, en qui les habitans de Sancerre avaient grande confiance, joignirent ce qu'ils avaient de troupes et marchèrent à Sancerre, où ils arrivèrent au commencement de 1569, avec un corps de 3,000 fantassins et quelque cavalerie, composée des gentilshommes des environs. Ils avaient huit pièces de canon, dont ils commencèrent à battre la porte de Bourges. Il y eut bientôt une large brèche ; mais le fossé que les assiégés avaient creusé derrière, et les retranchemens qu'ils avaient faits

aux deux côtés, rendaient l'approche très-difficile. Vieux-Pont, sieur d'Aigueville, fils du baron de Neubourg, jeune homme intrépide et hardi, se chargea d'y donner l'assaut. Il le fit avec toute la vigueur possible ; mais les Sancerrois, commandés par De La Ville, faisant avec leurs arquebuses un feu continu sur les assaillans, dont le flanc était découvert, il fut obligé de se retirer après une perte considérable.

Les assiégeans changèrent leur batterie de place, et la dressèrent du côté de Saint-Satur, où ils avaient appris qu'ils éprouveraient moins de difficultés. C'était apparemment un faux avis que les Sancerrois leur avaient fait donner ; car ce côté de la ville est un des plus escarpés. Quoiqu'il en soit, on y eut bientôt fait une brèche plus large que celle qui avait été faite du côté de la porte de Bourges. D'Aigueville monta encore à l'assaut ; mais les Sancerrois dont le premier succès avait enflé le courage, le repoussèrent avec tant de vigueur, que ce jeune chef et un grand nombre de ceux qu'il commandait, demeurèrent sur la place, et beaucoup d'autres y furent dangereusement blessés.

Depuis ce temps-la, le sieur De La Ville crut ne plus devoir se contenter de se tenir sur la défensive ; il osa attaquer les troupes du roi, et il les fatigua extrêmement par de fréquentes sorties.

Sur ces entrefaites, Jacques de Savoie, duc de Nemours, se rendit au siège avec un corps de troupes qu'il avait levées dans le Lyonnais et dans les provinces voisines ; il était accompagné du baron Des Adrets, si fameux par ses cruautés, lequel avait servi le parti protestant avec chaleur dans les guerres précédentes, servait le roi dans celle-ci avec un corps de troupes assez considérable, qu'il avait à ses ordres. Des Adrets allait, par ordre exprès du roi, joindre le duc d'Aumale. La Châtre le sollicita vivement de rester quelques jours devant Sancerre, pour lui aider à forcer la place. Des Adrets, qui jugea que le siège serait

long, et qui d'ailleurs était pressé par le duc d'Aumale, dont il recevait lettres sur lettres, non-seulement ne voulut pas rester, mais il conseilla de lever le siège. On le fit en effet au commencement de février, après avoir demeuré plus de cinq semaines devant cette place, et y avoir perdu plus de cinq cents hommes.

Nemours tira vers la Lorraine, et les autres s'en retournèrent avec leur canon, chacun dans son gouvernement.

Les Sancerrois qui, pour toute arme, n'avaient que des arquebuses, enflés et enhardis par ce succès, mirent tout le pays à contribution, fortifièrent Saint-Thibaud-sur-Loire, au-dessous de Sancerre, et y mirent bonne garnison. De là, ils faisaient des courses dans le voisinage, et ruinaient tout le commerce en faisant payer de gros droits à tous les bateaux qui passaient devant ce port.

Ce fut en ce temps-là, que le commandant De La Ville fit ravager par ses troupes la riche abbaye de Saint-Satur, dont il se réserva la plus riche partie du butin.

Avec ce surcroît de fortune, il fit une riche dot à sa fille qu'il maria au comte de Bussy, son premier lieutenant, et un des protestans les plus acharnés.

Madame Joanneau, alors son épouse, approuva sa conduite, et voulut qu'à l'occasion du mariage de sa fille unique, toute la ville de Sancerre se livrât à la joie et aux divertissemens. Elle prodigua l'or à pleines mains ; elle inventa mille sortes de jeux différens, pour divertir le peuple, et la joie que goûtèrent en ces jours-là les Sancerrois, leur fit oublier tous les désagrémens qu'ils avaient eus à souffrir pendant le siège.

Anna était cette épouse pour le mariage de laquelle on faisait des fêtes si brillantes. Cette jeune fille, pour ne pas attirer sur elle le courroux de ses parens qu'elle aimait tendrement, malgré leurs excès, ne remplissait pas sous les yeux les pratiques de la religion catholique ; mais elle gémissait dans le secret de son cœur, de leur funeste

aveuglement, et elle conjurait le ciel de leur faire miséricorde, et de faire luire à leurs yeux le céleste flambeau de la véritable foi.

Une servante catholique que sa mère avait prise chez elle pour élever Anna, l'avait instruite des vérités de la religion, et lui avait inspiré du goût pour une multitude de pratiques de dévotion. Mais cette pieuse fille avait recommandé surtout à sa jeune élève, d'invoquer la Mère de Dieu, comme source de toute grâce et de toute consolation. Anna avait suivi le conseil de Marie, sa gouvernante, et chaque jour, elle se prosternait humblement devant l'image révéérée de la Mère des Anges, et elle ne terminait jamais sa prière, sans en éprouver les doux fruits.

Mais Marie, qui elle-même n'avait pas la force de se déclarer catholique, se gardait bien d'engager sa jeune maîtresse à faire paraître au-dehors son amour pour cette sainte religion ; et, par conséquent, Anna, suivant les conseils de son institutrice dans la foi, ne manifestait aucun signe extérieur qui pût faire découvrir son précieux secret.

La pauvre enfant ! combien elle eut lieu de gémir au milieu de ces fêtes tumultueuses où elle se voyait parée comme une idole, de tous les ornemens du culte divin qu'elle adorait dans son cœur !

Oh ! combien mieux, mille fois, elle aurait préféré se voir unie à un catholique ! Mais précisément, c'était à un des partisans les plus acharnés du parti de la réforme, qu'elle allait appartenir ! C'était au comte de Bussy, l'homme le plus fier, le plus inquiet, le plus soupçonneux et le plus vain de tous les calvinistes !... Cette seule pensée la faisait trembler. Aussi, elle seule, au milieu de la joie commune, paraissait triste et affligée. Comme une victime destinée au sacrifice, elle se laissa conduire au temple, sans proférer aucune plainte. Elle connaissait trop bien le caractère violent de son père, surtout lorsqu'il s'agissait de la prospérité de la réforme ; elle voulut donc lui épargner... peut-être... un nouveau crime !...

Mais la Providence ne tarda pas à faire justice de l'irréligion du sieur De La Ville ; les Sancerrois, trop confians dans leurs propres forces, ne voulurent devoir qu'à eux-mêmes la gloire de se défendre et de braver tous les efforts des armées royales ; ils invitèrent donc tous les étrangers qui s'étaient réfugiés chez eux, à aller secourir leurs frères de La Rochelle, qui, en ce moment, se trouvaient vivement pressés par les troupes du roi. On s'y prit d'une manière si honnête, et on leur fit de si grands présens, pour les remercier des bons services qu'ils avaient rendus pendant le siège, qu'ils n'eurent pas lieu de se plaindre en recevant cet ordre de départ. D'ailleurs ils n'osaient pas même soupçonner, à cette subite résolution des Sancerrois, d'autre motif que celui qui leur avait été donné , puisque le comte de Bussy, le premier lieutenant et le gendre du gouverneur, partait avec eux et allait avoir le commandement de ces nouveaux émigrés.

Le départ s'effectua donc avec une égale satisfaction de part et d'autre ; on se promit bien de se revoir aussitôt que la paix serait parfaitement rétablie, et on se souhaita toutes sortes de prospérités.

Dans toute cette émigration, une seule personne paraissait étrangère aux différens sentimens qui animaient les uns et les autres ; partagée entre l'amour qu'elle avait pour ses parens, et le devoir qui la retenait attachée à son époux, elle seule versait un torrent de larmes ! Il lui resta pourtant une consolation dans ce moment terrible : Marie la suivit...

Ah ! si du moins elle avait eu la prescience de tous les malheurs qui allaient fondre sur sa famille et sur son pays, elle aurait béni le ciel qui semblait l'avoir arrachée à temps du sein de sa malheureuse patrie, pour qu'elle n'y fût pas témoin, et peut-être même victime de tant de sanglantes horreurs qui devaient s'y commettre.

En effet, le peuple était à peine reposé des fêtes bruyantes auxquelles il venait de prendre part, qu'il songea

à de nouvelles déprédations, au détriment de ses voisins.

Mais les bourgeois des villes de Nevers et de la Charité-sur-Loire, irrités des hostilités des Sancerrois, cherchèrent le moyen de rétablir la liberté de leur commerce sur cette rivière : voici comme ils s'y prirent.

Ils construisirent de longs bateaux qu'ils percèrent aux endroits nécessaires pour leur dessein ; ils les recouvrirent de planches, les remplirent de soldats, et mirent par-dessus des marchandises, pour empêcher qu'on ne vît les troupes. En même temps, ils portèrent de la cavalerie en embuscade dans le voisinage de Sancerre.

Tout étant ainsi préparé, ces bateaux passent devant le port de Saint-Thibaud ; la garnison sancerroise, persuadée que ce sont des marchandises, leur ordonne de s'arrêter, de venir à bord, et accourt à l'instant pour recevoir les droits.

Dans le même moment, les soldats cachés dans les bateaux, et la cavalerie embusquée dans les environs, se joignent et enveloppent les Sancerrois de tous côtés. Il en reste cinquante sur la place ; les autres prennent la fuite, grimpent avec peine la montagne escarpée, et rentrent dans la ville où ils rapportent à leurs concitoyens la nouvelle de leur défaite.

De La Ville se montra furieux d'avoir essuyé cet échec ; il forma aussitôt un projet vaste, qui devait non-seulement réparer ses pertes, mais encore exalter sa puissance et la rendre redoutable aux principales forces du royaume. Il ne s'agissait rien moins que de surprendre la ville de Bourges et de la soumettre à la domination des Sancerrois.

Les huguenots avaient excité une sédition à Bourges en 1561, pour y avoir célébré la cène dans la Maison de Ville. Le 27 mai 1562, le comte de Montgomméry entra dans cette ville et s'en rendit maître, à la faveur des protestans qui y étaient cachés, et de ceux du village d'Asnières, qui firent tous ensemble leur prêche dans la cathédrale. Mais le 1^{er} septembre suivant, le roi, après un siège de quinze

jours, reprit cette place et en chassa les huguenots, dont une partie se retira à Sancerre.

Les choses restèrent en cet état jusqu'en 1568, que les protestans se révoltant de tous côtés, l'archevêque Jacques le Roi et deux cent trente-six habitans catholiques signèrent, le 18 mai, une ligue pour l'obéissance au roi. La confédération protestante de la province de Berry essaya, sur la fin de l'année 1569, et ne désespéra pas de s'emparer de cette capitale par le moyen des calvinistes qui y étaient encore en assez grand nombre, mais cachés.

L'Espau, Larose, capitaine d'une compagnie de la garnison de Sancerre, et La Grange, un des conseillers de Bourges, mais qui était en fuite à cause de la religion, allèrent trouver le seigneur De La Ville, et lui firent part du projet qu'ils avaient formé, de surprendre la ville de Bourges. Celui-ci entra dans leurs vues, et, pour hâter la réussite de cette entreprise, il fit offrir deux mille écus d'or à Ursin Palus, lieutenant de Marin, gouverneur de la Grosse Tour, pour l'engager à la leur livrer. Palus le leur promit ; et c'était, leur disait-il, à la persuasion de Guillaume son frère, qui demeurait à Sancerre. Mais il découvrit tout à Marin, commandant de la tour, et à Claude de La Châtre, gouverneur du Berry, qui l'engagèrent à amuser toujours son frère, de l'espérance de livrer cette forteresse aux confédérés.

Lorsqu'on eut été bien informé du jour fixé par les conjurés pour exécuter leur dessein, on leur dressa des embûches dans la ville, avec des feux d'artifice, des pots pleins d'huile bouillante, des grenades, des lits de poudre que l'on sema en différens endroits, et du canon que l'on disposa de côté et d'autre, pour s'en servir au besoin.

Afin d'ôter tout soupçon, La Châtre passa à des courses de bagues toute la journée du 22 décembre qui précéda la nuit où ils devaient faire leur coup, et, sur le soir, il fit fermer les portes et mettre tout le monde sous les armes, sans bruit.

Le signal convenu ayant été donné par Palus, les conjurés s'arrêtèrent un moment. Palus va au devant d'eux, et les assure que tout est en bon état ; qu'ils n'ont qu'à venir et montrer du courage. Aussitôt il entre le premier dans la tour : l'Espau l'y suit avec douze hommes ; La Grange avec vingt-cinq ; Larose avec cinquante, tous le bouclier d'une main et l'épée nue de l'autre. Pendant ce temps-là, De La Ville s'approchait avec douze cents mousquetaires et treize compagnies de cavalerie. Les mousquetaires ayant passé avec des échelles par-dessus les murs, furent foudroyés par le canon, brûlés et mis en pièces par les poudres auxquelles on mit le feu ; et ceux qui étaient entrés dans la tour tombèrent entre les mains de la garnison. Les officiers de ville voulaient qu'on les fit mourir tous comme des traîtres et des rebelles, surtout ceux qui étaient de Bourges ; mais le gouverneur La Châtre s'y opposa. Les trois capitaines furent parfaitement bien traités par ce gouverneur ; et après qu'on eût payé leur rançon, il les mit en liberté , quoique le parlement lui fit injonction de les lui remettre, sous peine de deux mille marcs d'or.

Le sieur De La Ville n'eut pas le même bonheur ; il avait monté sur les échelles, à la tête de ses mousquetaires ; et un pot d'huile bouillante l'avait renversé dans le fossé en le maltraitant rudement. Au point du jour, il fut trouvé souffrant quoique ses blessures ne fussent pas très-dangereuses. On le conduisit au gouverneur.

La Châtre, qui avait eu plus d'une fois l'occasion de reconnaître en lui le fanatisme le plus aveugle et le plus cruel, pensa qu'il devait seul payer la peine due à tous ses complices, et il le remit aussitôt à la disposition du parlement.

De La Ville fut jugé sur le champ et condamné à souffrir les plus horribles tourmens en punition de tous ses forfaits. On le conduisit par la ville, pieds nus, revêtu d'un cilice, et on le força à s'arrêter devant tous les lieux saints, pour y faire amende honorable de tous les sacrilèges qu'il avait

commis. Enfin, quand on le vit trop exténué de fatigues pour supporter de plus longs tourmens, on le fit expirer sous le fouet, supplice qu'il avait autrefois infligé à plusieurs pieux ecclésiastiques auxquels, parce barbare traitement, il avait procuré la glorieuse couronne du martyr.

Sa veuve, en apprenant son supplice, devint furieuse : elle revêtit des habits de deuil, et s'étant présentée aux Sancerrois dans la place publique, elle fit éclater toute sa douleur et toute son indignation ; elle les supplia de ne point différer la vengeance qu'elle réclamait, et tous jurèrent qu'ils étaient prêts à laver dans le sang de leurs ennemis communs la honte imprimée au protestantisme dans la personne de leur chef auquel on avait fait souffrir un supplice si ignominieux et si barbare.

Ils ne tardèrent pas à trouver l'occasion de satisfaire cette horrible vengeance : Wolfang, duc de Deux-Ponts, appelé par les protestans de France, traversait alors la moitié du royaume à la tête de quatre mille reitres et de six mille lansquenets. Les Sancerrois allèrent le trouver à Pouilly, à deux lieues de Sancerre, sur l'autre rive de la Loire, et l'invitèrent à passer ce fleuve pour venir mettre le siège devant La Charité.

Ce prince allemand, qui ne respirait que combats, afin de rassasier ses troupes du pillage des villes prises, accueillit avec plaisir la prière des Sancerrois, et alla aussitôt assiéger cette ville. Il fit dresser une batterie contre la porte et la tour de Nevers, de l'autre côté de la rivière, et contre le mur qui s'étend jusqu'à la porte Saint-Pierre.

Le brèche fut bientôt faite. Le gouverneur du Castel Chigi, épouvanté, s'enfuit secrètement pendant la nuit, sous prétexte d'aller demander du secours au duc d'Anjou, frère du roi. Les habitans, troublés par cette retraite, et pressés par l'ennemi, demandèrent un pourparler. Pendant qu'on négociait, quelques bourgeois protestans, qui s'étaient cachés, descendirent, à un certain signal, du haut

de la muraille, une corde au moyen de laquelle ils firent monter les ennemis les uns après les autres ; mais en si grand nombre, que, dès le lendemain, ils se rendirent maîtres de cette ville, qui était encore consternée de la fuite de son commandant.

Le pillage fut accordé aux troupes allemandes, pour leur tenir lieu d'un mois de solde que les protestans de France ne leur avaient pas payé. Nous nous abstiendrons de rapporter ici les horreurs de ce pillage, tristement célèbre dans les annales berruyères.

La veuve du sieur De La Ville, qui avait conduit toute cette affaire d'une manière si heureuse pour les protestans, fut regardée désormais comme le plus ferme appui de la religion réformée dans le Sancerrois ; on savait d'ailleurs que ses fréquentes relations avec son gendre, le comte de Bussy, qui était un des principaux capitaines de La Rochelle, lui fournissait les moyens d'obtenir de prompts et puissans secours en cas d'événement. Mais il fallait élire un nouveau chef à la place du sieur De La Ville ; et tous les capitaines qui commandaient à Sancerre, ayant un égal mérite aux yeux de leurs compatriotes, et étant tous animés d'une ambition égale, il était difficile que le choix tombât sur l'un d'eux, sans mécontenter les autres, et peut-être même, sans causer quelques divisions, qui ne laisseraient pas d'être bien funestes, si l'on ne se hâtait de trouver un expédient pour prévenir tous les malheurs que l'on prévoyait.

IV

ANDRÉ JOANNEAU.

Une garnison faible perd tous ses droits à la clémence du vainqueur, lorsqu'avec plus de courage que de jugement, elle s'opiniâtre à défendre une place mal pourvue et mal fortifiée, contre une armée royale, et que, sans accepter des conditions raisonnables qui lui sont offertes, elle entreprend d'arrêter les desseins d'une puissance à laquelle elle n'est pas en état de résister.

CÆSAR, DE BELLO GALL. LIB. II.

LES Sancerrois étaient encore indécis sur le parti qu'ils devaient prendre, lorsque le roi, irrité de voir une aussi petite ville sans canon, sans approvisionnemens, refuser de se soumettre, et se révolter ouvertement, résolut d'en faire le siège

Les habitans, voyant qu'ils n'avaient plus de grâce à obtenir du roi, s'ils venaient à être vaincus, établirent une milice bourgeoise et se préparèrent à la guerre, déclarant qu'ils mourraient tous jusqu'au dernier sous les armes, plutôt que de céder à la force.

Depuis la mort du sieur De La Ville, tout s'était fait de bonne amitié entre les capitaines, sans qu'aucun s'arrogât le commandement sur les autres ; mais instruits par l'expérience, et pour se mettre en garde contre les

surprises du dehors, ils réglèrent l'état militaire de leur ville, et pressèrent les capitaines de s'assembler pour élire un commandant général.

Ceux-ci pensant qu'un si haut emploi exigeait non-seulement de la prudence, des lumières et de la bravoure, mais encore des ressources pécuniaires capables de mettre celui qui en serait chargé, en état de fournir à une foule de dépenses extraordinaires en maintes circonstances ; connaissant d'ailleurs le zèle de madame De La Ville pour la prospérité de la religion réformée, pensèrent que l'expédient le plus avantageux en cette circonstance, était d'engager cette dame à contracter une nouvelle alliance, et à épouser un des plus zélés partisans de la révolte.

Ce conseil fut approuvé à l'unanimité ; les capitaines députèrent trois des plus notables d'entre eux pour aller faire cette proposition à la noble veuve. Celle-ci, qui était toujours animée du désir de la vengeance, et qu'une telle proposition semblait flatter tout particulièrement, remercia les députés, leur fit des présents assez considérables, et les chargea de rapporter à l'assemblée, que dans trois jours, elle enverrait sa réponse.

Cette bonne nouvelle réjouit le cœur de tous les capitaines ; chacun d'eux attendit avec impatience que cet espace de temps fût écoulé, pour savoir quel serait celui qui aurait l'honneur d'être l'époux de la riche veuve, et de partager son immense fortune.

Madame De La Ville ne contractait cette nouvelle alliance, qu'afin de mieux servir son parti ; le choix lui était donc indifférent. Cependant elle pensa que la préférence qu'elle donnerait à l'un des capitaines, pourrait indisposer et aigrir tous les autres ; et dès lors, elle jeta les yeux sur un avocat célèbre, qui avait donné des preuves de son habileté et de son courage dans les guerres précédentes. Elle trouvait encore en lui un puissant protecteur, qui, par ses lumières, pouvait la diriger dans bien des circonstances

difficiles. C'était André Joanneau, surnommé le Bailli. Voici son portrait tracé par Jean de Léri :

« L'avocat André Joanneau, natif de Sancerre,
» en avait été gouverneur pendant les premiers troubles,
« et comme le plus propre, il fut élu par la
« veuve du seigneur De La Ville pour commander
« dans les dernières guerres. Il était homme grave,
« ayant l'entendement bon, comprenant bien un fait,
« et ayant acquis une merveilleuse autorité entre les
« habitans de la ville, les affaires de laquelle il conduisait
« entièrement. Brief, cela avait-il, qu'il était
« trop particulier en son opinion, et n'expédiait pas
« aussi bien les affaires concernant la guerre ; tellement
« que les capitaines lui ont souvent dit, que Mars
« ne se maniait pas à la façon de Barthole. »

Le choix de la noble veuve fut généralement approuvé, et aussitôt après la célébration des nûces, qui se firent sans pompe, André Joanneau fut fait commandant général, maire et gouverneur de la ville ; on lui donna pour lieutenans deux des principaux capitaines, et tous les autres commandans eurent différens emplois qui leur furent assignés le même jour. Apeine y en avait-il un de marque parmi eux : c'étaient, la plupart, des aventuriers rebelles, chassés de leur pays, mais braves et prêts à se battre en désespérés, jusqu'à précipiter dans les derniers malheurs la ville qui leur avait donné retraite.

Les commandemens étant distribués, tout prit une face militaire dans la ville ; il n'y eut pas jusqu'aux enfans et aux femmes, qui ne s'armassent de hallebardes, de demi-piques, de broches de fer, et qui ne courussent ainsi aux murailles à la moindre alarme. Ce ne fut plus une ville qui se défendait tumultueusement quand on venait l'assaillir ; ce fut une ville qui annonça ouvertement qu'elle prenait les armes pour la conservation de la vie de ceux qu'elle renfermait dans ses murs, et pour la liberté de conscience, qu'elle appuyait sur les anciens édits du roi. On entendit

donc pour la première fois, le tambour de guerre battre à Sancerre, et assigner à chacun son poste, pour faire garde nuit et jour sur les murailles.

Outre les réglemens militaires, on fit une ordonnance pour réprimer les juremens, les blasphèmes et autres vices ; on exhorta chacun à faire son devoir, et dans le civil et dans le militaire, et le tout fut publié dans les carrefours et affiché dans les places publiques, pour que nul n'en prétendît cause d'ignorance.

Une révolte si ouvertement déclarée devait engager les Sancerrois à pourvoir leur ville de toute espèce de munitions et à la bien fortifier : c'était l'avis des plus sages. Mais le gouverneur Joanneau, voyant l'armée du roi éloignée, se persuada trop légèrement qu'il n'y avait plus rien à craindre, et que Sancerre n'avait plus à se garder que des embûches et de la surprise, surtout quand il apprit que toutes les forces du royaume étaient occupées au siège de La Rochelle.

En vain son épouse et tout le conseil lui représentèrent-ils : « que l'on avait porté les choses à l'extrémité ;

- » que l'orage grondait de loin, et qu'il ne
- » tarderait pas à fondre sur la ville ; qu'il fallait
- » prendre des précautions, brûler et détruire SaintThibaud
- » , Saint-Satur, Fontenay et les quatre villages
- » voisins qui pourraient incommoder la ville ;
- » que le roi ne laisserait pas en repos, au centre du
- » royaume, une petite ville qui lui était rebelle ;
- » qu'il était à propos d'y faire venir du blé ; que
- » quelqu'un se chargerait d'y en faire entrer trois
- » milles boisseaux pour de l'argent. »

Ce commandant, également orgueilleux et opiniâtre, ne cessa de répéter en public, que toutes les forces du royaume étant devant La Rochelle, il n'y avait rien à quoi la cour songeât moins qu'au siège de Sancerre. Il ajoutait que le roi avait assez d'affaires dans le Languedoc, à Nismes, à Montpellier, à Montauban, à Sommières.

Comme Joanneau, surtout depuis son mariage avec la veuve du sieur De La Ville, avait beaucoup de crédit dans la ville, la plupart des habitants, entraînés par ses discours, se flattèrent de jouir bientôt de la paix qu'ils désiraient et la regardèrent même comme sûre. En conséquence, on laissa sur pied tous les villages voisins où les troupes du roi pouvait se loger ; on suspendit les fortifications que l'on avait commencées ; on ne fit aucunes provisions ; l'on se contenta du peu de vivres que l'on amenait journellement dans la ville, de quelques paroisses et villages des environs. Tout se fit avec une sécurité et une nonchalance extrêmes, par le crédit et l'obstination du gouverneur qui, ayant une fois assuré que la ville ne serait point assiégée, ne voulut jamais se rétracter. Cependant l'orage était près d'éclater sur Sancerre, et l'on s'aveuglait sur ce malheur prochain.

Au lieu de s'occuper à approvisionner leur ville, les Sancerrois ne firent que fourrager et commettre mille brigandages dans les paroisses voisines.

Charles IX, irrité plus que jamais de la rebellion du parti protestant, résolut enfin de faire les derniers efforts pour l'abattre. La Rochelle avait donné l'exemple de la révolte aux villes de Sommières, de Nismes, de Montauban et de Sancerre ; le roi donna ordre d'assiéger en même temps ces cinq villes. Il n'y eut que La Rochelle et Sancerre qui tinrent.

Dans le temps qu'on assiégeait Sancerre, le duc d'Albe, à la tête des Espagnols, pressait vivement le siège de Harlem, en Hollande, qui était révoltée contre son souverain. Rien n'est plus semblable, dit l'historien des guerres de Flandres ², que ces deux sièges : Harlem, puissamment encouragée par le parti du prince d'Orange, et Sancerre, par les habitants de La Rochelle ; même principe de révolte, même courage, même bravoure, même opiniâtreté dans les assiégés ; mêmes entreprises de la part des femmes ; même famine à peu près, et même temps

pour se rendre. La différence, c'est que Harlem ne se rendit qu'à certaines conditions, et que Sancerre fut abandonnée à la volonté de celui qui en fit le siège.

L'Europe entière avait donc les yeux tournés vers Harlem, dans la Hollande, vers La Rochelle, et ce qui doit surprendre, vers la bicoque de Sancerre. Les affaires des protestans de France étaient de tous côtés dans un état chancelant, et leur sort dépendait absolument de la manière dont La Rochelle et Sancerre résisteraient aux armes du roi. La Rochelle, après un siège meurtrier, fit une paix honorable ; mais Sancerre, plus faible et plus opiniâtre, porta toute la peine que méritait une révolte poussée à l'excès et soutenue par la fureur du fanatisme, comme nous allons le voir bientôt.

Pendant que les Sancerrois, séduits par les discours de Joanneau leur gouverneur, ne pensaient à rien moins, la compagnie de gendarmes de Jean de Luxembourg, comte de Brienne, et une autre cornette de cavalerie parurent, le 3 janvier 1573, à la vue de Sancerre, et se mirent en bataille assez loin de la ville, sur le chemin de Bourges, où ce corps fit halte ³. Les Sancerrois firent sortir contre les postes avancés, vingt-cinq arquebusiers, mais il n'y eut qu'une légère escarmouche, après laquelle on se retira de part et d'autre.

Les Sancerrois ne s'étonnèrent pas encore : le vendredi, 9 janvier, leur offrit un spectacle plus sérieux. Plusieurs escadrons de cavalerie parurent à un quart de lieu de Sancerre ; une heure après, deux autres corps de cavalerie vinrent se joindre à la première troupe, et se mirent en bataille, au nombre de quatre cents chevaux. La nuit étant survenue, ils allèrent se loger à Saint-Thibaud, à Saint-Satur, et dans tous les autres villages voisins.

Ce fut alors qu'on reconnut, mais trop tard, la lourde faute qu'avait faite le gouverneur Joanneau, en ne démollissant pas tous ces endroits.

Lelendemain, 10 janvier, et les jours suivans, différens corps, formant environ sept mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie, et commandés par Claude de La Châtre, gouverneur de Berry, qui avait la conduite du siège, vinrent prendre possession du pied de la montagne escarpée sur laquelle est bâtie Sancerre.

Les Sancerrois, se voyant investis de tous côtés par les troupes du roi, firent une assemblée générale où, après qu'on eut assigné à chaque capitaine son quartier, il fut résolu que l'on ferait sortir de la ville les pauvres, les femmes, les enfans, et généralement tous ceux qui n'étaient propres qu'à consommer les vivres. Cette résolution, quoiqu'inhumaine, était prudente ; mais madame Joanneau s'opposa fortement à une telle résolution, et elle excita tellement, par ses discours, la pitié des principaux chefs, qu'il fut décidé que tout le monde resterait dans la ville.

Le lendemain de cette assemblée, La Châtre ayant rassemblé la majeure partie de ses troupes au quartier-général, à Saint-Satur, envoya un tambour à Sancerre, sommer la place de se rendre au roi, avec assurance de rendre service aux habitans, s'ils l'en requéraient. Le gouverneur Joanneau, qui n'avait ni canon, ni provisions, fit alors, avec une bonne partie de son conseil, deux fautes impardonnables ; la première contre cette ancienne maxime de guerre ⁴ : Une garnison faible perd tout son droit à la clémence du vainqueur, lorsqu'avec plus de courage que de jugement, elle s'opiniâtre à défendre une place mal pourvue et mal fortifiée, contre une armée royale, et que, sans vouloir accepter des conditions raisonnables qui lui sont offertes, elle entreprend d'arrêter les desseins d'une puissance à laquelle elle n'est pas en état de résister. Cette maxime mérite encore plus d'attention, quand il s'agit d'une petite ville révoltée contre son souverain.

La seconde faute que commit Joanneau, était d'une bien plus grande conséquence. Contre toutes les règles de la guerre et contre le droit des gens, il eut l'insolence de faire arrêter, malgré l'avis de plusieurs, le tambour que La Châtre lui envoya, de l'insulter et de permettre dans la suite qu'on le fit mourir. Cette insolence, jointe à d'autres auxquelles il se porta pendant toute la suite du siège, piqua au vif le général de l'armée du roi, et hâta, à ce qu'on croit, la perte de ce gouverneur, qui était devenu orgueilleux jusqu'à l'excès, depuis que la veuve du sieur De La Ville l'avait choisi pour époux.

C'est ainsi qu'un peuple effréné, conduit et animé par des aventuriers rebelles à leur souverain, se préparait les plus grands malheurs, qu'il aurait pu éviter par la soumission.

Instruit du traitement indigne qu'on avait fait à son tambour, La Châtre se prépara, les jours suivans, admettre le siège devant Sancerre.

Les Sancerrois, voyant que la chose devenait sérieuse de plus en plus, députent un de leurs citoyens vers leurs amis, pour leur exposer l'état de leurs affaires et leur demander du secours ; ils fortifient les endroits les plus faibles de la place, continuent la tranchée, et mettent le tout en si bon état de défense, que la ville paraissait imprenable.

Cependant La Châtre fit hâter tous les travaux du siège ; il fit approcher son artillerie, et aussitôt qu'il vit tout disposé pour l'attaque, il ordonna de battre la muraille. Ses ordres furent promptement exécutés ; en trois jours, on tira trois mille cinq cents coups de canon. Une partie de la muraille fut renversée ; mais, contre l'espérance des assiégeans, il n'y eut personne de tué.

Les jours suivans, les troupes du roi poussèrent leurs tranchées plus avant, portèrent leurs gabions dans le fossé, firent des canonnières sur la contre-escarpe, et un pont de bois, avec une galerie des deux côtés, couverte de claies, pour s'avancer jusqu'au ravelin sans qu'on pût tirer sur eux, et se préparaient à miner et à saper. Les assiégés, se

voyant serrés de si près, creusent des puits pour contre-miner et empêcher l'ennemi d'entrer par-là ; la neige, les frimats et les pluies combattaient en même temps pour eux.

Peu tranquilles néanmoins de voir l'ennemi au pied de leurs murailles, ils font une sortie vigoureuse, et avec des feux d'artifice et des fagots imprégnés d'huile, de suif et de poix, ils brûlent le pont de bois, malgré les efforts des assiégeans ⁵.

Les assiégeans ne se découragèrent point, quoiqu' on eût brûlé leur pont ; le lundi, pendant la nuit, ils continuèrent de creuser sous le ravelin de la porte Vieille, et firent, tout proche, un autre pont plus fort que le premier. Les Sancerrois le brûlèrent encore avec des feux d'artifice, des grenades et des fagots graissés et liés ensemble, qu'ils jetèrent dessus ; et ils renversèrent, avec des crochets, les claies et toutes les pièces de bois, malgré la résistance de leurs ennemis.

Le bruit du canon, qui tirait toujours, étant redoublé par les échos des bois et des vallons, épouvanta tellement les cerfs du pays, qu'il y en eut qui passèrent à travers le camp et vinrent jusqu'au fossé de la ville ⁶. Au bruit que firent ces animaux, on cria aux armes des deux côtés, et l'alarme fut égale de part et d'autre. Les assiégés, d'un coup d'arquebuse tirée de dessus les murailles, en tuèrent un qu'ils emportèrent dans la ville ; on combattit long-temps et vivement à qui en aurait un autre qu'ils avaient blessé ; les assiégeans enfin le prirent avec une corde et l'emmenèrent ; mais il leur en coûta deux ou trois hommes.

Quelques jours après cet événement, les troupes du roi, après avoir foudroyé les murs et les tours de Sancerre du côté du midi et du couchant, et fait d'assez larges brèches, s'avancèrent jusque sur le bord du fossé de la ville, à la faveur de leurs tranchées qu'ils couvraient.

Vers les dix heures du matin, le canon commença à gronder jusqu'à deux heures de l'après-midi. Après ce

prélude, l'assaut commença. Les assaillans se portèrent sur la brèche avec une telle ardeur, qu'ils parurent bientôt en grand nombre sur les murailles ; mais les assiégés les repoussèrent avec tant de vigueur, qu'ils furent enfin forcés de se retirer en désordre, avec perte de plusieurs centaines d'hommes qui tombèrent dans les fossés et y furent écrasés par un pan de muraille, ce qui mit le désordre parmi le reste de l'armée royale.

Le lendemain cependant on livra un nouvel assaut pendant que plusieurs batteries tiraient si vivement, qu'elles renversaient les murailles et les maisons, abîmant et confondant tout dans la ville.

Au milieu de cette horrible tempête, les femmes, les enfans, les servantes portaient de la terre, du fumier, des pierres, des fagots dans des sacs, dans des paillasses de lit, où besoin était, et fournissaient encore des pierres aux vigneron, qui, avec les frondes, les faisaient tomber comme grêle sur les assaillans dans les fossés.

On vit en cet instant un spectacle digne des anciennes républiques : un certain nombre de dames, conduites par l'épouse du gouverneur, bravant le péril et s'élevant au-dessus de leur sexe, ne se contentèrent pas de rouler des pierres, de jeter des feux d'artifice, des morceaux de fer rouge et de l'huile bouillante sur les ennemis, mais parurent dans la mêlée, avec une présence d'esprit étonnante, les armes à la main ⁷.

Les assiégeans ne réussirent pas mieux ce jour-là que le précédent ; et, se voyant si vigoureusement repoussés de tous côtés, ils se retirèrent. Il demeura soixante des leurs sur les brèches, dans le ravelin et le fossé ; plus de deux cents furent blessés à mort, et deux cents estropiés. Sans la crainte de sauter en l'air pendant l'assaut, par le moyen des mines qu'ils soupçonnaient avoir été pratiquées sous les plates-formes, les Sancerrois auraient fait un bien plus

grand carnage. Ils ne perdirent, de leur côté, que vingt-sept hommes et une jeune fille ⁸.

Après cette victoire, ils chantèrent un cantique d'action de grâce, et envoyèrent un courrier à La Rochelle, pour apprendre à ses habitants, aussi assiégés, le succès qu'ils venaient d'avoir contre les armes du roi.

La Châtre, étonné de la résistance des Sancerrois, changea de dessein, et jugeant qu'il lui serait difficile de prendre la place de force, contre des gens qui se battaient en désespérés, il résolut de changer le siège en blocus, et d'affamer les habitants. Il ordonna donc le lendemain de l'assaut, que l'on descendît son artillerie de la montagne, et après avoir fait abattre et brûler les maisons, les tentes et les gabions qui se trouvaient en vue de Sancerre, il fit transporter à Saint-Satur les équipages, les bois, les planches et tout l'attirail de l'artillerie.

Les assiégés, témoins de ce mouvement, crurent bonnement qu'il levait le siège pour s'en aller ; mais ils se trompèrent ; il leur préparait une scène plus terrible qu'un assaut.

En effet, ce général fit investir la ville, divisa son armée en plusieurs camps, abandonna ses premières lignes et fit ouvrir de nouvelles tranchées à la faveur desquelles ses troupes communiquaient à sept forts, qu'il avait fait construire à la portée de l'arquebuse les uns des autres.

Les Sancerrois, voyant qu'on les voulait affamer, firent une assemblée générale, et en conséquence de la délibération, l'on acheta et l'on porta au magasin public la moitié de tout le blé qui se trouva dans les greniers des particuliers, et comme l'on prévit, quelque temps après, que cet expédient serait insuffisant pour éloigner le mal dont on était menacé, on fit dans la suite une recherche exacte dans toutes les maisons, et, malgré le mécontentement des particuliers, on porta au dépôt commun tout ce qui s'y trouva de grains.

Cependant la famine ne tarda pas à faire d'horribles ravages dans la ville : on tua tous les ânes, qui étaient en grand nombre sur cette montagne escarpée, aussi bien que les mulets, qui étaient pourtant d'une grande utilité ; mais on était persuadé que le siège ne durerait pas long-temps, parce qu'on avait l'espoir, ou de voir arriver un prompt secours, ou d'être compris dans la capitulation de La Rochelle. On fut bientôt obligé de tuer tous les chevaux ; pour éviter l'infection, le conseil ordonna qu'on les vendrait à la boucherie, et en taxa le prix à trois sous la livre.

Comme la famine se faisait sentir de plus en plus, les chats eurent leur tour ; et, en moins de quinze jours, l'espèce en fut détruite. ⁹ Vinrent ensuite les taupes, les rats, les souris que l'on prenait dans des pièges inventés par la nécessité. On voyait de pauvres enfans faire griller sur des charbons ces animaux infects, et les dévorer ; d'autres, les mettre à toutes sauces. Après cela, on tua les chiens dont le quartier se vendait vingt-cinq sous tournois.

Le conseil, pour décharger la ville, mit dehors environ soixante et dix personnes du petit peuple, et n'accorda à chacun de ceux qui restèrent, qu'une demi-livre de pain par jour ; ¹⁰ huit jours après, on n'en donna plus qu'un quarteron ; enfin, il fallut se contenter d'une livre par semaine, jusqu'à ce que le blé manqua tout-à-fait dans le magasin.

Cependant les malheureux que l'on continua à mettre hors de la ville, et beaucoup d'autres qui en sortirent d'eux-mêmes, n'osaient y rentrer, ni ne pouvaient passer la tranchée, parce que les sentinelles les renvoyaient à coups de bâton et quelquefois à coups d'arquebuse. ¹¹ Ils traînaient donc les restes d'une vie misérable le long de la contre-escarpe et dans les fossés, se nourrissant d'herbes, de culs de chardons, de mûres de haies, de bourgeons de vignes, d'escargots, de limaces rouges, de quelques noix ou de quelques épis de blé qu'ils pouvaient attraper. Partout

on en trouvait de morts et d'expirans au milieu des cris et des lamentations, moins effrayés de la mort même, que de sa lenteur.

Le spectacle qu'offrait la ville n'était pas moins affreux : la famine y faisait sentir toutes ses horreurs. Après qu'on eut consommé tout le blé du magasin et celui des greniers, qu'on eut mangé les ânes, les mulets, les bœufs, les chèvres, les chats, les rats, les chiens, les vaches qu'on avait réservées pour nourrir les enfans, et le reste des chevaux, viandes qui se vendaient à un prix exorbitant. ¹² ; après qu'on eut épuisé tous les légumes des jardins et toutes les herbes, jusqu'à manger de la cigüe, au risque de s'empoisonner ; après qu'on eut détaché des portes, les pieds des cerfs, des sangliers, etc ; qu'on eut ramassé, dans toutes les rues, de vieux os rongés par les chiens, qu'on en eut déterré de pourris dans les fumiers, qu'on en fut venu jusqu'à faire bouillir de la fiente de cheval et des excréments humains avec des herbes pour s'en rassasier, le ministre Jean de Léri proposa aux malheureux Sancerrois un expédient qui lui avait sauvé la vie dans une extrême disette, à son voyage du Brésil : ce fut de se nourrir de cuir.

Les peaux de bœuf, de vache, de veau, de chèvre, d'âne, de cheval, vertes ou sèches, furent donc trempées, pelées, raclées, hachées, bouillies, grillées, mises en fricassée, apprêtées de toutes façons et dévorées comme des mets exquis. Les souliers, les vieilles savattes, les cuirs des cribles, les tabliers gras des cordonniers, les licols, les croupières, les colliers, les bâts des chevaux et des ânes, les ceintures de peau des vigneron, les vieux livres et les vieilles chartes de parchemin, le suif, les cornes de lanternes, tout fut mangé ; tout fut dévoré ; encore tout le monde ne pouvait-il pas s'en procurer. Les maisons étaient remplies de cadavres qui exhalaient une odeur insupportable et pestilentielle ; on ne rencontrait par les rues, qu'hommes et femmes semblables à des spectres

hideux, à des cadavres exhumés de leurs sépultures ; des enfans qui tombaient morts de langueur ; des pères et des mères qui en les accompagnant au tombeau, annonçaient à leurs autres enfans qu'ils conduisaient par la main, qu'un sort aussi triste les attendait.

Dans cette affreuse situation, au milieu d'une calamité générale si déplorable, les ministres protestans, principaux auteurs de la révolte, et qui avaient tout lieu de craindre que la colère du roi ne retombât sur eux, se comportaient à Sancerre, comme leurs confrères faisaient à La Rochelle. ¹³ Ils faisaient de leur propre danger, celui de tous les autres, et prenaient le temps d'une prière qu'ils faisaient tous les soirs, pour exhorter le peuple à la patience, et pour encourager ceux qui étaient ébranlés. En vain La Châtre faisait-il des propositions de paix ; les ministres, qui avaient un grand crédit dans le conseil de la ville, et qui se voyaient vivement soutenus par l'orgueilleux et opiniâtre Joanneau, éloignaient le peuple d'un accommodement qui leur eût été alors si nécessaire.

Cependant le cri de la détresse se faisait entendre plus fort que jamais. Les ministres, pour calmer les plaintes, firent ordonner par le gouverneur, que l'on fournirait à ceux qui n'avaient plus rien, un bouillon fait d'herbes et de cuirs, de peaux, avec une certaine mesure de vin ; mais lorsqu'ils n'eurent plus rien à leur donner, ils leur parlèrent de secours étrangers, et assurèrent hardiment qu'ils arriveraient bientôt ; et pour mieux le persuader au peuple, ils fabriquaient des nouvelles consolantes, qu'ils assuraient, par un odieux mensonge, leur venir directement de La Rochelle.

Madame Joanneau, en voyant l'impudeur avec laquelle les ministres protestans osaient tromper le pauvre peuple dont la misère l'affligeait extrêmement, commença à ouvrir les yeux et à reconnaître qu'elle avait été trompée elle-même ; jusqu'alors, elle avait été protestante de bonne foi,

c'est-à-dire, qu'elle n'avait pas pris la peine d'examiner les raisons convaincantes qui auraient pu la retenir attachée au catholicisme. Elle s'était laissé entraîner aveuglément, comme tant d'autres personnes de son sexe. par l'appât séduisant des nouveautés qui étaient, pour ainsi dire, à la mode. Mode funeste, qui désola la France pendant tant d'années, et qui retient encore aujourd'hui tant d'aveugles huguenots dans leur fatale obstination.

Cette dame commença dès lors à mener une conduite toute opposée à celle qu'elle avait tenue jusqu'alors ; elle donna des preuves d'une charité plus sincère que celle des ministres ; car dans un temps où chacun pensait à soi, elle ouvrit ses entrailles à la misère publique et engagea plusieurs dames à suivre son exemple, en employant toute leur industrie à soulager les pauvres.

Elle engagea même son époux à permettre à tous les habitants qui étaient lassés de cet état de choses, à s'en aller où ils voudraient. Dès que le gouverneur y eut consenti, il en sortit un bon nombre ; mais La Châtre les fit tous pendre sur-le-champ, pour forcer ceux qui restaient, ou à se rendre, ou à mourir de faim. Mais comme il vit bientôt que ces actes de sévérité ne servaient qu'à endurcir ces forcenés, il reçut, sans leur faire aucun mal, tous ceux qui vinrent se rendre à lui.

Madame Joanneau profita de ces bonnes dispositions du commandant des armées du roi, pour engager le peuple à solliciter son pardon et à obtenir la paix ; elle parvint à rendre suspect à tous les citoyens les ministres protestans qui avaient attiré tant de calamités sur leurs têtes, et bientôt on commença à faire des propositions d'accommodement. La Châtre ne désirait rien tant que d'en terminer avec les Sancerrois ; car il avait reçu un ordre de la cour qui lui enjoignait de se rendre auprès du duc d'Anjou, pour l'accompagner en Pologne où il venait d'être élu roi.

Les capitaines des Sancerrois, lassés des hauteurs du gouverneur Joanneau, et voyant les soldats prêts à désertter parce qu'on n'avait plus de vivres à leur donner, se hâtèrent de favoriser les projets de l'épouse du gouverneur ; et, malgré l'obstination de Joanneau, qui avait porté un édit de mort contre quiconque parlerait de se rendre ; malgré les perfides insinuations des ministres protestans, il fut résolu que la ville se rendrait à La Châtre, le 31 août.

Après que les articles de la capitulation de Sancerre eurent été ratifiés par la cour et lus par les habitans, le lundi 31 août, sur les dix heures du matin, madame de La Châtre fit son entrée dans Sancerre, où elle fut saluée par la mousqueterie, et conduite avec la croix par quelques ecclésiastiques que l'on avait fait venir tout exprès.

La Châtre fut salué par la mousqueterie, et reçu par les ecclésiastiques en surplis, qui le conduisirent en chantant le Te Deum, jusqu'à son logis. Là, il fut complimenté de la part des catholiques qui étaient restés dans la ville pendant le siège.

Après son entrée, La Châtre, qui voulait faire un village de Sancerre, et lui ôter pour toujours l'occasion de se révolter, manda les paysans de dix à douze lieues aux environs, lesquels, avec ses soldats, brûlèrent les portes de la ville, comblèrent les tranchées en dedans, abattirent les tours et les murailles, emportèrent l'horloge et les cloches, et ne laissèrent à Sancerre aucune marque d'une ville.

Pour comble de désolation, l'on voulut indemniser le roi de la taille que les Sancerrois n'avaient pas payée depuis plusieurs années ; on leur en imposa une de douze mille livres, et le gouverneur Joanneau fut seul taxé à treize cents livres.

Quand toutes ces dispositions furent réglées, La Châtre envoya les archers du prévôt au logis du gouverneur Joanneau, pour lui ordonner de venir le trouver. Celui-ci, malgré les archers, fait allumer un fallot que son

domestique porte devant lui, et les suit. A cent pas de sa maison, les archers renvoient le domestique et détournent Joanneau dans une ruelle, où, dit-on, après lui avoir donné le temps de faire sa prière, ils l'assassinent et vont le jeter dans le puits de la halle ; sa femme, inquiète de ne pas le voir revenir, va, le lendemain, tout en pleurs, se jeter aux pieds de La Châtre et lui demander son mari, avec promesse d'abandonner tout son bien à celui qui le lui rendra. On lui répond qu'il s'est échappé et que l'on en est fâché, dans le doute s'il ne lui sera point fait de mal ; qu'il devait se fier à la parole de M. de La Châtre.

Ce qu'il y a de vrai dans cette affaire, dit l'auteur des mémoires de Sancerre, c'est qu'on trouva, le 13 septembre, le corps de Joanneau dans le puits de la halle. Chacun raisonna sur cette mort à sa façon : les uns dirent que Joanneau avait été assassiné par ordre secret de La Châtre qui, dans le fond de l'âme, ne lui avait jamais pardonné d'avoir retenu et fait mourir son tambour, et de l'avoir insulté lui-même par des railleries piquantes durant tout le siège ; les autres, qui pensaient mieux de la fidélité de La Châtre à garder sa parole, attribuèrent la mort de Joanneau à la haine que les gentilshommes du pays avaient conçue contre lui, pour avoir fait ruiner leurs terres et leurs châteaux par ses Sancerrois ; d'autres pensèrent que les Sancerrois eux-mêmes l'avaient tué, pour les avoir réduits, par son entêtement, eux, leurs femmes et leurs enfans, à la plus affreuse calamité, et les avoir taxés arbitrairement à payer la somme que La Châtre demandait pour racheter Sancerre du pillage ; ¹⁴. Quelques-uns enfin pensèrent qu'il s'était précipité lui-même dans le puits par désespoir. ¹⁵.

Voilà de quelle manière Sancerre se rendit, après avoir essuyé un siège de huit mois et cinq mille neuf cent quinze coups de canon. Il fut tué, pendant le siège, du côté des Sancerrois, tant dans la ville que dans les fossés et les vignes, quatre-vingt-quatre habitans ; il y en eut cent

trente-neuf de blessés ; mais il en périt près de cinq cents, par une famine qui peut être mise en parallèle avec celles de Samarie, de Sagonte ¹⁶et de Jérusalem.¹⁷ » La mort enragée de deux

» mille malheureux, dit Mézeray n'a servi qu'à

» signaler dans tous les siècles à venir leur trop longue

» et funeste opiniâtreté. » L'armée du roi, outre un grand nombre de blessés, perdit à ce siège plus de douze cents hommes, du nombre desquels furent plusieurs personnages illustres.

V

NOUVELLE AFFLICTION.

MADAME Joanneau se trouvait donc veuve pour la seconde fois, et sa douleur était d'autant plus vive, qu'elle restait cette fois sans appui, sans soutien, sans consolations. La haine du peuple pour la mémoire de Joanneau lui faisait craindre que tout l'odieux de la conduite du défunt ne retombât sur elle, et qu'on ne l'accusât à son tour d'avoir été la cause de tous les maux qu'avaient soufferts les Sancerrois. Elle ne se croyait donc plus en sûreté dans la ville, d'autant plus que déjà elle avait manifesté son nouveau penchant au catholicisme ; ce qui lui avait aliéné la bonne volonté de tous ceux qui auraient pu encore la protéger.

Dans cette triste situation, elle résolut d'aller chercher des consolations auprès de sa fille chérie, qu'elle croyait toujours à La Rochelle, quoiqu'elle sût bien que M. de Bussy, que son second mariage avait indisposé fortement contre elle, ne la recevrait pas avec beaucoup d'égards. L'affection maternelle l'emporta, et la noble veuve partit pour se rendre à La Rochelle.

Cette ville, après un siège de dix mois, venait enfin de capituler. Elle s'était soutenue dans sa révolte par les mêmes principes que Sancerre. En vain, le sage et brave La Noue penchait-il vers la paix et l'obéissance, les ministres protestans, dans l'assemblée publique, avaient toujours été d'avis qu'il ne fallait pas se rendre au roi, qu'il fallait même éviter les conférences qui tendaient à procurer la paix. Si l'on ne se transportait en esprit à ce siècle désastreux, on aurait peine à comprendre le fanatisme aveugle et furieux

dont ces ministres trompeurs avaient entêté le peuple et de La Rochelle et de Sancerre.

Cependant, malgré l'opposition des trois ministres de La Rochelle, et de cinquante-quatre autres ministres qui s'y étaient réfugiés, et qui tous ne voulaient aucune condition sur la religion, à moins qu'elle ne fût générale pour toutes les églises protestantes du royaume, à la fin, La Noue l'avait emporté et avait obtenu que l'on continuerait les conférences.

Le roi avait recommandé au duc d'Anjou, son frère, élu roi de Pologne, de faire la paix avec eux à quelque prix que ce fût.

Enfin la dernière conférence, celle d'où résulta la paix, s'était tenue sur la fin de juin, et le traité avait été conclu le 11 juillet suivant.

La veuve du gouverneur de Sancerre espérait donc y trouver la protection et les consolations qui lui manquaient dans son pays, et, remplie de ce doux espoir, elle arriva dans ce rempart du protestantisme.

Mais un nouveau sujet d'affliction, auquel elle était loin de s'attendre, lui était encore préparé dans ce pays éloigné. Il semblait que la Providence se plût en ces jours-là à la rassasier de peines et d'amertumes, afin de purifier son cœur par le feu des tribulations, et de le préparer, par ce moyen, à recevoir l'onction salutaire de la foi, qui procure les plus ineffables consolations, celles qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de troubler et de convertir en amertumes.

L'infortuné comte de Bussy avait péri les armes à la main, rebelle à son Dieu et à son roi ; et la pauvre Anna l'avait précédé dans la tombe. Sa tristesse habituelle ne tarda pas à déplaire à son mari, qui lui en fit plusieurs fois des reproches si durs, qu'ils étaient bien peu faits pour la changer en joie. Bientôt le caractère violent et altier du comte se laissa voir dans toute sa rigidité. La tendre épouse se contenta de souffrir ; déjà elle était mère, et elle

savait qu'elle devait se conserver pour son enfant. Elle osa même espérer, pendant quelque temps, que les caresses enfantines de sa charmante petite fille, pourraient adoucir le caractère sauvage et féroce de son époux ; mais il en arriva tout autrement. Le comte aurait désiré avoir un fils, et à peine daigna-t-il saluer d'un sourire l'aurore de la vie de cette charmante créature.

Cette insensibilité glaça le cœur d'Anna ; la présence de son époux lui devint presque insupportable ; elle se trouva malheureuse au point de regretter d'être mère.

C'est alors qu'elle sentit plus que jamais combien elle avait besoin des consolations et des sages conseils de sa fidèle gouvernante. Oh ! dans ces momens d'une affliction profonde, il n'y avait plus de distance entre la maîtresse et la servante ; le malheur et la foi les rapprochaient, les unissaient étroitement l'une à l'autre, et elles s'aidaient mutuellement à supporter leurs douleurs. Car Marie ne ressentait pas moins vivement que sa maîtresse les barbares traitemens du comte ; et elle souffrait des souffrances de celle à laquelle elle avait consacré ses services et son existence.

Le Seigneur qui, quand il lui plaît, communique la force aux faibles, et ses divines lumières aux faibles d'esprit, mit en ces jours-là, dans la bouche de la pauvre servante, des paroles de miséricorde et de salut.

Marie, animée d'un saint zèle et d'un courage extraordinaire, proposa ouvertement à sa maîtresse de se faire catholique ; elle lui peignit avec des paroles si persuasives le bonheur et les consolations qu'elle trouverait dans la vraie religion, qu'Anna aussitôt, par une faveur toute spéciale de la miséricorde divine, abjura dans son cœur l'erreur à laquelle elle était restée si long-temps attachée, et qui, en ce moment, causait la ruine de sa patrie et celle de toute sa famille. Marie comprit ce qui se passait en elle ; elle se prosterna et rendit grâces à la Mère de Dieu, qui n'avait pas voulu permettre qu'une personne

qui l'avait invoquée avec confiance, mourût dans l'irreligion, et fût confondue avec ces impies blasphémateurs. Anna se joignit à elle pour prier, et toutes deux elles se relevèrent consolées et remplies d'un courage extraordinaire. Elles paraissaient prêtes à tout souffrir plutôt que de renoncer jamais à la foi, ce don divin que le ciel venait de leur communiquer.

Marie connaissait un pieux ecclésiastique qui, quoique caché et déguisé, ne laissait pas que de prodiguer les consolations de son saint ministère aux pauvres catholiques qui gémissaient sous le joug affreux des protestans. Elle alla le trouver et lui raconta ce que le Seigneur avait daigné opérer en faveur de sa maîtresse, puis elle l'invita à se rendre auprès d'elle, pour recevoir son abjuration et la fortifier dans la foi.

A cette nouvelle, l'homme de Dieu leva les yeux au ciel et dit : Seigneur, vous ne nous avez pas encore abandonnés, malgré la multitude de nos offenses, puisqu'il vous a plu encore aujourd'hui de signaler votre toute-puissante miséricorde, en arrachant à l'enfer une victime qui lui était dévouée ; soyez mille fois béni, ô Dieu bon, Dieu miséricordieux ! et daignez répandre vos divines lumières sur ce peuple aveugle qui méconnaît vos bontés et votre puissance ; daignez aussi purifier mes lèvres et mettre dans ma bouche des paroles capables de toucher les cœurs de vos élus, de les animer de l'amour de votre sainte loi, et de confondre l'orgueil mensonger des impies qui osent se montrer rebelles à vos saints commandemens.

Après avoir fait cette prière, le vénérable prêtre se fit conduire chez la comtesse où il donna le baptême à la mère et à l'enfant.

Cette cérémonie sainte, quoique faite en secret, ne laissa pas d'avoir quelque chose de touchant et d'auguste ; car si à l'administration des Sacremens, on ajoute ordinairement la pompe et l'éclat des cérémonies religieuses, ce n'est que pour les rendre plus imposans, et, par ce moyen, exciter

davantage la piété des fidèles ; mais dépouillés de tous ces brillans dehors, ils n'en ont pas moins de majesté pour l'homme qui les voit administrer avec les yeux de la foi.

Anna régénérée dans l'eau sainte du baptême, se montra fidèle à la grâce qu'elle avait reçue ; sa ferveur s'augmenta de jour en jour ; sa patience fut sans bornes, elle éprouva même une espèce de satisfaction à souffrir pour l'amour de son divin Maître, les persécutions continuelles de son époux.

Celui-ci, loin d'être attendri par la douceur et les tendres soins de sa femme, en devint plus furieux ; il ne sut à quoi attribuer ce changement imprévu, et il ordonna à un de ses domestiques qui lui était affidé, de surveiller exactement toutes les actions de son épouse. Ce valet, qui était ardent huguenot, comme son maître, et qui ne cherchait que l'occasion de servir son parti, n'eut pas plutôt surpris la comtesse dans l'exercice d'un acte religieux qui appartenait au catholicisme, qu'il alla rendre compte à son maître de ce qu'il avait vu.

Le comte, furieux à cette nouvelle, vole chez lui, vomit mille injures contre l'infortunée Anna, l'accable de reproches amers et veut enfin la contraindre à abjurer la vraie religion contre laquelle il profère des imprécations et des blasphèmes.

Anna, fortifiée par la grâce qu'elle avait reçue dans le saint Baptême, reste insensible à tous les discours de son époux ; elle souffre avec une patience angélique tous ses mauvais traitemens, et se contente d'offrir en secret au Seigneur les souffrances et les humiliations qu'elle endure.

M. de Bussy, irrité de tant de fermeté, qu'il prend pour de l'obstination, maltraite rudement son épouse et la renverse sans connaissance à ses pieds.

Marie avait été seule témoin de cette scène affreuse ; dès qu'elle vit sa maîtresse renversée et immobile sur le pavé, elle se hâta de lui porter secours, tandis que le comte,

honteux de sa brutalité, se retirait avec précipitation pour rejoindre son poste.

L'infortunée Anna, grièvement blessée, ne survécut que peu de jours à cette terrible épreuve ; en mourant, elle pardonna de tout son cœur à celui qui avait causé sa mort, et pria pour lui, afin qu'il plût à Dieu de toucher aussi son cœur. Mais la vengeance divine était trop irritée contre lui ; il devait enfin payer la peine due à tous ses crimes. En vain son épouse le fit conjurer de venir recevoir ses derniers adieux, il demeura insensible à sa prière, il jura de ne plus rentrer dans sa demeure, qu'il n'eût exterminé un bon nombre de catholiques.

La Providence ne lui en laissa pas le temps, car quelques jours s'étaient à peine écoulés, que dans un assaut que le duc d'Anjou fit livrer à la ville, il eut la tête emportée par un boulet de canon.

Dans le désordre qui régnait alors à La Rochelle, personne ne s'occupa de ce que pouvait devenir la fille de M. de Bussy ; car dans ce moment de détresse, chacun pensait à soi sans s'occuper des autres : c'est une calamité funeste qui est la conséquence ordinaire des troubles civils.

La fidèle Marie prit soin de faire enterrer sa maîtresse, et dès qu'elle eût rempli ce premier devoir, elle s'occupa du soin d'élever la charmante petite créature que cette double catastrophe venait de rendre orpheline. Anna la lui avait bien recommandée en mourant ; mais elle ne croyait pas que sa chère enfant fût sitôt privée de l'unique appui qui lui restait au monde, et dans lequel elle avait encore assez de confiance pour espérer qu'il tiendrait à honneur de faire élever sa fille d'une manière conforme à sa fortune et à son noble rang.

Marie, se voyant seul chargée de ce précieux dépôt, pensa qu'elle ferait sagement de l'aller remettre entre les mains de son ancienne maîtresse, à laquelle elle se proposait en même temps d'apprendre les malheurs de

l'infortunée Anna. Elle attendit pourtant qu'il fût permis de sortir de la ville sans s'exposer aux dangers si communs à cette époque. Les événemens semblèrent favoriser son projet : la capitulation des Rochelois remit toutes choses dans l'état primitif ; les passages devinrent libres, et Marie put, sans craindre aucun péril, se diriger vers le pays qu'habitait la mère de sa défunte maîtresse. Réunissant alors les hardes les plus précieuses et les bijoux qu'elle trouva dans l'appartement de sa dame, elle partit seule emportant son précieux fardeau, et sans faire part à qui que ce fût de son louable projet.

Cependant les affaires des Sancerrois étaient terminées, et nous avons rapporté par quelle suite de circonstances madame Joanneau se trouvait pour ainsi dire forcée d'aller chercher un asile auprès de sa fille chérie. Certes, elle était loin de s'attendre aux fâcheuses nouvelles qu'elle allait apprendre.

Lorsqu'elle arriva à la demeure de M. de Bussy, elle trouva encore quelques domestiques occupés à se partager les restes du mobilier de leur maître ; car déjà, ils en avaient enlevé la plus grande partie. Cette visite imprévue leur causa une extrême surprise ; et l'ancien favori du comte, celui-là même qui avait été cause de la mort de la malheureuse Anna, fut le premier à blâmer la conduite de son maître, et à rapporter à madame Joanneau toutes les circonstances qui avaient causé le malheur de ses enfans.

La noble veuve, à ce récit, éprouva une de ces émotions surnaturelles qui ne laissent pas à l'âme le temps de sentir la douleur ; elle aimait tendrement sa fille ; le courage que cette jeune dame avait fait paraître en présence de son barbare époux, la facilité avec laquelle elle lui avait pardonné en mourant, les traitemens injurieux et cruels qu'il lui avait fait endurer, la touchante dévotion de sa fille et sans doute ses prières aussi, tout contribua à rendre à cette tendre mère, ce calme qui sait faire supporter les grandes douleurs avec courage, ouvre l'esprit aux

souvenirs religieux, et fait juger sainement des travers de l'esprit humain.

Madame Joanneau réfléchit donc sérieusement à tout ce qui s'était passé ; et surtout elle fit de sérieuses réflexions sur la conversion presque miraculeuse de sa fille, sur l'état de sa propre conscience, sur la perversité des ministres protestans, sur les malheurs terribles qu'elle avait éprouvés depuis qu'elle avait abandonné le catholicisme, et après avoir mûrement réfléchi, elle se dit à elle-même :

« Non, ce n'est pas là la vraie religion, qui fait commettre
» tant de crimes et qui trouble les nations ;
» la vraie religion, celle que notre divin Sauveur est
» venu apporter sur la terre, est une religion de paix
» et d'amour. Elle condamne les haines et la persécution ;
» elle donne la force de pardonner à ses ennemis ;
» elle ordonne aux sujets d'être fidèles et
» obéissans au prince qui les gouverne, quand même
» il serait injuste à leur égard ; et elle dit à tous les
» hommes : Aimez-vous les uns les autres. Le
protestantisme,

» au contraire, est une secte absurde,
» que l'envie d'innover, et la lâcheté des mauvais
» chrétiens a voulu propager et mettre à la mode.
» Adieu donc, système trompeur, adieu pour toujours,
» ministres pervers, qui avez égaré les peuples
» par vos discours tantôt flatteurs et tantôt séditeux. »

Puis s'adressant à sa fille chérie, elle s'écrie : « O toi, mon Anna, ô ma fille, qui repose

» maintenant dans le sein de l'Eternel avec les justes
» et les esprits bienheureux, écoute en ce moment la
» voix d'une mère affligée et repentante qui te supplie
» d'intercéder pour elle auprès du Dieu tout-puissant
» et tout miséricordieux, afin qu'il daigne
» la recevoir dans sa sainte grâce et lui accorder le
» pardon de tous ses péchés. Dis-lui, oui, dis-lui,
» que son repentir est bien sincère et qu'elle ne désire

» plus rien au monde, sinon de vivre et de mourir
» dans son saint amour. »

Après avoir fait cette invocation, madame Joanneau s'occupa de régler les affaires de sa famille et s'informa de ce qu'était devenue la fille d'Anna. Elle apprit que la fidèle Marie avait pris la route de Sancerre pour la conduire à ses grands parens, et tous les différens rapports qui lui furent faits sur le dévouement de cette fille qu'elle connaissait déjà depuis long-temps, ne servirent qu'à la confirmer de plus en plus dans la bonne opinion qu'elle avait de sa fidélité et de son attachement pour ses anciens maîtres.

Lorsque cette dame eût mis ordre à toutes les affaires, elle se hâta de partir de La Rochelle ; son intention était de se rendre dans la capitale du Berry, où elle pourrait à son tour abjurer ses erreurs et réparer par des charités abondantes les fautes de sa vie passée. De Bourges, elle pensait qu'il lui serait facile de faire savoir à la bonne Marie qu'elle l'attendait, et qu'elle désirait que cette fille vînt la rejoindre avec le précieux dépôt dont elle s'était chargée.

Madame Joanneau arriva à Bourges vers l'an 1575. Et aussitôt elle alla se jeter aux pieds du vertueux prélat qui gouvernait alors cette église, pour faire entre ses mains l'abjuration du protestantisme. L'archevêque la reçut avec cette charité vraiment apostolique qui distingue les vrais envoyés de Dieu ; il la confirma dans la foi de Jésus-Christ et l'encouragea dans ses bonnes résolutions. Il ne manqua pourtant pas de lui faire comprendre combien son acharnement à persécuter la religion catholique avait causé de mal aux vrais fidèles. L'illustre veuve reconnut facilement ses torts et tout le mal qu'avait causé son projet de vengeance ; aussi promit-elle de faire toutes les réparations que l'on voudrait exiger d'elle.

Le saint patriarche des Aquitaines, avant d'engager cette dame à des promesses que sa foi nouvelle lui aurait fait approuver, mais que la suite aurait pu lui rendre onéreuses,

voulut auparavant user de prudence et éprouver sa constance. Il remit donc à un autre temps, à lui déclarer ses intentions.

Cependant madame Joanneau avait fait toutes les démarches nécessaires pour savoir ce qu'était devenue la vieille Marie. Elle était loin de douter de sa fidélité ; et pourtant il lui paraissait étonnant qu'on ne pût savoir ce qu'elle était devenue. Deux années se passèrent sans qu'on eût eu aucun résultat sur cette affaire ; les démarches de madame Joanneau avaient été interprétées différemment par tous les partis. Les uns croyaient que c'était une feinte qui ne tendait qu'à la dispenser de rien promettre à l'archevêque de Bourges ; les autres, au contraire, regardaient comme controuvée la nouvelle de l'existence d'une héritière supposée. Les protestans eux-mêmes ne pouvaient croire à la sincérité de la conversion d'une femme qui, dans les temps de désordres, s'était montrée si acharnée contre les catholiques. Ils osaient même encore, dans leur aveuglement, en concevoir quelque espérance qu'elle n'agissait ainsi que pour mieux servir le parti de la prétendue réforme. Mais pendant qu'on parlait ainsi diversement de la conduite extraordinaire de la veuve de l'ancien gouverneur de Sancerre, cette dame, renonçant enfin à tout espoir de pouvoir jamais retrouver l'enfant de sa fille chérie, parce que le long espace de temps qui s'était écoulé depuis le départ de Marie était bien plus que suffisant pour arriver à Sancerre, crut que ce qu'on lui avait dit n'était qu'une fable inventée à plaisir pour mieux tromper son amour maternel, et se décida enfin à prendre un parti qui fit voir clairement que sa conversion était bien sincère. Elle alla de nouveau se jeter aux pieds du saint Archevêque, et, suivant l'exemple des fidèles de la primitive église, elle lui offrit tous ses biens pour réparer tous les maux qu'elle avait causés aux catholiques.

Le prudent prélat ne crut pas devoir les accepter ; mais il ne voulut pourtant pas laisser inactive cette charité qui lui semblait inspirée par un repentir sincère et par un vif désir de réparer des fautes véritablement graves. Il prit donc un parti digne de la sa-sagesse qui le caractérisait, et dit a cette noble veuve :

« Madame, les dons que vous m'offrez sont trop
» abondans pour que je les puisse accepter ; veuillez
» vous contenter de participer avec moi à une bonne
» œuvre qui pourra satisfaire la justice de Dieu et
» vous mériter le pardon de vos offenses. Comme je
» ne doute point de la sincérité des sentimens de
» charité qui vous animent, je vous établis dès aujourd'hui
» protectrice de l'établissement des Dames-de-la-Miséricorde ;
» vous aurez soin de veiller à
» l'entretien des jeunes filles que l'on a retirées pour
» les instruire dans la foi catholique ; ce qui leur a
» fait donner le nom de Nouvelles Converties. Je m'étais
» chargé seul de cette bonne œuvre qui, vu la
» misère des temps, était au-dessus de mes forces ;
» et aujourd'hui, je bénis la Providence divine qui a
» daigné m'envoyer en vous un si puissant
» auxiliaire. »

Madame Joanneau, confuse de l'honneur que lui faisait le vénérable patriarche, employa toute son éloquence pour le remercier, et se fit expédier aussitôt les lettres de créance qui l'établissait protectrice de cette sainte maison. Dès ce moment, elle s'appliqua à faire fleurir l'établissement ; elle veilla à tous les besoins et, par sa fervente piété, édifia toutes les jeunes personnes qui y étaient admises. Elle suivait elle-même tous les exercices qui se pratiquaient dans le couvent, et on ne tarda pas à reconnaître que sa conversion était bien sincère ; car ses éminentes vertus la rendirent le modèle de toutes les personnes pieuses qui venaient visiter l'établissement.

Les protestans de Sancerre, qui toujours avaient espéré que cette dame n'avait agi ainsi que pour mieux tromperies catholiques, et qui attendaient d'elle un puissant secours, quoiqu'ils l'eussent persécutée après la mort de son mari, ne purent plus douter de son sincère retour à la religion catholique. Plusieurs d'entre eux, entraînés par son exemple, abjurèrent l'erreur et vinrent faire leur soumission ; mais la plupart la traitèrent d'hypocrite et de noms encore plus injurieux, et restèrent endurcis dans leur aveuglement.

Cependant la pieuse veuve écrivit au consistoire de Sancerre une lettre dans laquelle elle déplorait l'erreur qui l'avait aveuglée si long-temps ; elle donnait à ses concitoyens toutes les raisons convaincantes qui l'avaient rappelée à la foi de ses pères, et elle les engageait à ouvrir enfin les yeux et à reconnaître que la religion catholique, apostolique et romaine est la seule vraie, la seule qui peut nous conduire au bonheur suprême auquel doivent tendre toutes nos pensées et toutes nos actions. Cette lettre était remplie de sentimens si pieux et si touchans, qu'elle n'aurait pu faire à moins que d'entraîner un grand nombre de Sancerrois hors de la fatale réforme ; mais, par malheur, elle tomba entre les mains des ministres protestans qui avaient tout intérêt à la détruire, et qui, par conséquent, n'en donnèrent aucune connaissance au peuple, quoiqu'ils sussent bien qu'elle ne contenait que des paroles de vérité.

VI

LA CONFIRMATION.

Dous Spei repleat vos omni gaudio et pace in credendo, ut abundetis in spe, et virtute Spiritûs Sancti.

S. Paul, aux Rom. XV.

Que le Dieu d'espérance vous comble de paix et de joie dans votre foi, afin que votre espérance croisse toujours de plus en plus par la vertu du Saint-Esprit

MADAME Joanneau se préparait à recevoir le Sacrement de la Confirmation ; elle se faisait instruire chaque jour par un des ecclésiastiques de la métropole, et déjà elle avait compris qu'il est bien nécessaire ce Sacrement qui confirme dans la grâce du Baptême, qui fait de l'enfant de Dieu le soldat de Jésus-Christ, qui le soutient contre les illusions, l'ironie, les sarcasmes si dangereux du siècle ; qui lui communique l'Esprit saint avec tous ses dons de Sagesse, d'Intelligence, de Conseil, de Force, de Science, de Piété et de Crainte, et lui imprime un caractère indélébile de grandeur et de force. Mais elle savait aussi que pour avoir droit à ces admirables effets, il faut que la grâce vive en nous, que nous connaissions les grandes vérités de la religion ;, que nous désirions d'un grand désir l'Esprit sanctificateur, et qu'il n'y aurait plus, sans cela, qu'un sacrilège déplorable. Elle savait encore que, lorsque

l'Evêque impose les mains sur celui qu'il confirme, l'Esprit saint descend dans son âme ; et que, lorsque le prélat lui trace sur le front, avec le saint chrême, le signe du salut, en lui disant : Je vous marque du signe de la Croix ; je vous confirme avec le chrême, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et que lui touchant la joue, comme s'il lui donnait un soufflet, il ajoute : Paix à vous, il lui apprend par là à souffrir pour Jésus.

Pénétrée des sentimens de respect et d'amour pour le divin sacrement qu'elle allait recevoir, madame Joanneau s'y prépara avec tout le recueillement et la piété qu'on pouvait attendre d'une nouvelle convertie. Elle réunit chez elle toutes les dames qui, à son exemple, avaient abjuré l'erreur déplorable du protestantisme, et, par les prières et les jeûnes, elles se préparèrent à recevoir le divin Sacrement qui nous rend parfaits chrétiens.

La cérémonie fut faite avec une grande solennité dans l'église cathédrale de Bourges. Une multitude de protestans s'y rendirent pour s'assurer de la vérité du fait ; car on doutait encore de la sincérité de la conversion de madame Joanneau, elle, que l'on avait vue si acharnée à la destruction des catholiques ; elle qui avait juré autrefois de venger jusqu'à sa dernière heure, la mort de son premier mari M. De La ville.

Dès que cette dame eut appris quelle affluence de protestans s'était rendue à Bourges pour être témoins du signe non équivoque de sa conversion, elle crut qu'il était de son devoir de publier un écrit dans lequel elle faisait connaître les raisons qui l'avaient engagée à se détacher de la secte huguenotte. Remplie de l'onction sainte qu'elle venait de recevoir dans le Sacrement de la Confirmation ; éclairée par les lumières de l'Esprit de vérité qui s'était communiqué à elle dans ce divin Sacrement, et fortifiée dans la foi de Jésus-Christ, elle ne craignit pas de publier hautement les faveurs et les consolations qu'elle avait reçues dans la vraie religion qu'elle venait d'embrasser.

Elle fit un mémoire détaillé de tous les maux que le protestantisme avait fait souffrir à ses sectateurs ; elle prouva par les faits encore récents, que ceux qui l'avaient inventé n'étaient que des hommes de mauvaise foi, des rebelles, ou des ambitieux qui désiraient s'élever sur la ruine de leurs concitoyens. Elle déplorait en même temps l'aveuglement qui l'avait retenue si long-temps attachée à ce parti, et elle prouvait clairement qu'il n'est qu'un seul moyen de salut, celui qui nous a été indiqué par les apôtres de Jésus-Christ, et que leurs successeurs nous ont transmis sans interruption, à savoir, de suivre les préceptes tels qu'ils nous ont été laissés par notre divin maître, et d'obéir à l'Eglise qu'il considère comme son épouse sacrée, et à laquelle il a donné toute puissance sur la terre.

L'écrit lumineux que publia la veuve de l'ancien gouverneur de Sancerre, détacha de la réforme un grand nombre de partisans ; et ce qu'il y de plus remarquable, c'est que ceux-là même qui pour des raisons particulières, toutes fondées sur l'amour-propre, n'osèrent pas se séparer ouvertement du protestantisme, envoyèrent à leur ancienne protectrice leurs filles, afin qu'elles fussent instruites dans la religion catholique, apostolique et romaine. Madame Joanneau les reçut avec une affection vraiment maternelle, et les plaça, pour la plupart, à ses frais dans le couvent de la Miséricorde ou des Nouvelles Converties.

Comme nous l'avons dit déjà, la fortune de madame Joanneau était considérable ; outre son patrimoine, elle avait hérité des tous les biens du sieur De La Ville, et ceux du gouverneur Joanneau étaient encore venus accroître cet héritage ; de sorte que la noble veuve, à elle seule, possédait plusieurs millions, ce qui était extraordinaire pour ce temps-là. Elle se trouvait donc en état de faire beaucoup de bien, et le vénérable patriarche des Aquitaines regardait comme une faveur de la divine Providence la conversion de cette dame, dans un temps où l'Eglise se trouvait extrêmement appauvrie par les

déprédations de tant de faux chrétiens qui s'enrichissaient de ses dépouilles.

Une des églises du patriarcat qui avait le plus souffert était celle de Saint-Pierre-le Guyard. Les protestans s'étaient attachés spécialement à la dépouiller de toutes ses richesses et de tous ses ornemens, parce qu'elle avait été fondée par un juif converti en vertu d'un miracle extraordinaire dont tout le peuple avait été témoin. Et tout le monde savait que ce juif opiniâtre, convaincu par la force de la réalité, ou plutôt, par un effet de la divine Providence, avait fait construire cette église et l'avait richement dotée.

18

C'était donc l'appât du gain qui avait attiré les protestans dans cette église ; et leur rapacité avait été telle, qu'ils n'avaient rien laissé de cet édifice, que les quatre murs, si l'on peut s'exprimer ainsi ; parce que la renommée était, que jusqu'au moindre tableau, tout était d'un prix élevé dans cette église fondée par les libéralités du juif.

Madame Joanneau fit réparer à ses frais les désastres qu'avaient commis dans ce temple ses anciens coréligionnaires ; et elle acheta auprès, une maison beaucoup plus vaste que celle que possédaient les Dames-de-la-Miséricorde ; car le nombre des nouvelles converties augmentait de jour en jour, et beaucoup de dames, suivant l'exemple de la pieuse veuve, se rendaient en foule à la religion de leurs pères.

L'ancienne maison de la Miséricorde fut destinée aux personnes d'un âge mûr qui voulurent embrasser la vie religieuse ; et toutes les jeunes filles furent logées dans le nouvel établissement. Madame Joanneau fut nommée protectrice de ces deux maisons ; et, dès ce moment, elle appliqua tous ses soins à les faire prospérer, à la grande satisfaction de tous les bons catholiques, qui ne cessèrent de trouver en elle un ferme appui et une ennemie déclarée

du protestantisme qu'elle avait autrefois défendu avec tant d'ardeur.

VII

L'ADOPTION.

... La Magicienne aux dents d'ivoire,
Dont le sourire faisait croire
A l'avenir qu'elle annonçait,
Et qui vendait, riant génie,
Un philtre à ceux dont l'insomnie
En nuits ardentes languissait...

IL y avait déjà dix ans que madame Joanneau contribuait par ses aumônes et par ses vertus à rendre florissant l'établissement des Dames-de-la-Miséricorde, et à augmenter chaque jour le nombre des nouvelles converties, lorsqu'une affreuse maladie vint jeter la désolation dans cette sainte maison et affliger le cœur vraiment maternel de la pieuse veuve. La peste de 1581, ce terrible fléau qui renversait chaque jour des centaines de victimes, moissonnait aussi quelques-unes des jeunes filles confiées à la protection de la bonne veuve. Une des premières qui succombèrent fut une jeune fille à laquelle elle s'était particulièrement attachée, et qu'à cause de ses rares dispositions pour les grandes vertus, elle avait eu l'intention de faire son héritière ; car elle était d'un âge qui devait la faire penser plus que jamais à quitter la vie ; et comme elle n'avait plus de parents au degré successible, elle voulait disposer d'une partie de sa fortune en faveur de

quelque jeune fille qui l'emploierait selon ses vues, et le reste, elle pensait à le laisser en don à la communauté.

Elle ressentit une vive affliction de la perte de sa jeune protégée ; cependant, comme elle s'était habituée à l'exercice des plus grandes vertus et surtout à montrer en tout une parfaite résignation aux ordres de la divine Providence, loin de murmurer du coup qui la frappait d'une manière si sensible dans ses affections, elle se conforma à la volonté suprême, et sembla même se réjouir de ce qu'il avait plu au Seigneur d'éprouver encore une fois sa constance par cette nouvelle privation.

Mais le ciel, qui souvent envoie des consolations aux mortels, lors même qu'ils ont le moins lieu d'en attendre, voulut en cette occasion récompenser le zèle charitable et les vertus de la pieuse veuve, en lui envoyant un nouveau sujet d'exercer sa bienfaisance ; car c'est en ce temps-là même que la jeune chanteuse Ezilda, la gentille Zingara, se présenta au couvent des Dames-de-la-Miséricorde, pour y faire briller ses talents et en recevoir le prix.

Comme nous l'avons déjà dit au commencement de cette histoire, la vue de cette charmante jeune fille avait fait une vive impression sur le cœur de madame Joanneau ; était-ce purement un effet de la sensibilité si naturelle à cette dame, espèce de sensation involontaire qu'elle éprouvait toujours à la vue du malheur ?... était-ce une autre cause inconnue et dont elle ne pouvait pas bien se rendre compte, qui lui avait fait éprouver cette vive impression ?... Cette dame ne pouvait elle-même le dire. Cependant elle s'était trouvée tout-à-coup portée à protéger cette petite danseuse, et elle l'avait spécialement recommandée aux élèves les plus âgées, afin qu'elles prissent soin de l'instruire pendant les longues heures de la récréation.

Ezilda, chaque jour, se rendait assiduellement au couvent ; et après avoir diverti les jeunes pensionnaires par ses danses et par ses chansons, elle se livrait avec ardeur à l'étude de la lecture et du catéchisme. En peu de temps elle

fit dans ces deux sciences des progrès si rapides, que toutes les personnes de la maison en furent étonnées. On était généralement émerveillé de son application, de sa douceur, de sa patience et des bonnes dispositions qu'on découvrait chaque jour en elle. C'était à tel point, qu'on ne pouvait s'empêcher de se dire : Oh ! non, sûrement ; ce n'est pas là une petite fille de Bohême ou d'Égypte ; et pourtant, comment se fait-il qu'elle appartienne à la Mère La Mort ?... Car tout le monde de Bourges, et surtout les jeunes enfans connaissaient la vieille Elmoth !... Tous, ils l'avaient vue la terrible bohémienne, tournant dans leurs creux orbites, ses yeux enflammés et menaçans ; et tous ils avaient été frappés de terreur à son aspect.

Il y avait déjà plusieurs mois qu'Ezilda répétait chaque jour ses visites à la communauté, et, chaque jour, en remportait de quoi faire subsister la vieille Elmoth, lorsque madame Joanneau se détermina enfin à changer le sort de cette jeune infortunée. Elle avait eu tout le temps d'étudier suffisamment son caractère et les heureuses dispositions qui la rendaient si intéressante aux yeux de toutes les personnes qui la connaissaient.

Un jour donc qu'Ezilda était venue, comme à l'ordinaire, passer l'heure de la récréation avec les nouvelles converties, madame Joanneau la prit en particulier et lui communiqua les intentions qu'elle avait formées sur elles. Je vous tiendrai lieu de mère, lui dit cette dame charitable ; vous serez ma fille ; votre douceur et vos vertus me feront oublier la douleur que je ressens encore d'avoir perdu toutes les personnes qui m'étaient chères ; votre amitié remplira le vide de mon cœur, et votre fidélité à remplir les devoirs sacrés qu'un tel engagement vous impose, sera la règle de mon amour pour vous.

Quelle est la jeune personne qui n'eût accepté avec un vif empressement des propositions si avantageuses, surtout si elle se fût trouvée dans une situation aussi pénible que celle de la jolie danseuse ?... Mais Ezilda craignait de

s'attirer le courroux de la vieille Elmoth ; de plus elle se croyait encore obligée, par un sentiment de reconnaissance, à demeurer avec celle qui avait pris soin de son enfance, quelque méchante qu'elle fût. L'abandonner ainsi tout-a-coup lui eût semblé une ingratitude noire et digne de punition. Elle répondit donc ingénument à sa protectrice que, loin de dédaigner des offres aussi avantageuses, elle les accepterait avec empressement, si elle ne craignait de se montrer ingrate envers celle qui avait été le soutien de ses jeunes ans ; que cette femme désormais était vieille et incapable de se procurer l'existence par le travail ; que lors même encore qu'elle consentit aux propositions qu'on lui faisait, la Mère La Mort n'était pas femme à la laisser aller si facilement ; que cette méchante bohémienne ne manquerait pas de s'opposer de tout son pouvoir à l'exécution d'un tel dessein ; qu'il y allait de sa vie, puisque, privée du fruit des danses et des ballades de son élève, elle se verrait forcée de mourir de faim et de misère.

Il est certain que cette femme n'est point votre mère, avait repris madame Joanneau ; vous-même, vous m'avez déclaré, plus d'une fois, que vous aviez eu une autre mère qui vous enseignait à prier Dieu : vous n'êtes donc tenue envers la vieille Elmoth, qu'à une certaine reconnaissance que je me fais un devoir de vous mettre en état de remplir avant que vous la quittiez. Ainsi, allez la trouver, et proposez-lui, de ma part, une somme d'argent capable de la mettre à l'abri du besoin, à condition qu'elle renoncera à toute espèce de prétention qu'elle pourrait avoir sur vous, et qu'elle vous permettra de venir habiter, dès aujourd'hui, cette communauté dans laquelle vous ne serez plus regardée désormais comme la petite danseuse qui venait charmer les loisirs des jeunes pensionnaires, mais bien comme ma propre fille ; car, dès à présent, je vous considère comme telle, et je veux que chacun ait pour vous tous les égards qui vous sont dus en cette qualité, espérant

que votre bonne conduite, votre application et vos vertus me donneront lieu de ne jamais me repentir de l'engagement sacré que je prends aujourd'hui de vous prendre sous ma protection, de vous reconnaître pour mon enfant et d'avoir pour vous tous les sentimens et toute la tendresse d'une mère.

La charmante enfant, ne trouvant pas de paroles assez fortes pour exprimer toute sa reconnaissance, ne put répondre que par des larmes au discours de sa généreuse bienfaitrice. Ces larmes étaient bien des larmes de joie ; mais un nuage sombre paraissait cependant obscurcir encore le front de la jolie danseuse ; comme après l'orage, lorsque les vives couleurs de l'arc-en-ciel viennent réjouir la face de la terre, on aperçoit encore dans le ciel quelques nuages sombres qui ont peine à se dissiper. Oui, elle était contristée, la pauvre Ezilda ; parce qu'elle tremblait que son tyran ne se mît en fureur à une telle proposition, et ne l'accablât d'injures, et peut-être même de mauvais traitemens.

Encouragée cependant par les paroles et par les promesses de sa bienfaitrice, elle alla trouver Elmoth, et lui demanda fort humblement la permission de la quitter ; elle lui déclara, en même temps, qu'une somme assez considérable lui serait donnée pour subvenir aux besoins de sa vieillesse. Tout autre eût adhéré à une proposition si raisonnable ; mais la Mère La Mort, habituée à gagner sa vie par des moyens illicites, ne pouvait concevoir l'idée d'une existence autre que celle qu'elle avait menée jusqu'alors. Il est tellement vrai que les gens habitués à une mauvaise vie ne sauraient plus, à moins d'une faveur toute spéciale, changer de conduite, que le criminel se familiarise avec le crime, et s'identifie avec lui, au point qu'il lui devient nécessaire. Etat déplorable d'un homme qui s'est élevé au-dessus de ce qu'il appelle les préjugés, et qui vit familièrement dans un état de dégradation qui lui devient naturel.

Au récit de l'ingénue Zingara, la Mère La Mort crut que l'on conspirait contre son repos et contre son bonheur ; elle fixa quelque temps ses yeux livides sur la jolie enfant ; et, comme le serpent venimeux qui force le chantre des bois à voltiger autour de lui et à se rendre à sa fatale avidité, elle fascina les yeux de la pauvre Ezilda, en lui inspirant une terreur panique qui la fit tomber à ses pieds, comme pour lui demander pardon d'avoir osé lui faire une telle proposition. La pauvre enfant ! elle était là, tremblante, attendant que son cruel tyran eût prononcé sur son sort !...

Après un moment de silence, la terrible Elmoth fit paraître deux rangées de dents noires et menaçantes, et prononça d'une voix sépulcrale ces paroles horribles :

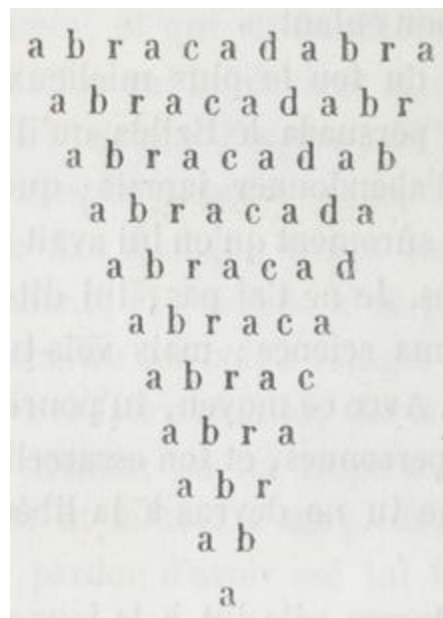
« Maudites soient les infâmes qui veulent
» t'arracher à mon pouvoir !..... Je saurai bien les
» faire repentir de leur témérité !... Mon pouvoir
» s'étend aussi loin que la peste qui décime les habitants
» de cette contrée ; allons donc, hors de Bourges,
» exercer notre art magique. Je possède, dans
» mes secrets, l'art de guérir la peste ; j'ai, dans le
» recueil de mes mirifiques, arcanes scientifiques,
» une puissance dont je veux désormais faire usage ;
» mais malheur à la cité berruyère qui a cherché à
» m'enlever mon enfant. »

Elle dit, et du ton le plus mielleux qu'il lui fut possible, elle persuada à Ezilda qu'il était de son devoir de ne l'abandonner jamais ; que c'était pour la perdre plus sûrement qu'on lui avait fait des offres si avantageuses. Je ne t'ai pas, lui dit-elle, dévoilé encore toute ma science ; mais vois-tu cet important secret ?... Avec ce moyen, tu pourras guérir une multitude de personnes, et ton escarcelle se remplira de liards, que tu ne devras à la libéralité d'aucun protecteur.

En même temps elle lut à la jeune enfant, d'un ton doctoral et presque imposant, les vers latins suivans :

Inscribes chartæ quod dicitur ABUACADABRA ;
Sæpiùs et subter repetes ; sed detrahe
summam
Et magis atque magis desint elementa liguris
Singula, quæ semper rapies et cætera figes
Donec in angustum redigatur littera conum
His lino nexis collum redimêre memento. ¹⁹

Après avoir disposé le nom magique, une vingtaine de fois, sur de petits carrés de parchemin, et de cette manière :



a b r a c a d a b r a
a b r a c a d a b r
a b r a c a d a b
a b r a c a d a
a b r a c a d
a b r a c a
a b r a c
a b r a
a b r
a b
a

Elle remit ensuite à la danseuse ce précieux talisman, en lui donnant, en outre, les instructions nécessaires à son emploi et comprises dans la formule latine ; mais se défiant, à bon droit, de l'ombrageuse et fanatique superstition des bons bourgeois, elle voulut que son élève allât loin de Bourges, exercer la puissance de son art magique.

Ezilda n'avait pourtant pas entièrement renoncé au projet de devenir la protégée de madame Joanneau ; c'est pourquoi elle ne voulut pas quitter les lieux qu'elle habitait, et c'est dans Bourges même, qu'elle allait tenter encore cette dernière chance de succès.

Elle était partie, presque confiante dans l'avenir ; mais c'était une audacieuse entreprise où se jetait, tête baissée, l'imprudente Zingara : elle se faisait, aux yeux du peuple, magicienne et enchanteresse, en 1581 ! dans Bourges, la ville catholique ! quand la peste ravageait rues et carrefours ; quand on brûlait de toutes parts ceux qu'on soupçonnait entachés d'hérésie ; quand, depuis neuf années seulement, le massacre de la Saint-Barthélemy avait ensanglanté la France !

Cependant, déjà, le joli tambourin à bordures d'argent faisait retentir presque gaîment les vingt petites clochettes dorées qui y étaient attachées, et la bohémienne appelait autour d'elle des visages joyeux, et préludant doucement par quelques gentils refrains

Tant me mist le coeur en joie,
La douce beauté que je vis,
Avec sa chevelure beoie (blonde)
Et ses blancs doigts longs et traitis !

Bientôt quelques bourgeois voisins du lieu de la scène, ou passant auprès, firent cercle autour de la fille d'Elmoth, attirés là, soit par l'habitude, soit pour se distraire un instant de leurs funèbres pensées.

Ezilda, toute palpitante sous l'inspiration de ses chants, ravissaient ses auditeurs, ébahis de la trouver plus belle encore qu'à l'ordinaire, et chantant plus mélodieusement. Alors, jugeant le moment décisif arrivé, elle leva vers le ciel

un œil inquiet, mais rayonnant d'effroi, et annonça aux bénins auditeurs qui l'entouraient, qu'elle possédait un remède spécifique, divin, contre la contagion pestilentielle, qu'elle donnait à chaque bénévole assistant, pour la modique somme de deux liards de France.

L'offre de la danseuse ayant été assez bien accueillie, l'espérance commençait à calmer, dans son cœur, l'horrible frayeur que lui causaient les menaces de la vieille Elmoth, et peu à peu la réalité justifiait et accroissait son espérance. Mais trop souvent cette lueur enchanteresse, qui fascine toujours l'œil de l'homme, n'est qu'un éclair précurseur de l'orage. Ainsi, pour Ezilda, l'espoir n'était que l'illusion.

Quelques bourgeois avaient à peine tendu naïvement la main au charme médicinal de la bohémienne, qu'un sourd murmure circula dans la foule, sombre et menaçant comme le vent qui annonce la tempête. Le premier qui avait reçu le merveilleux talisman, l'amulette antidotique de la peste, se débattait dans l'agonie convulsive de la venimeuse maladie, et l'horrible souffrance contorsionnait son visage livide. — Horreur ! l'auditoire de la chanteuse, tout-à-l'heure si bienveillant, fut, en un clin-d'œil, changé en une foule furieuse et vociférante contre la Zingara ; dans ses féroces hurlemens, les mots : Sorcière, empoisonneuse, fille d'enfer ! bondissaient contre la pauvre enfant éperdue, envahie de toutes parts, comme des sentences de mort et de damnation.

Déjà mille bras se l'arrachaient, et la rage jalouse de ses mille ennemis, enviant, chacun pour lui seul, cette proie de sa vengeance, suspendait un instant l'horrible destin qui la menaçait, quand la Providence, qui veillait sur elle, vint à son secours, dans ce moment où son intervention lui était plus nécessaire que jamais.

Madame Joanneau qui, dès l'instant où elle avait résolu de s'attacher Ezilda, n'avait rien négligé pour veiller sur elle et l'amener à son but, avait appris, avec peine, que sa

jeune protégée, vaincue moitié par les flatteries insinuanes, moitié par les menaces de la vieille Elmoth, s'était enfin déterminée à persévérer dans son ancien métier de danseuse, avait chargé les autorités compétentes de veiller à la sûreté de la pauvre danseuse, que les bourgeois, dans leur juste fureur, auraient sans doute mise en pièce, sans l'intervention de quelques agens de police chargés de veiller à sa sûreté.

Ces hommes, profitant donc de l'autorité dont ils étaient revêtus, et suivant les instructions qu'ils avaient reçues, arrachèrent la pauvre Zingara des mains de cette foule irritée, et la conduisirent directement au couvent des nouvelles converties.

Dès que la police urbaine s'était présentée sur les lieux, force avait été à la bonne bourgeoisie de lâcher prise et de se retirer. Mais l'étonnement n'éteignit point la rage des habitans, qui renouvelèrent encore leurs vociférations contre l'empoisonneuse, la sorcière, qu'ils appelaient suppôt de satan, ministre de l'enfer ; dans une telle fureur, il leur fallait une victime ! Ils se ruèrent comme un torrent vers la maison d'Elmoth ; ils l'en auraient arrachée et mise en lambeaux, si la vieille bohémienne, qui était à l'affût de tout ce qui se passait, n'eût conjuré l'orage en se dérochant à leur vengeance par une prompte fuite. Irrités de voir que leur proie leur avait échappé, ils allaient ravager cette pauvre demeure et y mettre le feu, lorsque les agens de la force publique s'opposèrent à leurs efforts, et, pour les calmer, leur promirent que l'autorité chercherait cette femme et la ferait mettre en prison pour la juger ; promettant bien, en outre, que son procès ne languirait pas.

Les bourgeois, sur cette promesse, se calmèrent en jurant que, dans huit jours, ils viendraient demander la sentence.

Cependant Ezilda, conduite par les agens de la force publique, était revenue au couvent. Madame Joanneau, en

la voyant, se contenta de lui faire de tendres reproches sur le peu de foi qu'elle avait ajouté à ses promesses, et sur la faiblesse avec laquelle elle avait consenti à exercer un acte réprouvé de Dieu et des hommes, et cela, seulement, pour ne pas désobéir aux ordres de l'infâme Elmoth.

La jeune danseuse reçut ces reproches avec docilité ; et rougissant elle-même de sa propre faiblesse, elle n'osa s'excuser ; quoique le motif qui l'avait porté à commettre une telle action, n'eût rien que de louable, puisque c'était par reconnaissance pour celle qui avait pris soin de son enfance, qu'elle avait renoncé aux grands avantages qui lui étaient offerts. Il est vrai pourtant de dire que la terreur que lui avaient inspiré les regards menaçans de son tyran, n'avait pas peu contribué à la réduire à l'obéissance.

Après la scène scandaleuse qui venait d'avoir lieu, et l'effronterie avec laquelle la vieille Elmoth n'avait pas craint d'exposer cette jeune fille à la fureur du peuple, madame Joanneau se crut en droit de la retenir auprès d'elle, et de commencer à exécuter les pieux desseins qu'elle avait formés sur cette jeune enfant.

A compter de ce jour, Ezilda quitta les habits de Zingara, qu'elle avait portés jusqu'alors, et elle fut admise au nombre des jeunes pensionnaires de la communauté.

Depuis deux jours, déjà , elle goûtait les charmes de cette vie de paix et de retraite, si différente de la vie agitée et parfois précaire et misérable qu'elle avait menée dans le monde ; et sa reconnaissance pour sa bienfaitrice égalait le bonheur de cette dame, qui voyait avec une bien douce consolation, que sa jeune protégée s'appliquait de toutes ses forces à mériter par son zèle et par sa docilité, l'estime de ses maîtresses et la douce amitié de ses compagnes.

Mais une scène d'un nouveau genre lui était préparée : sur le soir du second jour, une vieille femme couverte de haillons, l'œil hagard et l'air morne, se présente à la porte du couvent et demande à parler à madame Joanneau. Cette dame, qui par un sentiment de pitié s'était fait un devoir

de se rendre également accessible à tous, ordonna qu'on fit entrer l'inconnue.

Cette femme, c'était Elmoth ! Elmoth, qui depuis deux jours était fugitive pour échapper aux recherches de la police, et qui croyant que le premier mouvement de fureur étant apaisé, elle pouvait sans rien craindre se mettre à la recherche de l'infortunée que jusqu'alors elle avait retenue captive sous sa dure servitude, alla redemander au couvent cette jeune fille qui, par son travail journalier, lui fournissait de quoi vivre.

Dès qu'elle parut en présence de la charitable dame, elle laissa éclater sa fureur et s'écria : « C'est affreux,

» scandaleux ? c'est vraiment épouvantable, d'employer
» ainsi la ruse pour soustraire à une malheureuse
» mère, son enfant chérie ! et c'est vous, madame,
» qui osez employer tant de subterfuges pour
» me ravir ma fille, mon gagne-pain, l'unique soutien
» de ma vieillesse ! »

— Apaisez-vous, lui dit madame Joanneau d'un ton calme ; on aura soin de vous.

— Je ne veux rien devoir à votre commisération, reprit la femme de Bohême ; je ne réclame ici que celle qui m'appartient.

— Elle n'est pas à vous, cette jeune fille, s'écria avec force madame Joanneau ; car si elle vous appartenait, vous ne l'exposeriez pas ainsi aux insultes et au mépris de tout un peuple qu'elle trompe par vos mauvais conseils ?

— Ah ! elle n'est pas à moi ?... C'est ce que nous verrons, fit l'égyptienne avec une affreuse grimace et d'une voix glapissante et aigüe !.. Et en même temps elle menaçait du poing la pieuse protectrice de l'innocente Zingara.

Elle aurait infailliblement maltraité cette dame, si ses cris perçans n'eussent attiré dans l'appartement plusieurs personnes qui se trouvaient à portée de les entendre.

La bohémienne, effrayée à la vue de tant de monde, frémit de voir sa rage devenue impuissante, et prit le parti de se retirer en proférant mille injures et mille menaces contre toutes les dames qui se trouvaient présentes.

Une telle scène avait ému madame Joanneau ; l'horreur que lui avait inspirée cette méchante créature l'avait rendue toute tremblante, et on eût bien de la peine à calmer l'agitation qu'avait excitée dans ses esprits les menaces et les injures de l'odieuse égyptienne.

Cependant quand elle se fût un peu remise de cette cruelle agitation, elle commença à réfléchir sur les suites que pourrait avoir la conduite qu'elle avait tenue à l'égard d'Ezilda et les plaintes de la vieille Elmoth ; mais elle ne put faire à moins que de se persuader que cette femme ne pouvait être la mère de cette charmante enfant, et elle en fut bientôt convaincue par les récits de l'aimable Zingara, qui retrouvait dans ses souvenirs lointains, le souvenir d'une bonne mère qui lui avait appris, dès son bas âge, à invoquer le père commun de tous les mortels. Or il était certain que depuis qu'Ezilda se trouvait au pouvoir de la Mère La Mort, cette méchante femme, abhorrée de tout le peuple, objet de l'exécration et des malédictions de tous ceux qui la connaissaient, ne lui avait jamais parlé de religion, et avait même poussé l'abomination jusqu'à lui interdire tout signe de dévotion.

Il n'en fallut pas davantage pour prouver à madame Joanneau, qu'Elmoth n'était autre chose qu'une de ces exécrables sorcières, qui si souvent ravissent à leurs bons parens des enfans infortunés, qu'elles instruisent ensuite dans l'art de la danse, et qui leur gagnent, par ce moyen, de quoi soutenir leur misérable existence. Pénétrée de plus en plus de cette vérité, à force de réflexions, elle demeura plus ferme dans son projet, et n'en aima que davantage la malheureuse orpheline que le ciel semblait lui avoir adressée tout exprès pour qu'elle l'arrachât d'entre les mains de cette infernale magicienne. Elle la recommanda

donc de nouveau aux élèves, et se prépara à lui faire d'autant plus de bien qu'elle pensait qu'elle avait dû être plus malheureuse dans sa première condition.

Non-seulement Ezilda se montra reconnaissante de tout ce que faisait pour elle sa pieuse bienfaitrice ; mais, à compter de cet instant, elle se voua pour toujours à elle et lui promit de l'aimer comme une tendre mère ; elle s'appliqua ensuite à prévenir ses moindres désirs et à lui prouver par l'effet, qu'elle n'avait pas fait un mauvais choix en l'adoptant.

De son côté, madame Joanneau se sut bon gré d'avoir suivi le penchant de son cœur ; elle ne passait pas un seul jour sans remercier la divine Providence qui lui avait fourni une si belle occasion d'exercer son amour ardent pour la charité ; et elle se trouvait au comble du bonheur, d'avoir enfin trouvé une héritière qui un jour, par ses vertus, se montrerait digne de tant de bienfaits.

VIII

L'ENLÈVEMENT.

Mais voilà que soudain, la femme s'arrêta,
Au détour d'un sentier couvert de chênes
sombres,
Sous son bras la saisit.... Sa fuite l'emporta
Dans la forêt aux grandes ombres.

L'ARRIVÉE d'Ezilda dans le pensionnat y avait causé une joie bien vive ; sa voix agréable était souvent réclamée pour chanter quelques couplets charmans ou quelques cantiques ; cette jeune fille se faisait un véritable plaisir de satisfaire ses compagnes, chaque fois qu'elle était invitée à chanter, et même elle se plaisait souvent à les exercer à cet art délicieux si propre à charmer les ennuis.

Toutes les jeunes pensionnaires aimaient la jolie chanteuse comme si elle eût été leur propre sœur ; son histoire merveilleuse faisait le sujet de toutes les conversations ; loin d'envier son bonheur actuel, toutes les jeunes personnes l'en félicitaient avec cette franchise qui caractérise cet âge intéressant où l'on ne connaît pas encore l'art funeste de dissimuler. Chacune d'elles s'empressait à faire tout ce qui pouvait lui être agréable ; Ezilda leur prouvait sa reconnaissance en les payant de retour, et cette jeune fille, autrefois si misérable, se trouvait en ce moment l'objet des soins les plus attentifs de

toute une communauté dont elle semblait en quelque sorte l'objet indispensable.

Or il arriva que, pour mieux lui prouver leur joie et leur amour, les élèves concertèrent entre elles le projet d'une petite fête, dans laquelle elles rendraient grâce à la bonne Mère de miséricorde, qui avait daigné leur fournir un si puissant motif de consolation en envoyant au milieu d'elles cette aimable compagne. Après avoir donc obtenu l'agrément de leurs maîtresses, elles firent les préparatifs de la fête, et, sans en prévenir Ezilza, elles la conduisirent dans le charmant bosquet où elles devaient toutes se réunir.

Mais comme les nouvelles converties avaient coutume de ne jamais rien entreprendre sans mêler le ciel dans leurs intérêts, et sans avoir réclamé la protection de la Mère des miséricordes, elles avaient aussi voulu faire de cette fête le sujet d'un acte de piété et de reconnaissance. Elles avaient donc élevé sous le feuillage un autel à Marie ; et c'est au pied de cet autel qu'elles devaient conduire leur nouvelle compagne pour la mettre aussi sous la protection divine de leur mère commune. Ensuite elles avaient préparé sur l'herbe tendre un repas modeste composé de lait et de fruits dont elles devaient offrir les prémices à leur jolie chanteuse.

Dès que l'heure indiquée pour la fête eut sonné , quatre des principales élèves vinrent offrir à Ezilda une couronne de fleurs virginales qu'elles déposèrent sur sa tête, en l'invitant à les accompagner jusque sous le charmant bosquet.

A cette vue, la modeste jeune fille sentit ses joues se colorer d'un vif incarnat, qui la rendit cent fois plus belle encore aux yeux de ses compagnes. En vain elle voulut se défendre d'accepter un tel honneur ; mais les élèves lui persuadèrent avec tant d'ingénuité et d'affection, qu'elle : les contrarierait singulièrement si elle s'opposait à leurs désirs, qu'elle s'abandonna à elles sans plus de résistance,

en leur disant qu'elle se trouvait trop heureuse de pouvoir faire, par son obéissance, quelque chose qui pût leur être agréable.

Aussitôt Elzida fut conduite sous le bosquet, et, au milieu de ses compagnes, elle s'agenouilla à l'autel de Marie.

Là, après avoir prié quelque temps en silence, elle fit entendre sa jolie voix, non plus pour chanter, comme autrefois, des ballades mondaines, mais pour faire éclater sa reconnaissance envers la Mère des Vierges ; et aussitôt, les échos du bosquet retentirent de ses accens, et répétèrent avec un doux frémissement ces touchantes paroles :

Bonne mère, Vierge sacrée,
Vous qui daignez changer mon sort,
Marie, ah ! soyez révérée
Jusqu'à l'heure de notre mort.

Aujourd'hui vous brisez mes chaînes.
Que puis-je pour un bien si doux ?
Vous avez soulagé mes peines,
Vierge, je tombe à vos genoux.

Et pour payer votre tendresse,
Je me déclare votre enfant ;
Car déjà je sens l'allégresse
Que l'on éprouve en vous aimant.

Toutes les élèves alors unirent leurs voix et répétèrent avec un pieux enthousiasme :

Bonne mère, Vierge sacrée,
Vous qui daignez changer son sort,
Marie, ah ! soyez révérée,
Jusqu'à l'heure de notre mort.

Après avoir terminé leur touchante prière, toutes les élèves allèrent s'asseoir sur le gazon fleuri, et se mirent à faire les honneurs du léger repas qu'elles avaient apprêté ; puis elles se livrèrent à une gaieté douce et paisible ; comme elles commençaient leurs jeux innocens, elles entendirent frapper la porte du jardin. Plusieurs d'entre elles aussitôt s'écrièrent : Entendez-vous ce bruit ?... Qui frappe ainsi ?...

Ce bruit ayant attiré leur attention, elles prêtèrent l'oreille et entendirent des gémissemens, des soupirs, puis ces paroles entrecoupées : « Hélas !... Sans secours !... Ciel !... Je meurs de faim !... Mes forces m'abandonnent.... Ciel !... prends pitié de moi... Je me meurs...

— O mon Dieu ! c'est une femme, s'écria aussitôt la sensible Ezilda ; elle est malade... Elle a faim.... Ouvrons, ouvrons et donnons-lui les restes de notre repas...

Le conseil d'Ezilda plut à toutes les jeunes pensionnaires ; on se hâta de tourner avec peine la grosse clé qui semblait se refuser à satisfaire cet empressement charitable ; enfin, après bien des efforts, elle céda, la porte roula sur ses gonds rouillés, et on vit...

Une malheureuse femme appuyée contre le mur, se soutenant encore un peu à l'aide d'un énorme bâton noueux, et qui dévora avec avidité les restes du repas qui lui furent présentés !

O mon Dieu ! comme elle avait faim !... Combien elle devait souffrir cette pauvre femme, se disaient les élèves en s'appitoyant sur son sort ; et en même temps elles lui

offraient le reste de leurs petites provisions en lui souhaitant un sort meilleur, et elles se disposaient à refermer la porte, lorsque cette méchante créature les épouvanta de ses terribles regards, et brandissant au-dessus de leurs têtes le bâton noueux qu'elle tenait à la main, les dispersa et se jeta avec rapidité sur la pauvre Ezilda qu'elle entraîna avec elle dans sa fuite.

La frayeur des élèves ne leur avait pas permis de remarquer ce qui s'était passé ; mais elles avaient entendu leur compagne s'écrier avec un cri d'effroi : Ciel ! Elmoth !...

Cependant les jeunes élèves n'avaient ouvert la porte, qu'en vertu de l'autorisation qu'elles en avaient reçue de la trop sensible maîtresse qui présidait ordinairement à leurs récréations ; elles ne s'étaient donc pas rendues coupables en agissant ainsi.

La bonne maîtresse sonna aussitôt la cloche pour donner l'alarme et appeler du secours ; car on eut bientôt remarqué la perte qu'on venait de faire, malgré le désordre et l'effroi qui régnaient encore parmi les élèves. Les pleurs et les gémissemens de toutes ces jeunes personnes ne tardèrent pas à faire connaître qu'il était arrivé un grand malheur, et toute la communauté se rendit au bosquet pour s'informer du sujet de tant de trouble.

Madame Joanneau fut aussitôt appelée, et on lui fit part de ce fâcheux accident.

— Calmez-vous, dit cette pieuse dame, je saurai bien me faire rendre ma fille ; soyez sans inquiétude ; seulement, priez la bonne Mère de miséricorde, afin qu'elle daigne nous être favorable et bénir les efforts que je vais faire pour retrouver cette chère enfant.

Et aussitôt, la puissante protectrice sortit pour se rendre chez le saint archevêque, qui, à sa prière, mit tous ses gens en campagne pour découvrir en quel lieu s'était retirée l'infâme bohémienne ; il fit aussi avertir la maréchaussée et tous les agens de la force publique, qui, prompts à obéir

aux ordres du vénérable prélat, se mirent à la recherche de la méchante Elmoth !

Pendant ce temps-là, la consternation régnait dans le couvent ; les élèves gémissaient sur la perte qu'elles venaient de faire, et la maîtresse, qui avait permis qu'on ouvrît la porte, se blâmait elle-même de sa fatale imprudence. Quand elle eût versé bien des larmes du plus amer regret, elle s'adressa aux jeunes pensionnaires et leur dit : Je vous en conjure, mes chères enfans, en attendant le retour de notre commune bienfaitrice, allons prier la bonne Mère de miséricorde de bénir ses démarches et de venir au secours de notre pauvre orpheline.

— Oui, oui, s'écrièrent les élèves, avec un empressement mêlé d'une douce satisfaction qui annonçait déjà l'espérance ; allons implorer le secours de Marie ; on ne l'a jamais invoquée sans ressentir promptement les heureux effets de sa sainte protection.

Elles allèrent donc se prosterner au pied de l'autel solitaire, où la maîtresse invoqua par de touchantes prières la protection de la Vierge de bon secours ; puis les élèves, rangées autour d'elle, élevèrent leurs voix innocentes pour implorer la faveur qu'elles attendaient de la bonté de Marie. Alors on entendit ces doux chants, qui furent encore répétés par les échos du riant bosquet.

TOUTES :

Toi que chacun révère,
Nous t'implorons ici,
O Vierge notre mère,
Sois bonne à l'infini :
Entends notre prière,
Fais briller à nos yeux

L'espérance si chère,
Ce doux présent des Cieux.

UNE VOIX :

Mes sœurs, séchons nos larmes,
L'espoir brille à nos yeux,
Loin de nous les alarmes,
L'Orpheline en ces lieux
Reviendra, je l'espère,
Goûter un sort plus doux,
Retrouver une mère
Et prier avec nous.

TOUTES :

Nous t'implorons, Marie,
Écoute nos accens ;
Mère bonne et chérie,
Nous sommes tes eufans.
Accorde à l'Orpheline
De revenir ici,
Et que ta main divine
Sois toujours son appui.

UNE VOIX :

Mes sœurs, séchons nos larmes, etc.

Il est donc bien vrai qu'on n'a jamais invoqué la puissante médiatrice qui se plaît à être honorée sous le nom si consolant de Mère de bon secours, purent se dire en ce jour-là toutes les nouvelles converties ; car à peine avaient-elles achevé leur prière, qu'elles virent venir à elles

madame Joanneau dont le visage, brillant de joie, leur faisait assez connaître qu'elle avait une bonne nouvelle à leur annoncer. En effet, elle s'approcha d'elles et leur dit : Consolons-nous, mes chers enfans, et remercions la divine Providence qui a permis que la ruse de la méchante Elmoth ne lui ait pas réussi. Bientôt vous allez voir revenir au milieu de vous la charmante Ezilda, et ce sera pour toujours ; car elle ne craindra plus les suggestions infernales de cette horrible bohémienne. Les gens de Monseigneur l'Archevêque ont fait grande diligence, et ils ont retrouvé votre aimable compagne que son cruel tyran emmenait avec elle, s'efforçant de la soustraire le plus promptement possible à votre affection et à la protection de toutes les personnes de cette maison.

O quel bonheur ! s'écrièrent à la fois toutes les jeunes pensionnaires ; et aussitôt elles se prosternèrent de nouveau au pied de l'autel de Marie, pour rendre grâce à cette bonne mère, de la protection visible qu'elle avait daigné leur accorder en ce jour.

Madame Joanneau les remercia affectueusement du vif intérêt qu'elles avaient pris en faveur de sa fille adoptive, et leur promit que pour les en récompenser, elle leur donnerait à son tour une fête ; mais elle ajouta que cette fête ne serait troublée par aucun événement désagréable, parce que désormais la vieille Elmoth se trouvait dans l'impossibilité de nuire à qui que ce fût, soit par sa magie et ses sortilèges, soit par ses ruses diaboliques.

Et comment cela, ô notre digne bienfaitrice, s'écrièrent à la fois toutes les pensionnaires ; puisque vous avez bien voulu nous donner tous ses détails, daignez encore nous rassurer en nous apprenant comment la méchante Elmoth se trouve désormais dans l'impossibilité de faire le mal.

Votre demande est trop juste, mes chères enfans, pour que je puisse ne pas me rendre à vos désirs, d'autant plus que dans cet exemple, vous trouverez une preuve que

rarement les méchants ne trouvent pas, dès cette vie, la juste punition d  e    leurs crimes.

IX

LES AVEUX ET LE REPENTIR.

Heureux encore l'homme dont le repentir naît au fond d'un cachot, sur la botte de paille où il est tristement étendu... Ses chaînes lui paraissent légères ; il les aime, parce qu'il les regarde comme une juste punition de ses crimes ; et il attend l'heure du supplice comme le moment favorable qui couvrira sa honte d'un voile impénétrable, et lui ouvrira les portes du Ciel !...

MADAME Joanneau, pour s'acquitter de la promesse qu'elle avait faite aux jeunes élèves, leur raconta comment la sorcière Elmoth avait été arrêtée dans sa fuite précipitée, par les gens de Monseigneur l'Archevêque, et comment aussi son affaire ayant été reconnue de la compétence ecclésiastique, puisqu'il s'agissait de maléfices, de rapt et autres choses diaboliques, elle serait jugée par le tribunal dépendant de Monseigneur (car, en ce temps-là, il y avait des juges laïques et des juges ecclésiastiques ; et tout ce qui concernait la religion était jugé par un tribunal spécial que l'on nommait l'officialité.)

Elmoth fut donc incarcérée dans les prisons de l'Archevêché, et sa cause fut portée par-devant la cour de l'official, qui, assemblée au lieu ordinaire de ses séances, en la grande salle bâtie et adjointe au palais archiépiscopal,

en 1518, par Monseigneur Antoine Royer, cardinal, primat des Aquitaines, informa scrupuleusement l'affaire, et ne laissa pas languir le procès.

Cependant Ezilda était revenue parmi ses compagnes, qui l'avaient reçue avec des démonstrations de la joie la plus vive et de l'affection la plus pure. Son retour au couvent avait rendu à toute la communauté l'aspect riant et la gaieté naïve des vrais enfans de Dieu ; car l'esprit du Seigneur est gai ; et ceux qui aiment véritablement Dieu goûtent, à le servir, un plaisir suave, ineffable, qui les rend agréables au monde, en leur donnant, à l'extérieur, cet air calme qui annonce la paix et le bonheur dont ils jouissent intérieurement. Ezilda était cependant contristée au fond de l'âme ; elle ne jouissait pas encore du bonheur parfait que goûtaient ses compagnes ; parce que son cœur, ou plutôt sa pensée, était troublée par une cruelle incertitude.

Elmoth avait déjà déclaré à ses juges qu'Ezilda n'était point sa fille, et que la personne que cette jeune enfant croyait avoir été sa mère, n'était pas non plus celle à qui elle était redevable de la vie ; mais elle n'avait pu donner aucun renseignement positif sur la naissance de cette pauvre enfant ; seulement elle avait affirmé qu'elle était issue d'une famille illustre ; car, disait-elle, j'ai eu quelque temps en ma possession un écrin renfermant plusieurs portraits et des bijoux fort riches, qui avaient appartenu à sa mère ; mais la cruelle nécessité, ajouta-t-elle encore, m'a forcé de vendre tous ces objets à vil prix, à des juifs allemands qui passait dans ce pays.

Lorsqu'on avait demandé à Elmoth comment l'enfant était tombée en son pouvoir, elle avait répondu : Je l'ai ravie, dans une chambre, au moment où je la trouvais seule, et avec elle j'emportai les bijoux dont je vous ai parlé ; car c'était dans une hôtellerie où elle se trouvait comme moi logée avec la personne qui avait soin d'elle. Après avoir fait cette méchante action, je m'éloignai rapidement et vins à Bourges, pour l'instruire dans l'art de gagner son pain, au

métier d'enchanteresse, que j'avais appris moi-même de quelques bohémiennes avec lesquelles j'avais toujours demeuré depuis mon enfance.

Ce qui faisait faire tous ces aveux à la méchante Elmoth, n'était que la crainte de l'horrible supplice dont on ne cessait de la menacer. Enfin, quand elle se fut reconnu coupable de plusieurs autres crimes plus grands encore que ceux qu'elle venait d'avouer, le saint tribunal prononça sur son sort et rendit l'arrêt suivant :

- » La femme ayant nom Elmoth, nom réputé pseudonyme
- » infernal, inventé et créé par le diable,
- » sinon égyptiaque, bohème et païen, a été accusée
- » et dûment convaincue d'entretenir commerce
- » avec l'enfer, pour opérer charmes, maléfices et
- » sortilèges pernicioeux, à l'encontre des bons habitants
- » de cette bonne ville ;

- » Attendu qu'en conséquence elle est assurément
- » la seule cause des troubles qui ont eu lieu dans
- » cette ville entre lesdits bourgeois, lesquels troubles
- » elle a occasionés en faisant distribuer charme
- » s impuissans pour dissiper le fléau qui tourmente
- » lesdits bourgeois ;

- » Attendu d'ailleurs que son commerce diabolique
- » ressort évidemment de plusieurs secrets qu'elle a
- » dévoilés, aussitôt que ses opérations magiques
- » et conjurations sataniques ont été mises au jour
- » par le secours et bon vouloir de Dieu, notre Sauveur,
- » et de sa sainte Mère notre Dame,

- » Attendu ces faits, la cour de l'official, assemblée
- » extraordinairement, condamne ladite femme Elmoth
- » à être brûlée vive, et ses cendres jetées en
- » la rivière d'Auron, pour que justice soit faite au
- » bon populaire de Bourges ²⁰. »

Quoiqu'on eût laissé ignorer à la pauvre Ezilda la condamnation de celle qui l'avait long-temps forcée à lui

donner le nom de mère, et que l'on eût même pris toutes les précautions nécessaires pour lui tenir cachée cette terrible condamnation, cette jeune fille cependant souffrait en secret des tourmens d'Elmoth ; car elle savait que cette méchante femme, après avoir été arrêtée, avait été conduite dans les prisons de l'archevêque et que l'on devait lui faire son procès.

Cette aimable enfant était si sensible et si indulgente, qu'elle eût bien volontiers imploré la grâce de cette méchante créature, si elle n'eût craint de manquer aux égards qu'elle devait à sa protectrice. Madame Joanneau ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle souffrait intérieurement, et il était facile de le remarquer ; car elle ne se livrait plus à cette gaieté franche et naïve qui la faisait aimer et rechercher de toutes ses compagnes. Cette dame voulut donc savoir quelle était la cause de sa tristesse ; et, dès qu'elle l'eût apprise, elle consola de son mieux la trop sensible enfant, et lui promit qu'elle emploierait tous les moyens de son intervention pour engager les juges à ne pas user de trop de rigueur envers l'égyptienne.

Cette promesse parut calmer un peu les craintes d'Ezilda ; et bientôt après elle fut consolée et fit reparaître sa gaieté habituelle, lorsqu'on lui apprit qu'Elmoth avait montré un repentir bien sincère de tous ses crimes passés, qu'elle avait même manifesté le désir qu'on l'instruisît des préceptes de la religion catholique, et qu'elle donnait beaucoup d'espoir qu'on pourrait, avant sa mort, opérer sa conversion. Dès lors, Ezilda ne cessa de prier la Mère de miséricorde, afin qu'elle daignât obtenir de son divin fils cette grâce en faveur de la malheureuse Elmoth.

Marie entendit les prières ferventes de l'innocente enfant, et elle se plut à les exaucer ; car quelques jours s'étaient à peine écoulés, que toute la cité berruyère retentit du bruit de la conversion de la magicienne. Il fut décidé qu'elle serait baptisée dans l'église cathédrale ; et comme sa vie criminelle avait été publique, elle voulut

aussi que sa conversion fût publique ; car elle se proposait d'édifier par une confession publique et par les marques d'une profonde douleur et d'un repentir amer, ce peuple qu'elle avait tant scandalisé autrefois par ses maléfices diaboliques et ses sortilèges pernicieux.

Le saint archevêque, touché de ses larmes de repentir, et ne voulant pas que l'on fit subir une condamnation si sévère à celle que le ciel semblait absoudre par une faveur si spéciale et des marques si visibles de sa miséricorde envers les pécheurs repentans, fit casser la sentence qui l'avait condamnée à être brûlée vive, et commua cette peine en celle d'une réclusion perpétuelle dans une maison de pénitence.

Mais il était écrit dans les arrêts de la cour suprême, arrêts qui sont sans appels, puisqu'ils émanent de la volonté immuable du Tout-puissant, que cette insigne pécheresse devait payer de sa vie les crimes qu'elle avait commis et qu'elle avait été condamnée, auparavant, à expier par une mort honteuse.

Elle fut subitement attaquée, dans la prison où elle était encore renfermée, d'une maladie grave qui fit craindre pour ses jours. Son confesseur, voyant qu'elle était en danger de périr, se hâta de lui administrer le Sacrement de Baptême, qu'elle reçut avec tous les sentimens de la foi la plus vive et de la piété la plus sincère. Lorsqu'elle se sentit près de sa fin, elle pria en grâce qu'on fit venir auprès d'elle la jeune Ezilda.

Madame Joanneau, à qui l'on fit part de cette demande, fut un instant d'avis qu'on ne la satisfît pas sur ce point ; parce qu'elle craignait que la vue de cette femme mourante n'affligeât trop la sensible enfant et ne lui causât une impression fâcheuse ; mais comme on la pressait de se rendre aux désirs de la malade, et qu'on espérait que cette femme aurait sans doute quelque déclaration importante à faire à son lit de mort, madame Joanneau crut qu'il était de son devoir de la satisfaire. Elle fit donc venir sa fille

adoptive ; elle lui annonça que ce jour-là même, elle devait paraître en présence d'Elmoth, non plus d'Elmoth la magicienne, la sorcière,.. mais d'Elmoth convertie, pieuse, repentante et prête à accepter la mort en punition des crimes de sa vie passée. Elle ne lui fit pas un mystère de l'état désespéré dans lequel elle la trouverait ; au contraire, cette précaution était nécessaire pour la prémunir contre l'effet que produirait sur elle la vue de cette femme qu'elle avait si long-temps redoutée et à laquelle elle s'était habituée à obéir.

Quand la protectrice d'Ezilda l'eût suffisamment instruite de tout ce qui se passait par rapport à Elmoth, et qu'elle l'eût prémunie contre les impressions que la vue ou les discours de cette femme auraient pu produire sur elle, elle l'emmena avec elle et la conduisit à la prison de l'officialité où se trouvait encore renfermée la bohémienne convertie.

En entrant dans le réduit obscur où gisait Elmoth pâle et défaillante, prête à rendre le dernier soupir, Ezilda sentit une sueur froide arroser son visage et faire frissonner tous ses membres ; mais jetant les yeux sur sa bienfaitrice, sa vue la ranima, et elle se rendit courageusement auprès du grabat sur lequel allait expirer l'infortunée bohémienne. Alors, d'une voix douce et affectueuse : Mère ! lui dit-elle, reconnais-tu ta fille ?...

L'égyptienne, à ces mots, tournant avec effort ses regards mourans sur la pauvre orpheline, lui répondit : Pardonnez, ô vertueuse Ezilda, à celle qui fit de vous le soutien de sa pauvre existence, en vous sacrifiant à ses intérêts personnels ; vous n'étiez pas née pour exercer le pénible et méprisable métier auquel je vous ai formée dès votre enfance ; car vous êtes la fille de..... de..... Et elle ne put en dire davantage ; la parole expira sur ses lèvres mourantes ; elle saisit dans ses mains la main de l'infortunée Ezilda, et déjà ses mains étaient glacées !...

Madame Joanneau s'empressa d'éloigner sa fille adoptive du lieu où venait de se passer cette scène si affligeante

pour Ezilda, qui paraissait en proie au plus profond chagrin, en voyant périr si misérablement celle que, pendant si long-temps, elle avait appelée du doux nom de mère, et qu'elle aimait encore, malgré les durestés dont elle avait usé à son égard, et les crimes affreux qui avaient attiré sur elle la vengeance du ciel.

X

LA PREMIÈRE COMMUNION.

Caro deificala est, et deificare potest.

Cyril. Alex. L. 4, In Joann. C. XIII et XLV.

La chair de J. -C. est déifiée, et elle a la force de nous déifier.

MADAME Joanneau regretta beaucoup qu'Elmoth n'eût pas eu, avant de mourir, le temps d'achever la déclaration qu'elle avait commencée ; car il lui importait beaucoup de savoir à qui avait appartenu la jeune orpheline qu'elle venait d'adopter pour sa fille, et ce qui excitait encore davantage sa curiosité sur ce point, c'est qu'elle reconnaissait en elle des traits qu'elle se plaisait à rapprocher avec ceux d'une personne qui lui avait été chère. Mais elle n'osait pourtant pas se flatter que sa pensée et ses conjectures fussent une réalité ; elle se serait trouvée trop heureuse, et les malheurs si grands qu'elle avait éprouvés lui avaient appris qu'il ne faut se flatter d'aucun vain espoir sur cette terre, qui est une vallée de misères et de larmes.

Cependant son enfant chérie se montrait de jour en jour plus digne de ses bienfaits ; sa vertu la faisait distinguer par-dessus toutes ses compagnes dont elle était toujours aimée, parce qu'elle joignait à ses mérites la plus parfaite modestie.

Madame Joanneau jugea donc qu'il était temps de l'initier à ce divin mystère qui communique la vie au monde ; non pas cette vie animale et matérielle dont chacun use à son gré et d'une manière souvent contraire aux vues de la divine Providence ; mais la vie de la grâce, la vie qui nous donne un avant-goût de la béatitude céleste.

Ezilda se prépara à cette action sainte avec toute la dévotion la plus pure et la plus admirable. Car sa bienfaitrice lui avait dit souvent que l'avenir et l'éternité dépendent ordinairement de cette action importante.

Et, en effet, l'enfant y a-t-il été préparé par des mains habiles, lui a-t-on expliqué avec intérêt et clarté les vérités de la Religion, les lui a-t-on rendues aimables ? on le voit pratiquer ce qu'il a appris, dompter sa légèreté, réformer un caractère impétueux, donner enfin les plus belles espérances. Elles ne se réalisent pas toujours, il est vrai, ces espérances consolatrices ; mais la raison n'en est pas seulement dans la mobilité de l'âge : il faut en accuser aussi le peu de soins qu'on a généralement de surveiller les suites d'une première communion ; le pieux auteur de l'Imitation de Jésus-Christ ne donnait pas un avis inutile, quand il commandait aux fidèles qui reçoivent la sainte Eucharistie, une vigilance égale à leur préparation. L'enfant a pris d'heureuses habitudes ; mais la nature a ses penchans, ses retours : vous devez donc le soutenir, le guider et l'encourager. Faible arbuste, il vous demande un appui, si vous voulez que sa tige, frêle encore, s'élève droite et gracieuse.

Elle savait, cette pieuse bienfaitrice, que l'âge auquel il faut préparer un enfant à sa première communion, est celui où il se montre assez intelligent pour comprendre la gravité d'un sacrilège, et assez pieux aussi pour l'éviter. Dès-lors, disait-elle, il est en état de communier dignement.

Il est vrai pourtant de dire, que l'âge de l'enfant et les désirs de la famille ne supposent pas toujours cette condition essentielle : aussi les parons sensés remettent-ils

une décision si importante au prêtre chargé de leur enfant. Ils savent qu'il doit à sa conscience de l'admettre, s'il est préparé, de l'éloigner, s'il devait n'y trouver, que des regrets et des remords ; et ils n'ont pas le triste courage d'ajouter d'injustes reproches à la douleur que cause à tout bon prêtre un délai nécessaire.

Madame Joanneau avait fait elle-même un petit traité sur cette importante matière, et elle avait émis ses propres idées sur la préparation à la première Communion.

Je voudrais, dirait-elle, que, dès l'âge déraison, l'enfant commençât à y penser ; qu'on lui fit admirer cette cérémonie touchante, et qu'on promit à ses efforts le même bonheur. Une mère chrétienne ajoutera alors à la prière quelques paroles destinées à rappeler le grand jour. Dans les reproches, dans les encouragemens, elle n'oubliera point la première Communion ; et, par un pieux artifice, elle pourra elle-même rattacher à ce jour, le plus beau de la vie, la possession d'un objet long-temps désiré. — Surveillez tout ce qui entoure ces jeunes cœurs ; la défiance est mère de la sûreté , et il est plus aisé d'ignorer le mal que de le haïr. Ah ! souvent, que de dangers pour eux-mêmes dans la maison paternelle ! Des serviteurs indignes de voire confiance, d'imprudentes lectures, des tableaux peu décens, je n'ose ajouter, de funestes exemples, de malheureux entretiens, mieux compris qu'on ne se l'imagine : autant d'ennemis que l'on ne saurait trop redouter pour le jeune âge. — Vigilance extrême sur les compagnies que fréquente votre enfant ! Il n'y a plus de liens, plus de convenances à consulter, dès qu'il s'agit de sauver son innocence. Et ne savez-vous pas que le contact d'un instant, d'un seul instant, avec un ami vicieux, suffit pour rendre inutile vos efforts, et pour compromettre, avec l'avenir de votre enfant, le bonheur de votre vie ? Ne me dites point que vous ne pouvez lui refuser ce plaisir, lui interdire cette visite : plus tard, il serait en droit de vous reprocher une pitié cruelle et une indulgence homicide ; ou

s'il ne vous le reproche pas, sachez-le, son bon Ange et Dieu lui-même le feront pour lui. — Gardez-vous encore d'imiter ces parens imprudens, qui sont loin de se défier d'un caractère pétulant, qui en rient, et se font un plaisir des défauts d'un enfant : c'est commencer par les ris pour finir par les pleurs. Réprimez donc, par de sages avis, les premiers écarts d'un âge facile à corriger. Faites en sorte que votre enfant ait assez de confiance en vous pour vous faire part de ses peines, même les plus légères ; et surtout qu'il n'ait aucun secret pour sa mère. La mère doit être, si j'ose le dire, son premier confesseur. N'en doutez pas, elles sont heureuses les familles où se conserve cette aimable franchise qui ravit, cet air ouvert où se peint l'âme tout entière et la belle âme !

Si vous désirez préparer à l'Eglise un bon premier communiant, inspirez une tendre piété à votre enfant ; ne souffrez pas qu'une prière s'omette sans de graves raisons, ou se fasse sans respect extérieur. Il est trop tard ensuite pour y apporter remède.

On sait à quel point la curiosité naturelle aux enfans les rend observateurs ; faites donc en sorte que tout ce qu'ils verront et entendront dans la maison paternelle leur soit un sujet d'édification. Si vous priez, qu'ils prient avec vous ; ou du moins, habituez-les de bonne heure à vous laisser prier en paix ; ils en retireront de l'estime pour la prière, et vous n'aurez pas la mortification et la honte de les voir, comme il n'arrive que trop souvent, à douze ans, vous faire de ces questions naïves dont le monde peut rire, mais dont la Religion gémit profondément.

De nos jours, il semble que le cœur ne soit rien, que l'esprit soit tout, tant on s'occupe peu de l'un et ardemment de l'autre ! Je suis loin de blâmer la science ; mais seule, dans un enfant, elle peut conduire à de tristes résultats. Sans parler de la fatigue dont elle accable ses faibles organes, ne peut-elle pas lui dessécher le cœur, lui rendre le caractère sombre, et donnera l'amour-propre un

essor dangereux ? Pour éviter ces inconvéniens, on ne devrait offrir d'abord aux enfans que quelques livres de piété dont les agrémens captiveraient sa jeune attention. Le Catéchisme, l'Histoire Sainte et l'Histoire de l'Eglise, devraient toujours marcher au premier rang.

Telles étaient les instructions que madame Joanneau avait rédigées touchant la préparation à la première communion ; le zélé Patriarche, reconnaissant qu'elles pourraient être avantageuses aux pères, aux mères et aux enfans, les avait approuvées et en avait expressément recommandé la lecture à tous ceux qui se disposaient ou qui disposaient les autres à faire la première Communion.

On ne doit donc pas s'étonner qu'avec de telles instructions, et dirigée par sa vertueuse bienfaitrice, la jeune Ezilda fit des progrès rapides dans la science du salut, et montrât des dispositions saintes pour se préparer à la première Communion.

Depuis qu'on lui avait fait espérer que bientôt elle aurait le bonheur d'être unie à son Dieu par le Sacrement de l'Eucharistie, elle avait redoublé ses actes de piété ; elle s'appliquait sans cesse à purifier son cœur des moindres souillures, pour préparer à son divin amant, une demeure digne de lui. Elle soupirait après l'heureux moment où elle aurait le bonheur de le posséder ; elle le remerciait affectueusement d'avoir institué ce Sacrement d'amour, et, par de fréquentes aspirations, elle le suppliait de lui faire goûter par avance un rayon de cet ineffable bonheur après lequel elle soupirait avec tant d'ardeur.

Elle aimait à s'entretenir souvent avec celles de ses jeunes compagnes qui, comme elle, devaient être admises pour la première fois à la Table Sainte ; elle leur faisait part de sa joie, elle calmait leurs craintes et leur disait : Approchons-nous avec confiance de cette auguste Cène. Nous ne devons pas nous regarder comme des étrangères ni comme des servantes à ce banquet sacré ; notre divin Sauveur n'a-t-il pas dit lui-même : Je ne vous appellerai

plus mes serviteurs, ô hommes ! je vous appellerai désormais mes amis ²¹. Elle animait leur ferveur ; elle modérait leur pieuse impatience, et ces paroles, pleines d'une onction sainte, faisaient sur l'esprit des jeunes personnes, une impression douce et salutaire.

Qui eût dit, à la voir, dans ces momens délicieux pour elle et pour ses compagnes, où elle laissait un libre cours à l'effusion de son cœur, où elle les entretenait de l'amour du divin Sauveur, où la grâce semblait découler de ses lèvres, comme d'une source pure et abondante, où elle était enfin un sujet d'édification pour toutes les personnes qui l'entouraient, que c'était là cette jeune fille qui autre fois, sous le nom de Zingara, de bohémienne, magicienne, sorcière, tantôt divertissait le peuple par ses chansons et par ses danses, au son du gai tambourin, et tantôt excitait sa juste fureur, en abusant de sa superstitieuse crédulité pour lui vendre des spécifiques contre le fléau qui dépeuplait la vieille capitale du Berry !...

Enfin elle vit briller l'aurore du jour solennel qui devait être témoin de son bonheur. Les premiers rayons du soleil la trouvèrent éveillée et en prières ; en voyant approcher l'heure qui devait couronner tous ses vœux, elle se disait dans le silence d'une profonde méditation :

» Le roi du ciel va bientôt s'abaisser dans mon
» âme. Qu'il me tarde de recevoir sa visite ! ô Jésus !
» vous qui êtes l'ami des enfans, le père des pauvres,
» préparez vous-même mon pauvre cœur à
» devenir votre tabernacle, et daignez me remettre
» toutes mes offenses. Hélas ! mes péchés sont déjà
» bien nombreux, comment, si jeune encore, ai-je
» pu déjà tant vous offenser. Mais, ô mon Jésus,
» vous êtes un Dieu bon, un Dieu tout miséricordieux ;
» vous regardez moins à la gravité et à la
» multitude des offenses, qu'à la grandeur et à la sincérité
» du repentir, daignez donc augmenter la douleur

» que je ressens d'avoir péché ; versez sur moi vos
» grâces d'innocence et de sainteté, afin que le jour
» de ma première communion soit un jour de bonheur
» pour moi, et de joie pour tout le ciel. O Marie !
» vous savez combien je vous aime, et combien je
» regrette de ne vous avoir pas toujours aimée ;
» daignez aussi me prendre sous votre puissante
» protection, me regarder et m'aimer comme votre
» enfant, et m'obtenir la céleste faveur d'être toujours
» fidèle à la grâce que je vais recevoir. »

Bientôt la cloche du couvent avertit les jeunes communiantes, qu'elles devaient se rendre dans la salle destinée aux exercices de piété, pour qu'on les y préparât par quelque lecture pieuse, à la grande et importante action qu'elles allaient faire.

Elles se réunirent toutes dans le plus grand silence, et madame Joanneau, se plaçant au milieu d'elles, leur tint ce pieux discours :

» Le voilà enfin arrivé, mes chères enfans, ce
» beau jour qui doit apparemment décider de tous
» les autres jours de votre vie, jusqu'à celui de votre
» mort. Votre Sauveur vient à vous sous les apparences
» de l'aliment le plus familier, afin de nourrir
» votre âme, comme le pain nourrit tous les jours
» votre corps. C'est un Dieu caché par amour ; il
» nous voile sa gloire, de peur que nos yeux n'en
» soient éblouis, et afin que nous puissions nous
» approcher de lui plus familièrement. C'est là que
» vous trouverez la manne cachée, avec les divers
» goûts de toutes les vertus célestes. Vous mangerez
» le pain qui est au-dessus de toute substance ; il ne
» se changera pas en vous, corps vils et mortels ;
» mais vous serez changées en lui, pour être les
» membres vivans du Sauveur. Que la foi et l'amour
» vous fassent donc goûter le don de Dieu ! »

Que la foi et l'amour, vous fassent donc goûter le don de Dieu.



Les jeunes communiantes furent en suite conduites par leurs maîtresses à la chapelle du couvent où s'était déjà rendu le vénérable archevêque, qui voulut, en cette occasion, animer par sa présence et par ses discours la piété des jeunes converties, et donner à cette touchante cérémonie tout l'éclat qu'il croyait nécessaire pour faire une plus vive impression dans le cœur de ces jeunes enfans.

Ezilda se fit remarquer au milieu de ses compagnes, par sa ferveur angélique ; elle s'approcha de la Sainte Table avec des sentimens d'une humilité si profonde et en même temps d'un amour si ardent, qu'on pouvait voir sur son visage ce qui se passait dans son cœur. Après la communion elle parut animée de nouveaux sentimens, et on eût pu dire d'elle avec vérité, qu'elle répandait la bonne odeur de Jésus-Christ ; car tout son extérieur prouvait que ce n'était plus elle qui vivait, mais que c'était le divin Sauveur qui vivait en elle.

XI

PERSÉCUTIONS.

Un peu de prévoyance écarte le malheur,
Ecarte la tempête et dissipe l'orage.
Contre les trahisons, à quoi sert le courage ?

APRÈS sa première communion, Ezilda demeura au couvent comme par le passé ; elle y termina ses études et se montra toujours le modèle des jeunes converties. L'affection de sa mère adoptive était pour elle sans bornes ; un sentiment puissant dont elle ne connaissait pas bien la cause, l'attachait à cette jeune fille, qui, de son côté, l'aimait avec toute la tendresse dont son jeune cœur était capable.

Huit années se passèrent sans qu'aucun événement vînt troubler la paix dont elles jouissaient. Ezilda avait été admise au nombre des élèves maîtresses de la communauté, quoiqu'elle n'eût pas encore fait profession, et elle s'acquittait de ses nouveaux devoirs avec un zèle admirable. Elle eût bien désiré pouvoir se consacrer pour toujours à Dieu, qui lui avait accordé tant de faveurs ; mais elle craignait de contrarier sa bonne mère, qui plusieurs fois lui avait fait connaître qu'elle n'approuvait pas ce dessein. Car madame Joanneau avait formé sur sa fille chérie des intentions bien différentes, qu'elle ne se pressait pourtant pas de réaliser, espérant que le temps éclaircirait ses doutes au sujet de la naissance d'Ezilda. Oh ! combien

elle eût été heureuse de pouvoir apprendre que cette charmante jeune fille lui appartenait à un titre plus sacré encore que celui de l'adoption ! C'est là ce qu'elle espérait découvrir un jour, et cependant elle craignait que ce jour n'arrivât, parce qu'elle tremblait de peur de se voir trompée dans ses espérances.

Cependant l'an 1589 s'annonça gros d'orages et de tempêtes : le roi Charles IX était mort depuis long-temps ; Henri III, son frère, lui avait succédé dès l'an 1574. Ce prince, qui s'était signalé par sa valeur et sa sagesse dans les conseils, lorsqu'il n'était encore que duc d'Anjou, montra toutes les vertus et toutes les qualités d'un grand roi sur le trône de Pologne où il avait été élevé du vivant du roi son frère. Mais lorsqu'il fut appelé à la couronne de France par la mort de Charles IX, il oublia ce qu'il avait été auparavant, pour ne montrer que les défauts d'un prince faible, irrésolu et voluptueux. Les différentes factions qui déchiraient la France profitèrent du peu d'énergie du monarque pour se fortifier et se rendre indépendantes. La ligue surtout, sous le spécieux prétexte de soutenir la Religion catholique, s'empara de toute l'autorité, et fit trembler le roi sur son trône ébranlé. Les Guise, tout puissans alors, étaient sur le point de satisfaire leur ambition en faisant passer la couronne dans leur famille. A la vue du danger qui le menaçait, le roi sembla sortir de sa léthargie ; il prit une résolution énergique, terrible... Les Guise furent assassinés au château de Blois ; le duc de Mayenne, leur frère, devait aussi périr par le poignard, à Lyon où il se trouvait alors ; averti à temps du péril qui menaçait ses jours, il s'échappa et alla se mettre en sûreté à la tête d'une armée considérable avec laquelle il se rendit maître de Paris ; et, de là, détacha une multitude de villes de l'obéissance du roi.

Ici s'ouvre, pour la petite ville de Sancerre, une scène bien différente de la première : sous Charles IX, La Châtre, gouverneur du Berry, avait toujours soutenu avec ardeur

l'autorité royale ; mais, sous Henri III, il devint ligueur. Les Sancerrois au contraire qui, sous Charles IX, avaient porté la révolte jusqu'à résister pendant huit mois à l'armée du roi, persévérèrent constamment dans l'obéissance qu'ils devaient à Henri III et à Henri IV, leurs légitimes souverains.

Comme le roi Henri III soupçonnait beaucoup la fidélité de La Châtre, il le manda à Blois au mois de janvier 1589. Celui-ci s'y rendit et parla au roi ; mais comme on l'avait averti qu'on voulait l'arrêter, il fit son discours le plus court qu'il put, et partit aussitôt de Blois par la poste ; ensuite il se hâta de lever des troupes pour la ligue ; gagna à son parti plusieurs seigneurs et gentilshommes de son gouvernement, et se rendit maître de plusieurs villes et châteaux.

Les sieurs de Montigny, d'Arquiam, de Vatan, etc., se déclarèrent pour le roi : ils avaient leurs principales forces dans la ville d'Issoudun. Bourges, Dum-le-Roi et Vierzon tenaient pour la ligue.

Rien n'est plus affreux que le tableau des brigandages de ce temps-là ; ce n'était, de part et d'autre, que sièges, prises et reprises de villes et de châteaux, courses, rencontres, combats, etc. L'un et l'autre parti faisaient payer tout à la fois au pauvre peuple les contributions et la taille.

La ville de Sancerre tenait pour le parti du roi ; mais elle n'osait remuer, parce que son château était occupé par les troupes de La Châtre, lesquelles tenaient les habitants en bride. Bourges se trouvait entre deux feux, entre Issoudun et Sancerre, si le château de cette dernière ville rentrait sous l'obéissance du roi. Le sieur d'Arquiam, de la maison de Montigny, y ménagea si adroitement une intelligence avec Valérien, qui y commandait, et Saint-Martin, son lieutenant, qu'il s'en empara, le 16 février 1589. Cette surprise occasiona dans la ville un grand tumulte, au milieu duquel fut tué un des échevins, avec Phénix, sergent royal ;

mais rien n'égalait la joie des Sancerrois, de se voir délivrés de la tyrannie de la ligue ; et après Issoudun, la ville de Sancerre devint pour le roi, le second bureau des finances et la seconde place d'armes du Berry. Depuis ce temps-là, les Sancerrois ne cessèrent de faire la guerre au sieur de La Châtre et de harceler les ligueurs.

Le 6 avril, La Châtre sortit de Bourges, feignant d'aller attaquer Sancerre, prit quelques châteaux des environs de cette ville, y mit garnison, et rentra à Bourges. Les Sancerrois, qui souffraient avec peine de voir les ligueurs si près de chez eux, les chassèrent à la fin du même mois, et reprirent ces places.

Un grand nombre de seigneurs et de magistrats, convaincus que les ligueurs avaient moins en vue le bien de la Religion que leur intérêt propre, refusèrent de servir leur ambition, et sortirent de Bourges pour se retirer à Sancerre. Cette défection fut suivie de celles d'une multitude de personnes de moindre marque, mais qui, par leur retraite, affaiblissaient considérablement le parti de La Châtre ²².

Le roi Henri III ayant appris que ce gouverneur s'était déclaré pour la ligue, révoqua, par patentes données à Tours, le 30 avril 1589, le pouvoir qu'il lui avait donné pour le gouvernement de cette province ; et comme il était important d'avoir en la ville de Sancerre, dépendante du gouvernement de Berry, une personne qui eût l'œil et prît garde à ce qui serait de son service et conservation du pays en son obéissance, pour rallier et rassembler les gentilshommes et autres sujets du pays, et pourvoir à toutes choses nécessaires pour rétablir le repos et choses qui avaient été altérées par les menées du sieur de La Châtre, sa Majesté commit le sieur de La Grange, seigneur d'Arquiam, et lui donna pouvoir de réunir et de rallier les gentilshommes et sujets sous son autorité, et avec cela et les forces qu'il aurait, courre sus audit de La Châtre et ses

adhérens. et les remettre sous son obéissance ; prendre par force ou par composition toutes les villes et châteaux détenus et occupés par ledit de La Châtre et ses adhérens, et les remettre sous son obéissance, tenir la main, etc..., et généralement faire en cette charge, tout ce qu'il connaîtrait utile et nécessaire pour le bien de son service et conservation du pays et obéissance.

Ces patentes de Henri III, loin de faire rentrer La Châtre en lui-même et de le rappeler à son devoir, ne firent que l'irriter encore davantage ; il ne prit plus aucun ménagement envers les personnes qui restaient fidèlement attachées à l'obéissance qu'elles devaient à leur souverain. Et pendant que le sieur d'Arquiam s'avancait jusqu'aux portes de Bourges, à la tête de ses braves Sancerrois, La Châtre persécutait les sujets du roi.

Il engagea ses nombreux partisans à se rendre au palais de l'archevêché, et à y forcer le célèbre Regnault de Beaune, archevêque de Bourges, à se déclarer pour la ligue. Le vénérable prélat, pour se soustraire à la fureur aveugle d'une populace exaltée et trompée par les discours insinuans et perfides des ambitieux chefs de la ligue, fut forcé de faire la déclaration que l'on exigeait de lui ; mais dès que la foule se fut retirée, il profita du moment où elle célébrait par une joie tumultueuse l'espèce de triomphe qu'elle venait d'obtenir, pour se sauver de sa métropole et se retirer en son château de Turly, à trois lieues de Bourges, où se trouvaient alors les sieurs de Montigny et d'Arquiam, à la tête de deux cents hommes. Là, le vénérable archevêque rétracta la déclaration qu'on lui avait extorquée par la force et les menaces, et confirma dans leur fidélité les sujets du roi, en protestant qu'il faisait cause commune avec eux et qu'il condamnait ouvertement la conduite de l'ancien gouverneur de Berry. Après avoir fait cette nouvelle déclaration, il prit, avec les chefs de l'armée royale, la route de Sancerre, ne se croyant pas suffisamment en sûreté à Turly.

La Châtre se montra furieux lorsqu'il apprit la fuite et la rétractation de l'archevêque. Il résolut aussitôt d'aller mettre le siège dans Sancerre. Pour cet effet, il rassembla, à la hâte, le plus de troupes qu'il put, et se disposa pour cette expédition.

Mais avant d'exécuter ce dessein, il réfléchit qu'il laissait dans Bourges une personne influente et capable, si non de déjouer ses projets, du moins de nuire infiniment au succès de son entreprise, en soulevant contre lui les esprits. Cette personne dont il croyait avoir tant à redouter, c'était la pieuse et paisible madame Joanneau. Il ne lui avait jamais pu pardonner d'avoir soutenu si long-temps contre lui les efforts des Sancerrois ; et, en ce moment, il pensait qu'elle ne contribuait pas peu, par son crédit et son immense fortune, à les entretenir dans le parti du roi. D'ailleurs, la seule considération qu'avait pour elle l'archevêque de Bourges, lui donnait dans la ville une très-grande influence, et cela suffisait pour la rendre suspecte à ses yeux, dans un temps où tous les bons catholiques gémissaient de se voir privés de leur premier pasteur. Il savait que cette dame avait, à Sancerre, encore beaucoup d'amis, surtout depuis qu'elle avait obtenu du roi des lettres-patentes, aux fins d'établir dans cette ville une communauté de religieuses de Notre-Darne-de-la-Miséricorde, pour l'instruction des jeunes filles, et principalement des nouvelles converties.

Elle leur avait assigné une petite maison qui lui appartenait et qu'avait occupée Pierre Gantois, ministre de la religion prétendue réformée. Elle leur avait assigné, en outre, une pension de six cents livres pour l'instruction des nouvelles converties.

La maison de la Miséricorde de Bourges avait envoyé, à Sancerre, cinq de ses religieuses, avait accordé à chacune une pension de cent livres, le linge, les meubles, la vaisselle, les ornemens d'église, etc., et avait payé cent vingt livres pour les frais de voyage, de sorte qu'il n'en avait rien coûté aux habitans de Sancerre, pour cet

important établissement. Mais ce n'était qu'avec le secours des libéralités de madame Joanneau, que les religieuses de Bourges avaient pu faire de si grands sacrifices, et La Châtre ne l'ignorait pas.

Comme il était pour lui de la plus grande importance de voir revenir le patriarche au milieu de sa métropole, afin de ne pas s'aliéner la confiance des bons bourgeois, il crut qu'en privant le prélat de ses bénéfices, il le forcerait à retourner à Bourges ; parce que le trésor royal était, en ce moment, trop épuisé pour pouvoir lui tenir compte de ce qu'il perdait en s'éloignant ainsi ; et comme tous les seigneurs oui tenaient le parti du roi, employaient toutes leurs ressources à entretenir des hommes d'armes, il n'y avait que madame Joanneau qui pût alors subvenir aux besoins pressans du prélat, qui s'était enfui il la hâte, et sans prendre le temps de se munir d'argent. Il était donc de l'intérêt de l'ancien gouverneur, de s'assurer de la personne de madame Joanneau, afin de la mettre dans l'impossibilité de rien faire qui pût nuire à ses projets.

Aussitôt il mit des gardes à la porte du couvent où demeurait habituellement cette dame ; et il ordonna à ses émissaires de se saisir d'elle et de la conduire dans la Grosse Tour, où elle demeurerait enfermée jusqu'à son retour de l'expédition qu'il projetait contre Sancerre.

Après avoir pris toutes ces mesures, il fit conduire son artillerie devant les châteaux de Bois-Siramé, de Blet, de Vauvrière, de Pesselières, qui tous reçurent garnison ; mais comme son principal projet était de se rendre maître de Sancerre, pour abattre d'un seul coup le parti royaliste dans le Berry, et forcer l'archevêque de Bourges à revenir dans sa métropole, il mit en œuvre tous les moyens que lui fournissait la force, et que lui suggérait la ruse ; car il avait fort à cœur de réussir dans cette entreprise.

Pour cela, il pratique une intelligence avec quelques Sancerrois, qui lui promettent de le faire entrer par la porte du château. Sur cette promesse, il part avec trois

cents chevaux et sept cents arquebusiers, et va se présenter au château de Sancerre ; mais quel est son étonnement, de voir les Sancerrois lui jouer le même tour qu'il leur avait fait lui-même, lorsque, sous la conduite de M. De La Ville, ils avaient entrepris de surprendre la Grosse-Tour de Bourges. Ceux qui lui avaient promis de lui livrer le château, tirent sur ses gens plus de deux cents coups d'arquebuse, et les force de se retirer à Bourges.

La Châtre, qui voit son coup manqué, envoie le sieur de Neuvy à d'Arquiam, pour avoir une conférence avec lui ; mais cette conférence est sans effet ; et d'Arquiam, irrité de ce que sa maison a été ruinée par La Châtre, va, quelques jours après, ravager le château et les terres qui appartenaient à celui-ci, et prend plusieurs petites villes et villages qu'il force à rentrer sous l'obéissance du roi.

La Châtre, irrité du mauvais succès de son entreprise, revient à Bourges, transporté de colère, et jurant de se venger de cette honteuse retraite sur la personne qu'il croyait seule capable de lui avoir joué un aussi mauvais tour, par l'influence qu'elle avait reprise sur l'esprit des habilans de Sancerre ; mais la divine Providence semblait veiller, d'une manière toute spéciale, à la conservation de cette dame qui, depuis sa conversion, s'était déjà rendue si utile à la religion catholique, et dont le secours charitable était si nécessaire en ce terrible moment, où non-seulement les huguenots, mais les catholiques eux-mêmes, désolaient l'Eglise de Jésus-Christ, par leurs cruelles divisions et leurs sanglantes querelles.

XII

LA FUITE PÉRILLEUSE.

Suivez un bon avis, de quelque part qu'il vienne ;
Que dans ce cas, jamais, l'orgueil ne vous retienne.

L'AUTEUR.

PENDANT que La Châtre marchait sur la ville de Sancerre dans l'intention de la surprendre, ses agens faisaient bonne garde autour du couvent de Notre-Dame-de-la Miséricorde, pour empêcher que la bienfaitrice de cette maison ne leur échappât. A peine madame Joanneau eut-elle appris qu'elle était menacée de perdre la liberté, et de se voir enfermée dans la Tour de Bourges, qu'elle pensa aux moyens de se soustraire à la haine de La Châtre, et d'emmener avec elle sa fille adoptive. Mais comment pourrait-elle sortir de cette maison constamment entourée de gardiens vigilans et entièrement dévoués à leur chef ? Les corrompre à force d'argent n'était pas chose facile ; les gagner par la douceur était plus difficile encore. Se livrer entre leurs mains, c'était s'exposer à tout le ressentiment d'un ennemi, d'autant moins généreux que sa haine était plus invétérée.

Dans cette terrible situation, madame Joanneau eut recours à celui qui seul dirige toutes choses à son gré, parce qu'il est le maître des événemens, et que rien

n'arrive sans qu'il le permette ; car sa volonté est toute-puissante, et nul ne saurait éluder ses décrets. Ezilda fut vivement contristée en voyant la cruelle inquiétude de cette tendre mère, et elle employa aussitôt sa ressource ordinaire dans les moindres peines qu'elle avait à souffrir : la prière, source de toute lumière et de toute consolation, la mère de l'espérance, la messagère du bonheur, voilà quelle était l'immense ressource d'Ezilda.

Quand cette jeune fille eut touché le ciel par ses tendres gémissemens elle se trouva consolée, et un rayon de lumière vint tout-à-coup éclairer son esprit et lui remplir le cœur de joie. Remplie de l'idée heureuse que Dieu sans doute lui avait inspirée, elle court se jeter dans les bras de sa bienfaitrice, et lui dit : Cessez de vous affliger, ô ma tendre mère, ouvrez votre cœur à l'espérance, il est encore un moyen de salut pour vous.

Madame Joanneau, vivement touchée de l'empressement affectueux de sa fille, et comptant peu sur le moyen de salut qu'elle lui annonçait, la pressa sur son cœur et lui dit :

— Pauvre enfant ! j'envie ton bonheur ; tu ne connais pas combien les hommes sont méchants et ingénieux à tourmenter leurs semblables ; c'est pour cela que tu crois qu'on échappe facilement des mains de leur funeste vengeance.

— Mais, bonne mère, permettez-moi de vous indiquer le moyen de salut qui me paraît très-facile à mettre à exécution ?...

— Je te le permets, dit madame Joanneau en embrassant sa fille et en laissant paraître, malgré elle, sur ses lèvres un léger sourire qui marquait son incrédulité et le peu d'espoir qu'elle fondait sur les ressources qu'allait lui indiquer la jeune fille.

— Je sais, bonne mère, reprit Ezilda, dès qu'elle eut obtenu la permission de s'expliquer, que vous allez trouver bizarre le moyen que je vais vous proposer ; mais puisque

vous voulez bien me permettre de vous dire mon sentiment, je dois vous faire connaître qu'il est dans cette maison une issue qui peut-être pourrait bien communiquer avec les souterrains du palais de Jacques-Cœur ; je n'en suis pas certaine ; mais je crois avoir lu dans un vieux manuscrit, que des issues avaient été pratiquées autrefois sous tous ces quartiers, et que, toutes, elles communiquent avec le vaste souterrain par lequel l'argentier du roi Charles VII, au moment de sa disgrâce, monté sur sa mule dont il avait fait mettre les fers à l'envers (ou à reculons) pour qu'on ne pût suivre ses traces, s'était échappé de son palais et avait gagné la ville de Sancerre, où il avait trouvé, pendant quelques jours, un asile assuré contre la fureur de ses ennemis.

— Tu as raison, ma fille, je me rappelle aussi cette histoire, et j'ai entendu dire souvent que tous les caveaux de la ville aboutissent à ce vaste souterrain que l'on affirme prolonger ses tortueuses sinuosités jusqu'au pied de la montagne escarpée sur laquelle est bâtie la ville de Sancerre.

En terminant ces mots, madame Joanneau embrassa sa fille, elle se leva, et le cœur rempli d'une nouvelle espérance, elle alla confier à la supérieure du couvent la découverte d'Ezilda et le projet d'évasion qu'elle venait de former subitement.

La bonne supérieure se réjouit en apprenant cette heureuse découverte, et toutes trois elles se rendirent à la chapelle pour remercier Dieu de l'idée singulière qu'il avait daigné inspirer à Ezilda, et en même temps pour le prier de protéger la fuite de la bienfaitrice de cette maison.

En un instant, tous les préparatifs pour le départ furent achevés ; Ezilda, qui avait obtenu de suivre sa mère

adoptive dans cette fuite périlleuse, se chargea d'un panier de provisions, et une servante affidée porta les autres objets nécessaires à ce voyage d'un nouveau genre.

Il fallait, pendant dix lieues entières, suivre un chemin humide et obscur, creusé dans les entrailles de la terre, sous une voûte sonore dont l'écho lugubre répétait avec un bruit sinistre et monotone les pas des timides fugitives. Ce bruit sourd et prolongé, semblable au roulement du tonnerre, lorsqu'après avoir éclaté avec force, il continue de se faire entendre dans le lointain, redoublait à mesure que l'on s'avavançait sous la sombre voûte. Souvent elles étaient obligées de parcourir un long espace de chemin sans pouvoir découvrir les trous pratiqués dans le roc pour communiquer quelques rayons d'une lumière pâle, qui semblait n'éclairer qu'à regret ces gorges souterraines. Quelquefois aussi, les crevasses et les fentes des rochers, remplies par la terre que les pluies ahondandes y avaient introduite, ne laissaient plus de passage à l'air ; et cet air raréfié, qui ne pouvait se renouveler, était devenu méphitique, et affaiblissait sensiblement les forces des pauvres voyageuses. A toutes ces horreurs, se mêlait encore l'effroi ; car on croyait, à chaque pas que l'écho répétait, entendre les pas des gens chargés de poursuivre madame Joanneau, et cette dame frémissait d'horreur à la seule pensée de se voir surprise par les agens de La Châtre, dans des lieux si propres à favoriser leur cruelle vengeance. Certes le parti qu'avait pris cette dame était extrême et bien périlleux ; mais il ne lui en restait pas d'autre à prendre, pour échapper aux poursuites de son ennemi, de la vengeance duquel elle avait tout à redouter.

Malgré toutes ces craintes et toutes ces fatigues, les pauvres fugitives trouvaient encore quelques consolations ; car elles ne cessaient de prier le ciel de les soutenir pendant ce pénible voyage ; et dans la prière, elles

trouvaient l'espérance, ce bien qui reste le dernier au cœur de l'homme, et que nulle force humaine ne saurait lui ravir. La douce espérance, qui quelquefois fait bondir de joie le cœur du malheureux captif, et lui fait oublier le poids de ses chaînes en présentant à son imagination un avenir de bonheur. L'espérance, qui accompagne un misérable mortel jusque sur le bord de sa tombe, et lui fait supporter avec patience les plus cruelles douleurs, parce qu'il croit, à chaque instant, voir arriver la fin de ses maux.

Mais ce n'était point une espérance fugitive et mensongère, celle qui relevait le courage de nos voyageuses, parce qu'elle prenait sa source dans la prière, et qu'elle était basée sur les promesses de celui à qui seul appartient la puissance et la force ; qui se joue des vains projets des hommes, et les fait tourner à l'accomplissement de ses desseins incompréhensibles, et qui a dit : « Celui qui espère en moi ne sera jamais confondu.

Les fugitives avaient voyagé pendant tout le jour, avec une ardeur incroyable et un courage au-dessus de la faiblesse de leur sexe ; alors elles furent forcées de s'arrêter pour prendre un peu de repos ; leurs jambes fatiguées refusaient de se prêter à leur ardeur ; leurs pieds délicats avaient été plusieurs fois déchirés par les pierres aigües qui s'étaient détachées de la voûte et qui étaient semées sur leur passage ; et puis, elles avaient besoin de réparer leurs forces, en prenant un peu de nourriture.

Le repas fut bientôt fait, car les apprêts n'exigeaient pas beaucoup de symétrie. Après cette frugale collation, elles se mirent en prière ; elles remercièrent le Seigneur qui les avaient protégées jusqu' alors, et le supplièrent de daigner les conduire heureusement au terme de leur voyage. Mais un nouvel embarras vint se présenter quand il fut question de se livrer au sommeil. Pas un seul endroit où reposer la tête ! pas même une pierre assez forte pour servir de

chevet, dans cette retraite humide ! Et pourtant elles étaient accablées par le besoin de sommeil !

Elles choisirent un endroit assez exhaussé , et se disposèrent à y passer la nuit. Quelle horrible nuit ! après tant de fatigues surtout ! Enfin madame Joanneau que la frayeur poursuivait, et qui, à cause de sa vieillesse, avait trouvé la couche bien plus dûre que ses deux compagnes, parce qu'elle avait dormi moins long-temps et plus difficilement, jugea qu'il était temps de poursuivre le pénible voyage. Mais quand elles voulurent se remettre en route, leurs jambes engourdis par le froid, gonflées par l'humidité de la terre nue sur laquelle elles avaient dormi, ne voulurent plus les servir. Madame Joanneau, surtout, ressentait des douleurs aiguës, et ne pouvait faire un pas sans pousser un profond gémissement que lui arrachait la violence du mal qu'elle éprouvait. En vain elle essaya de marcher, ses forces épuisées l'abandonnèrent tout-à-fait, et après plusieurs efforts, vaincue enfin par la douleur, elle tomba rudement sur le sol. Ezilda, à cette vue, poussa un grand cri, cri de détresse, qui fit retentir les sombres voûtes et fut long-temps prolongé par l'écho souterrain. Aussitôt elle vole au secours de sa bienfaitrice, elle lui prodigue les noms les plus doux, cherche à la ranimer par la douce chaleur de ses baisers brûlans ; mais tout est inutile : l'infortunée veuve ne peut répondre à sa chère enfant que par des soupirs et des gémissemens ; la voix lui manque pour exprimer ses tendres affections à celle qui souffre de ses souffrances, et qui, au prix de sa vie, voudrait sauver les jours de celle à qui elle doit tant de reconnaissance.

Dans cette affligeante situation, Ezilda ne sait quel parti prendre, elle prie, elle pleure, elle appelle, comme si sa voix devait être entendue, et l'écho seul répond à ces tristes accens. Enfin, surmontant sa douleur et ses propres

souffrances, elle quitte une partie de ses vêtemens qu'elle place sous la tête de la malade, prend un des vêtemens de la servante, confie à cette fille le soin de veiller sur les jours de sa bienfaitrice et part en toute hâte, pour aller explorer les nombreuses sinuosités de l'obscur souterrain. Elle a remarqué la veille, dans sa route, que quelquefois des cavités sont pratiquées dans le principal conduit, et donnent lieu de croire, par la plus grande quantité d'air que l'on ressent à ces différens endroits, qu'ils pourraient bien être des issues qui conduisissent hors du souterrain. Cette pensée fait renaître l'espérance dans son cœur, et cette douce espérance semble ranimer son courage et ses forces. Elle marche d'un pas rapide, elle explore avec soin les moindres cavités, elle s'introduit dans les grottes les plus sombres, sans craindre aucun danger. La pensée sublime qui la fait agir lui fait mépriser la crainte et les fatigues. Depuis une heure, elle a visité tous les réduits les plus obscurs, et pourtant sa persévérance n'est pas épuisée, elle ne se laisse rebuter par aucune difficulté, elle espère ; car elle croit encore se rappeler qu'elle a lu aussi qu'on peut sortir du souterrain en différens endroits ; que plusieurs issues donnent dans la campagne. C'est peut-être le désir, le besoin pressant qu'elle a éprouvé de trouver le moyen de sortir de ces funestes lieux, qui la confirme dans cette croyance. Enfin il lui semble entendre un bruit confus... Les pas d'une multitude de chevaux qui galopent non loin d'elle... Elle avance encore... Un air froid et humide pénètre jusqu'à elle... Elle aperçoit le jour !... O mon Dieu ! s'écrie-t-elle, soyez mille fois béni, et retournant à la hâte sur ses pas, elle va rejoindre sa tendre mère qu'elle a laissée mourante dans le souterrain.

Elle ne mit pas long-temps à se rendre à l'endroit d'où elle était partie, car ses investigations ne lui avaient pas permis de faire beaucoup de chemin. Elle arrive auprès de madame Joanneau qu'elle trouve moins accablée ; avec

l'aide de la fidèle servante, elle la relève, et toutes deux la prennent sous les bras. et la conduisent hors du souterrain par l'issue que la pieuse fille avait découverte.

L'air, quoique froid et humide, rendit un peu les forces à la malade, elle put marcher avec plus de facilité, et dès qu'elle put parler, elle exprima à sa chère enfant tout ce que cette action généreuse lui avait inspiré d'amour et de reconnaissance.

Non loin du lieu où les trois fugitives avaient revu la lumière du jour, s'élevait une habitation isolée dont l'aspect riant et enchanteur annonçait l'aisance, sinon la richesse de ses possesseurs.

Les voyageuses dirigèrent leurs pas vers cette demeure, et y étant arrivées, entrèrent pour demander l'hospitalité. Mais quel fut leur étonnement, envoyant que cette maison était abandonnée, et qu'elle venait d'être pillée ! Des meubles brisés, des ustensiles de ménage dispersés çà et là sur le pavé, des débris de vases que l'on avait rompus, des vêtemens à demi consumés par les flammes ; du vin répandu avec profusion dans les appartemens ; des lits percés de toutes parts avec des armes tranchantes ; de larges taches de sang en différens endroits, en un mot, tout ce que l'on y voyait annonçait qu'il n'y avait qu'un instant que cette habitation avait essuyé les fureurs et la brutalité des féroces soldats. La vue du désordre qui y régnait effraya les fugitives qui, après avoir réchauffé aux restes d'un brasier ardent leurs membres fatigués, allaient s'éloigner de ces tristes lieux, lorsqu'elle s virent venir à elles une troupe forte de quatre à cinq cents hommes, qui se dirigeaient vers cet endroit. Elles furent saisies de frayeur pensant qu'elles allaient infailliblement tomber entre les mains de leurs ennemis ; car elles ne doutaient point que ce ne fussent là les troupes que La Châtre avait

conduites à Sancerre pour former le siège de cette ville, et qui, en ce moment, s'occupaient à désoler le pays. Glacées d'effroi, elles rentrent dans cette demeure abandonnée, et voyant qu'il ne leur reste plus de ressource que dans la protection du ciel, elles tombent à genoux et implorent, par de ferventes prières, ce secours puissant dont elles ont un si grand besoin dans ce terrible moment.

XIII

LA PROTECTION ROYALE.

Les princes sont jaloux de leur autorité,
Et veulent faire seuls notre félicité.

PENDANT que les pauvres fugitives se tenaient ainsi à genoux et priaient en attendant qu'il plût au ciel de disposer de leur sort, les troupes s'avançaient à grands pas et arrivèrent enfin en cet endroit. Le commandant de cette petite armée envoya quelques hommes pour visiter cette habitation isolée, avec ordre de lui rapporter ce qu'ils y auraient découvert. Sur leurs rapports, ce chef mit pied à terre, et entra lui-même dans la maison. Il ne fut pas peu surpris d'y trouver la pieuse madame Joanneau qu'il croyait déjà renfermée depuis plusieurs jours dans la Tour de Bourges, d'après les ordres de La Châtre ; car ce gouverneur s'était vanté qu'aussitôt après la prise de Sancerre, il confisquerait à son profit tous les biens de cette dame, qu'il tenait sous bonne garde.

Quelle fut la surprise de la pieuse veuve, en reconnaissant le sieur d'Arquiam, qui, en ce moment, lui offrit sa protection. Il était venu avec des forces si considérables jusqu'aux portes de Bourges, pour y recevoir le présidial et le baillage de cette ville. Car tous les magistrats dont la fidélité au roi avait attiré sur eux la colère de La Châtre, avaient manifesté le désir de se

retirer à Sancerre et d'y transporter le siège de la justice royale. Le sieur d'Arquiam, pour favoriser leur retraite, était allé au-devant d'eux, et peu s'en était fallu qu'il ne fût rencontré dans le voyage, par les troupes ennemies beaucoup plus nombreuses que les siennes. Il s'était donc vu forcé de prendre un long détour, pour éviter une rencontre qui, à cause de l'inégalité des forces, aurait pu compromettre la sûreté des magistrats. Il prit sous sa protection les pauvres voyageuses, et il les fit conduire avec honneur et sûreté, jusqu'au but où elles se proposaient d'aller.

Le vénérable Régnault de Beaune, ayant été averti que madame Joanneau arrivait, lui fit préparer un appartement dans son palais, et alla au-devant d'elle, jusqu'aux portes de la ville. Cette démarche de l'illustre patriarche suffit pour remettre tout-à-fait cette dame en honneur parmi les Sancerrois, qui n'avaient pas encore entièrement oublié tous les maux que l'aveugle obstination de son époux leur avait fait souffrir.

Le jour même de son entrée dans la ville, la veuve de l'ancien gouverneur de Sancerre alla à l'église pour remercier Dieu du secours inespéré qu'il lui avait envoyé ; elle fit ensuite distribuer aux pauvres une somme considérable.

Cependant la ville allait être exposée à de nouveaux malheurs ; La Châtre faisait approcher son artillerie, et déjà son armée était disposée à commencer les travaux d'un nouveau siège. Il venait d'apprendre l'arrivée de madame Joanneau dans Sancerre, le bon accueil qu'elle y avait reçu, les libéralités qu'elle avait faites, et toutes ces nouvelles avaient redoublé son dépit et sa fureur.

L'archevêque, pensant que le plus sûr moyen de ne pas exposer les habitans aux horreurs du siège était d'ôter à La Châtre un des principaux motifs qui le faisaient agir avec tant d'aigreur, crut que son départ et celui de la veuve étaient nécessaires pour rétablir plutôt la paix ; il communiqua cet avis à madame Joanneau, qui l'approuva et s'offrit avec empressement à le suivre, tant elle craignait de tomber entre les mains de son implacable ennemi, s'il venait à se rendre maître de la ville.

On se hâta de faire les préparatifs du voyage, et après avoir pris congé du sieur d'Arquiam, des principaux seigneurs et des membres de la justice royale, les nobles voyageurs prirent la route de Tours où se trouvait alors la cour.

Sur ces entrefaites, le peu de succès des ligueurs dans la plupart des provinces les força de réunir leurs troupes et de les concentrer dans la capitale qui était menacée par plusieurs généraux de l'armée royale. Les Parisiens, effrayés par quelques coups de canon que le brave de La Noue avait lancés dans la ville après la victoire célèbre qu'il venait de remporter sur le duc d'Aumale sous les murs de Senlis, députèrent vers le duc de Mayenne, pour le prier de venir lui-même les protéger. Mayenne, qui sentait toute l'importance qu'il devait mettre à conserver Paris, était parti aussitôt, et avait donné ordre à tous les principaux chefs de son parti de venir le rejoindre.

La Châtre, d'après cet ordre, se trouva obligé de rassembler ses troupes et de les faire marcher vers la capitale. Par son départ, les Sancerrois se trouvèrent encore une fois délivrés de leurs inquiétudes ; ils profitèrent aussi de ce moment de repos, pour soumettre tous les pays voisins sous l'obéissance du roi.

Henri III avait quitté Blois pour se rendre à Tours, où il avait transféré le parlement et la chambre des comptes. Ce fut de là qu'il commença à traiter avec le roi de Navarre, et qu'il fit enfin avec lui une alliance inviolable ²³.

La cour se tenait alors à Tours où se trouvaient les deux rois auprès desquels se rendait l'archevêque de Bourges. Le voyage du prélat avait été assez heureux ; il allait arriver à Tours, sans avoir rencontré aucun obstacle, lorsque, près des murs de cette ville, il faillit tomber entre les mains de ses ennemis, et avec lui, les personnes qui l'accompagnaient.

Le duc de Mayenne, en se rendant à Paris, avait formé un dessein bien important pour le succès de sa cause : c'était de surprendre et d'enlever le roi de France, et de se rendre maître de Tours où il avait de sûres intelligences.

Comme il était bien averti de tout ce qui s'y passait, il sut que le roi de Navarre était allé à Chinon, au-devant d'une partie de son infanterie, qui lui venait de Poitou ; que le roi n'avait à Tours que la noblesse de sa cour, douze cents hommes de pied et cinquante chevaux, avec un régiment suisse d'environ deux mille cinq cents hommes. Des gens de la cour devaient, de concert avec le duc de Mayenne, engager le roi à une partie de promenade au-delà du faubourg de Saint-Symphorien, et le faire donner dans une embuscade de cavalerie qui se trouverait proche de là ; et, au cas que ce coup manquât, le duc était résolu d'attaquer le faubourg pour y attirer toutes les troupes, afin que, par ce moyen, ceux de la ville qui étaient en grand nombre de son intelligence, pussent impunément prendre les armes, se saisir des portes, et enfermer le roi entre l'armée de la ligue et les murailles.

Ces mesures étant prises, il fit, la nuit, une marche de onze lieues ; la cavalerie de l'embuscade prit les devans, et se trouva au poste qu'on lui avait marqué, dans le temps que le roi, très-peu accompagné, se promenait au-delà du faubourg et de la rivière.

Par bonheur pour ce prince, comme il entra dans un chemin creux, au bout duquel la troupe de cavalerie était cachée, il entendit la détonnation de quelques coups d'arquebuse tirés avec vivacité. Il s'arrête ;... il écoute ;.. les coups se multiplient,... et en même temps il voit paraître quelques cavaliers à cent pas de l'endroit où il se trouvait 24.

Le roi aussitôt tourne bride, et gagne à toutes jambes un corps-de-garde avancé, qu'il fit mettre sous les armes. Il ne fut pas plutôt dans le faubourg, que cette cavalerie vint faire le coup de pistolet à la barrière, et peu de temps après parut l'armée du duc de Mayenne.

Le roi, étant rentré dans la ville. posta dans le faubourg de Saint-Symphorien le brave Crillon avec plusieurs régimens ; puis, par une précaution très-sage, il fit entrer dans la ville le régiment suisse, qu'il distribua dans la place et aux avenues des principales rues, pour contenir les bourgeois dont il se défiait ; et cependant il envoya courriers sur courriers au roi de Navarre, qui était en chemin, afin qu'il hâtât la marche de ses troupes.

Tandis qu'on disposait ainsi toutes choses pour se bien défendre, le duc de Mayenne se préparait à attaquer le faubourg. Il prit deux mille soldats d'élite pour l'attaquer par trois endroits, et les fit soutenir par sa cavalerie, derrière laquelle marchaient quelques pièces de canon.

Crillon voulut s'opposer aux efforts des ligueurs ; mais il aurait succombé en cet endroit malgré sa bravoure, si l'arrivée du duc de La Trémouille, qui amenait avec lui une partie des troupes du roi de Navarre, n'eût inspiré une crainte subite aux rebelles.

Le duc de Mayenne, ayant perdu toute espérance de réussir dans son entreprise, fit sonner le boute-selle, le lendemain dès quatre heures du matin, et prit sa route vers le Maine, où sa présence était nécessaire pour rassurer les esprits contre le voisinage de l'armée du roi.

La retraite de l'armée de ligueurs laissa libres tous les passages. L'archevêque de Bourges, dont le voyage avait été interrompu par la présence des ennemis, se rendit sans difficulté à Tours. Sa présence et celle des dames qui l'accompagnaient, étonnèrent le roi, qui demanda au prélat comment il avait osé s'exposer à voyager dans ces lieux infestés de rebelles. J'ignorais leur présence en ces lieux, Sire, lorsque je partis de Sancerre pour venir auprès de Votre Majesté. Je croyais même n'avoir aucun danger à courir, et j'allais entrer dans Tours, lorsque les arquebusiers que votre fidèle serviteur, le sieur d'Arquiam, m'avait donnés pour m'accompagner, aperçurent dans les vallons quelques soldats isolés qui parcouraient sans ordre les lieux par où nous devions passer ; à leur écharpe noire, les nôtres reconnurent les ligueurs ; et les croyant en petit nombre, ils tirèrent sur eux, les prenant pour des maraudeurs ou des espions. Mais à peine la première décharge eut-elle été entendue, qu'une multitude de soldats, sortant comme des entrailles de la terre, parurent à nos yeux et nous glacèrent d'épouvante. Nos braves arquebusiers, habitués à escarmoucher, ne lâchèrent pas pied ; leur chef comprit que ce pouvait bien être un piège que l'on tendait à Votre Majesté pour la surprendre, et, pour donner le temps à vos troupes de se rallier, il attira

sur les siens une bonne partie des forces de l'ennemi. Le ciel protégea sa valeur et son dévouement ; nous n'avons eu qu'un homme blessé, les nôtres se sont retirés en bon ordre dès qu'ils ont vu le brave Crillon aux prises avec les ligueurs ; et nous nous sommes réfugiés à l'entrée du bois voisin pour attendre le résultat de cette lutte sanglante.

Le roi fit paraître beaucoup de satisfaction de la manière dont les arquebusiers sancerrois s'étaient comportés en cette rencontre ; il avoua que c'était à leur perspicacité et à leur valeur qu'il devait d'avoir été sauvé, puisque leur fusillade avait éventé le projet des ennemis, et leur vigoureuse résistance lui avait donné le temps de rentrer dans la ville et de disposer ses troupes de manière à pouvoir résister à une attaque imprévue. Il récompensa généreusement les braves Sancerrois, les chargea de présents pour leur chef, le sieur d'Arquiam, et fit à l'archevêque et aux dames qui l'accompagnaient, l'accueil le plus favorable et le plus gracieux. Le roi voulut encore entendre de la propre bouche de madame Joanneau, son histoire et celle de sa fille adoptive ; il fut tellement émerveillé de ce récit, qu'il prit plaisir à se le faire répéter en présence du roi de Navarre, dès que celui-ci fut arrivé à Tours, et il assura de sa royale protection la jeune orpheline qui lui avait paru si intéressante.

Mais cette protection ne devait pas être de longue durée ; car, peu de mois après, Henri III fut assassiné par Jacques Clément. Nous nous dispenserons de raconter les circonstances de cet assassinat ; car non-seulement elles sont parfaitement connues, mais encore elles sont étrangères à notre sujet.

Les deux rois s'étant réunis, allèrent mettre le siège devant Paris, et s'emparèrent des faubourgs de cette ville,

qui aurait été prise infailliblement, si la mort de Henri III ne fut pas venue traverser ce grand dessein.

Madame Joanneau n'avait pas suivi la cour ; elle avait sollicité du roi la permission de se rendre à La Rochelle, pour y faire encore de nouvelles démarches, afin de s'assurer, en définitive, si elle ne devait plus compter sur l'espoir de revoir sa petite fille. Car le peu de succès de ses investigations lui avait fait regarder jusqu'alors comme une fable inventée pour tromper son amour maternel, le récit que lui avaient fait les serviteurs de M. de Bussy.

Elle obtint sans difficulté l'agrément du roi pour ce voyage, et dès que les deux monarques furent partis pour se mettre à la tête de l'armée, elle se disposa à partir pour La Rochelle.

XIV

L'ÉTUDE DES VERTUS.

Au chemin des vertus, l'égarement est rare,
C'est un chemin uni, borné de toutes parts
De ronces, de cailloux, de creux pleins de
hasards ;
Il est tout-à-fait clair et la borne est visible.
Pour suivre un tel chemin, il n'est rien de
pénible ;
C'est lorsqu'on en est loin, que l'on a des
travaux.

EZILDA, joyeuse à la vue de ces nouveaux préparatifs de voyage, se flattait de l'espoir de posséder bientôt une soeur ; car, disait-elle, la fidèle Marie aura eu grand soin du précieux dépôt que le ciel lui a confié ; ce sont sans doute les troubles des guerres civiles qui l'auront empêchée de se rendre à Sancerre ; ou plutôt elle aura feint peut-être de s'éloigner avec l'enfant pour ne pas l'exposer à la cruelle barbarie des gens avides qui auraient pu chercher à lui ôter la vie pour s'emparer de l'héritage de ses parens.

Madame Joanneau souriait en entendant parler ainsi sa fille adoptive ; car elle voyait avec une extrême joie, qu'elle ne montrerait pas de jalousie, dans le cas où l'on aurait le bonheur de retrouver mademoiselle de Bussy ; et ce qui réjouissait encore plus le cœur de la bonne veuve, c'est

qu'elle découvrait dans ces paroles naïves, toute la pensée d'Ezilda, tout son désintéressement, toute sa générosité ; et qu'elle comprenait que cette aimable enfant l'aimait pour elle-même seulement, sans qu'aucun motif d'intérêt la portât à s'attacher à sa bienfaitrice.

Voilà ce que nous pouvons appeler une vraie et sincère reconnaissance, fondée sur des bases solides, sur un principe invariable.

Mais nous ne devons pas nous étonner qu'Ezilda fût si désintéressée ; la pratique de toutes les vertus faisait son bonheur et son occupation continuelle ; elle avait fait une étude approfondie des principales vertus qui sont comprises dans les devoirs actifs ; elle les avait raisonnées, et pour mieux les mettre en pratique dans les circonstances, elles les avait définies d'une manière claire et intelligible.

La modestie, l'obligeance, la politesse, la bienfaisance, la reconnaissance et la charité, avaient été pour elle le sujet de bien des méditations ; elle s'exprimait ainsi, en parlant de chacune de ces vertus :

La modestie, disait-elle, provient d'abord d'un sentiment d'équité qui nous défend de préjuger de notre mérite ou de nous en prévaloir, parce que nous inclinerions trop facilement à en exagérer la mesure. Elle tient à un sentiment du vrai qui nous montre que nos vertus ou nos talents ne sont point entièrement nos œuvres, puisque des circonstances favorables que nous n'avons point créées, concourent toujours à leur développement. Elle tient encore à un sentiment débouté qui nous fait craindre de blesser nos frères, en étalant avec complaisance devant eux, des avantages dont ils sont privés ou qu'ils ne possèdent pas au même degré que nous.

L'obligeance, cette vertu accessible à tous parce qu'elle n'exige pas de grands efforts, porte à l'union qui fait la force et le charme de la société. C'est le premier pas dans la voie du bien ; aussi, quand on s'en est fait une habitude, il est difficile qu'on n'acquière pas d'autres vertus. Obligez avec affabilité, vous aurez doublement bien agi ; de plus vous disposerez à la reconnaissance que vous ne devez sans doute pas rechercher pour prix de votre action ; mais c'est un sentiment noble que vous devez souhaiter d'exciter dans les autres.

La politesse est l'ensemble des signes extérieurs adressés à autrui pour lui témoigner de nos bonnes dispositions à son égard. L'homme de bien est seul véritablement bien poli. Chez lui, ses sentimens s'accordent toujours avec ses démonstrations ; dans le monde, au contraire, la politesse est un masque qui ne trompe que les nouveaux venus ; on sourit à ceux qu'on déteste, on a des paroles flatteuses pour ceux qu'on redoute, on affecte, près des grands, un respect qui va jusqu'à la servilité ; aussi la même personne qui, par une dissimulation étudiée, aura paru de la politesse la plus exquise dans un cercle brillant, sera-t-elle, au sortir de ce lieu, pleine de fierté et d'insolence envers ceux qu'elle domine, ou par l'autorité, ou par la richesse. La politesse peut exister avec des formes grossières, mais sans rudesse ; il ne faut donc pas la confondre avec l'urbanité, le bon ton, les belles manières ; mais, lorsqu'elle est sincère, ces trois qualités lui donnent un éclat qui la rehausse dans l'esprit de tout le monde. Celui qui est bien élevé, est poli sans bassesse avec ses supérieurs, sans roideur avec ses égaux ; dans la familiarité la plus intime, il n'oublie jamais les égards qu'il doit à l'amitié ; sans hauteur avec ceux qui sont d'une moindre condition, il est toujours bienveillant dans ses relations avec eux.

Bienfaisance. Secourez les infortunes de vos frères, c'est ainsi que vous répandrez au dehors cet amour qui vous a été inspiré pour tous. Donnez au moins votre superflu ; mais pour cela, ne vous abusez point en composant mollement avec vos penchans pour la dépense, votre goût pour le luxe, votre orgueil pour le faste. Soyez donc simple dans votre table, dans vos vêtemens, dans vos plaisirs ; enfin n'exagérez jamais ce qu'exige votre condition, et il vous restera une part de votre bien pour les besoins de la douleur et de l'indigence. Donnez avec discernement, de peur d'encourager le vice ; surtout favorisez le travail. Des fainéans simulent des infirmités et ne méritent pas votre commisération : cependant que cette supercherie, quand elle n'est pas manifeste, ne vous serve pas de prétexte pour fermer votre cœur à la pitié. Celui qui vous trompe commet un larcin ; mais l'aumône que vous lui avez faite n'est pas moins agréable à Dieu, parce que les actions n'ont de valeur auprès de lui que par l'intention.

Reconnaissance. Le même sentiment d'amour qui doit nous porter à aider nos frères de toutes nos forces, doit aussi redoubler notre attachement pour eux, quand nous en avons reçu des services ou des bienfaits. Plus votre cœur sera noble et bon, plus aussi serez-vous accessible à la reconnaissance. L'ingratitude a toujours été flétrie parce qu'elle annonce une âme égoïste, incapable de faire le bien, puisqu'elle est incapable de le sentir. L'orgueil qui nous met si souvent en hostilité avec les hommes et avec Dieu lui-même, s'oppose seul par sa nature à la reconnaissance : on est fâché d'être redevable d'une obligation à une personne qui peut nous valoir, mais que, par présomption, nous n'estimons pas notre égale ; une fausse dignité nous arrête, et il nous en coûte de reconnaître des services qu'on nous a rendus. Avec des idées plus justes de la véritable noblesse, nous serions convaincus qu'il n'y a point de bassesse dans

la reconnaissance, mais que ce sentiment ne peut que nous honorer.

Charité : La charité est une passion sublime qui, prenant sa source dans un sentiment épuré de l'amour de Dieu et de nos semblables, donne à l'âme humaine une élévation supérieure à celle qu'elle peut acquérir par toutes les qualités de l'esprit. L'homme charitable n'a qu'une pensée toujours présente, toujours active, qui l'excite à soulager toutes les misères, à adoucir ou à calmer toutes les infortunes.

Pendant qu'au milieu de la multitude, quelques individus entraînés par hasard à un sentiment de générosité, font rarement les belles actions, il les recherche avec ardeur, les regardant comme son unique affaire : c'est une fonction dont il s'est chargé , à laquelle il consacre avec persévérance sa vie toute entière. Les honneurs, les dignités, les richesses auxquelles les autres hommes livrent toutes les affections de leur cœur, sont choses indifférentes pour lui-même. S'il est flatté de les posséder, c'est parce qu'il peut réparer des injustices ou répandre des bienfaits. Sa vie est une abnégation continuelle ; il accepte volontiers la peine, la douleur, tous les sacrifices, s'il faut acheter à ce prix le soulagement ou le salut de ses frères.

Dans les sociétés anciennes, nous voyons peu de modèles d'une telle charité ; mais depuis que le christianisme a paru sur la terre, ils se sont multipliés, et l'on a connu ces dévouemens héroïques, purs des désirs les plus secrets, de l'intérêt ou de l'amour-propre, qui puisent leur grande énergie dans la conscience d'un devoir à remplir conformément à la volonté divine. C'est en nous efforçant de suivre ces exemples, que nous entrerons aussi dans les vues du créateur sur notre destinée.

Pour devenir meilleurs chaque jour, ne nous bornons point aux devoirs d'abstention : en les accomplissant, nous aurons déjà fait un grand pas, notre vie sera très-régulière, mais sans mouvement ; nos œuvres seront conformes à la justice, mais en cela, nous n'accomplirons que ce qui est strictement obligé pour être honnêtes ; il y aura une différence marquée entre nous et le méchant ; mais cela ne suffit pas, il faut encore que notre conduite forme un contraste frappant avec la sienne. Pendant que son antipathie contre tout ce qui l'entoure, se décèle à chaque instant, notre sympathie pour nos semblables doit se montrer toujours vive. Nous sommes en société pour nous aider et nous secourir ; cependant n'agissons pas dans l'esprit de réciprocité qui flatte nos intérêts, mais ne voyons autour de nous que des frères sur lesquels Dieu nous commande de répandre notre amour en leur faisant avec zèle tout le bien que nous pourrons. Faites donc tous vos efforts pour posséder la charité, la nourrir dans votre cœur et la pratiquer chaque jour. La charité s'allie à toutes les conditions ; avec la richesse, elle devient pour les malheureux une seconde providence ; avec la puissance, elle défend le faible contre ses persécuteurs. Une fortune médiocre, la pauvreté même, ne diminuent point son courage ; alors elle est plus ingénieuse à créer des ressources pour les infortunés dont elle est encore la protectrice. Dans toutes les circonstances, elle produit toujours le plus grand bien ; par ses secours, elle soulage ; par ses conseils, elle ramène ceux qui s'égarent, ou réconcilie des ennemis ; par ses démarches qu'aucun obstacle n'arrête, elle supplée à l'insuffisance de ses moyens pour être utile. Quand elle n'a plus que des consolations à donner, elle est encore bienfaisante, car ses douces paroles sont un baume pour le cœur de l'affligé. Enfin la charité est le perfectionnement et le complément de toutes les vertus ; passionnée pour le bien, elle s'éloigne avec horreur de l'orgueil et du mensonge, de l'égoïsme et

de la haine ; elle s'entoure au contraire delà modestie, de la douceur et de la justice.

On ne doit pas s'étonner qu'après une étude aussi approfondie des vertus qu'elle s'efforçait de mettre en pratique, Ezilda ne fût le sujet de l'admiration, de l'estime et de l'affection de sa mère adoptive ; aussi cette dame charitable l'aimait-elle d'un amour sans bornes, et ne pouvait plus vivre sans elle.

Dès que les préparatifs du voyage furent achevés, madame Joanneau, accompagnée d'Ezilda, partit pour La Rochelle. Elle n'avait plus rien à craindre de ses ennemis, parce que tout le pays qu'elle avait à traverser s'était soumis à l'obéissance du roi, et qu'elle avait de ce prince des lettres de recommandation fort expresses, dans lesquelles il était enjoint a toutes les autorités civiles et militaires, de lui donner aide et protection pendant le voyage.

La bonne veuve arriva avec sa fille chérie dans cette ville où elle avait toujours l'espoir de trouver quelqu' un qui pût lui donner des nouvelles certaines sur les derniers événemens qui l'avaient si malheureusement privée de ses enfans. Elle espérait trouver au moins à La Rochelle, des personnes qui avaient connu madame de Bussy ; d'ailleurs son histoire avait dû y faire quelque bruit, et dans ce moment, où cette ville jouissait du calme le plus profond, il devait être facile d'y apprendre ce qu'elle n'avait pu savoir pendant les commotions excitées par les troubles civils. En arrivant, elle alla demander l'hospitalité aux Dames de la Miséricorde ; car, par les soins pieux de l'archevêque de Bourges, La Rochelle avait été aussi dotée d'un établissement de nouvelles converties, ainsi que plusieurs autres villes de France ; et pendant que l'impiété faisait tous ses efforts pour abolir le catholicisme et propager

l'hérésie, la vraie charité tendait ses bras puissans pour recueillir toute la jeunesse du royaume, et lui offrir un asile contre les persécutions de l'erreur et du mensonge.

Dès que madame Joanneau se fut annoncée et qu'elle eut remis à la supérieure de cette communauté une lettre de recommandation que lui avait donnée le vénérable patriarche des Aquitaines, elle fut accueillie avec tous les égards que l'on devait à une personne aussi recommandable par sa piété et ses bonnes oeuvres ; car la réputation de cette dame était parvenue jusqu'à La Rochelle, et peut-être même que ses nombreux bienfaits s'étaient étendus jusque sur cette communauté et avaient coopéré à affermir son existence.

Le directeur de l'établissement était un vénérable prêtre, confesseur de la foi de Jésus-Christ, et qui, plusieurs fois, avait eu la gloire de souffrir pour son Dieu. Les calvinistes le regardaient comme leur ennemi le plus terrible, parce qu'il s'était montré défenseur intrépide de la vraie Religion. Aussi l'avaient-ils long-temps persécuté.

Aujourd'hui que le calme était rétabli, que les Rochelois avaient reconnu l'autorité du roi, et qu'ils étaient trop redoutés des ligueurs pour que ceux-ci osassent rien entreprendre contre eux, le vénérable père André, ce saint confesseur, pouvait sans danger prêcher hautement la vérité, et terminer par un dernier dévouement, une carrière déjà toute remplie de souffrances et de bonnes œuvres.

Il s'était retiré au couvent des Dames de la Miséricorde, où sa piété et ses instructions avaient considérablement augmenté le nombre des nouvelles converties.

Le jour même de son arrivée, madame Joanneau put s'entretenir avec ce grand serviteur de Dieu ; elle en reçut

des, consolations, et tous deux s'édifièrent par des conversations pieuses.

Mais le temps des épreuves était passé pour cette charitable veuve : le ciel voulait enfin lui faire goûter la joie et le bonheur qu'elle avait tant désirés pendant sa vie, et c'était ce vertueux ecclésiastique qui devait lui apprendre l'histoire de ses enfans, car c'était lui-même qui avait reçu l'abjuration de madame de Bussy, et qui lui avait administré le Sacrement de Baptême.

Ezilda félicita sa bonne mère de l'heureuse rencontre qu'elle avait faite, et elle se réjouit avec elle du bonheur inespéré que le ciel leur avait réservé ; car il n'y avait plus de doute que le père André ne leur apprît, le lendemain, toutes les particularités de l'histoire et des malheurs de la famille de Bussy.

XV

LE DÉSAPOINTEMENT

So che un sogno è la speranza.
So che spesso il ver non dice ;
Ma pietosa ingannatrice
Consolando almen mi va.

Fra quei sogni il core ha pace,
E capace almen si rende
Di sue barbare vicende
A Soffrir la crudelta.

METASTASIO.

OH ! comme l'esprit de l'homme est facile à s'abuser ! Ce que nous désirons avec ardeur, nous le croyons réel, et c'est par trop de précipitation à nous forger des idées de bonheur, que souvent nous nous préparons des instans malheureux.

Les deux voyageuses désiraient ardemment connaître l'histoire de la famille de Bussy ; elles se flattaient de l'espoir que le bon père André en connaissait tous les détails ; elles osaient même se flatter que le silence qu'il avait gardé sur ce sujet, le premier jour de leur entrevue, n'était que pour ne pas leur causer une sensation trop vive, en les faisant passer tout-à-coup de la plus poignante inquiétude au comble de la joie. Elles étaient loin de

s'imaginer qu'il pût en arriver autrement ; c'est pourquoi elles passèrent une nuit agitée ; car l'attente du bonheur qu'elles espéraient leur fit paraître bien longues les heures qu'il fallait encore passer avant de connaître le sort de la petite fille de madame Joanneau.

Le lendemain, elles saisirent avec empressement le moment où il leur avait été permis de se présenter chez le père André. Ce saint vieillard les reçut avec bonté et, après avoir écouté en silence les nombreuses questions qu'elles lui firent, il leur dit : Je sais qu'il a plu à la divine Providence de rappeler dans le sein de l'Église catholique madame de Bussy ; j'ai été appelé pour administrer à cette dame le Sacrement de régénération, et j'ai reçu ses derniers momens. Je lui ai même rendu les derniers devoirs, lorsqu'elle eut le malheur de succomber, par suite des mauvais traitemens qu'elle avait reçus du comte son mari. Peu de jours après, j'eus la douleur d'apprendre la punition terrible que le ciel avait infligée à M. de Bussy. C'est alors que la vieille Marie, cette fidèle servante qui avait, par ses prières et ses bons conseils, opéré la conversion de sa maîtresse, vint me trouver pour me demander conseil sur ce qu'elle devait faire dans une telle circonstance. Cette pieuse fille restait seule chargée d'une jeune orpheline, qui n'était pas encore âgée de trois ans ; elle n'osait garder cette enfant avec elle, parce qu'elle n'eut pas été en état de l'élever et de l'instruire d'une manière conforme à sa naissance ; l'emmener pour la remettre entre les mains de ses grands parens, était une chose extrêmement difficile à exécuter, parce que tous les passages étaient interceptés, et que la ville elle-même, dans laquelle se trouvait la mère de madame de Bussy, se trouvait vivement pressée par les catholiques qui la tenaient assiégée... Or il était à craindre que si Marie tentait d'entrer furtivement dans la place, elle ne fût prise par les assiégeans, et ceux-ci auraient pu retenir comme

otage la jeune enfant, et, par une telle action, attirer sur la pauvre servante la colère et l'indignation du gouverneur de la ville, qui se serait vu dans la nécessité ou de rendre la place, ou de voir périr sous ses yeux le dernier rejeton de son illustre famille ; car vous savez que pendant les discordes civiles, aucun droit n'est sacré.

Or dans un tel embarras, j'engageai la servante à attendre quelques jours : je priai le Seigneur de vouloir bien m'éclairer et m'inspirer lui-même le conseil que je devais donner à cette fille.

Deux jours s'étaient déjà écoulés, et je ne m'étais encore arrêté à aucune résolution fixe à ce sujet, lorsque les Sancerrois écrivirent à nos protestans, qu'ils ne pouvaient tenir plus long-temps contre la persévérance des assiégeans ; qu'ils seraient forcés de se rendre, si, sous peu de jours, on ne leur envoyait un puissant secours, au moyen duquel on les délivrerait de la présence de leurs ennemis ; car, disaient-ils, le courage seul ne suffit pas pour défendre une ville ; il faut encore avoir de quoi fournir aux plus pressans besoins des combattans. Et nous, comment pourrions-nous résister plus long-temps à la faim qui nous tourmente d'une manière si horrible ? Nous avons épuisé toutes nos ressources ; nous nous en sommes créé de nouvelles au moyen de tous les animaux purs ou impurs que nous avons dévorés ; aujourd'hui, il ne nous reste plus rien à manger, à moins que nous ne nous dévorions les uns les autres.

Dès que j'eus connaissance de l'état affreux dans lequel la famine avait réduit les Sancerrois, je n'hésitai pas un seul instant à persuader à Marie qu'elle pouvait, sans crainte, partir pour Sancerre ; car je presumais bien que cette ville ne pouvait tarder à se rendre, vu l'extrémité à laquelle elle se trouvait réduite.

Marie se hâta de suivre mon conseil ; elle partit, et depuis, je n'ai jamais plus entendu parler d'elle ; je croyais, au contraire, que son silence était une preuve certaine qu'elle était arrivée à bon port, et que la fille de madame de Bussy avait été remise entre les mains de ses grands parens.

Madame Joanneau qui, à ce récit, voyait s'évanouir toutes ses espérances, ne put retenir ses larmes ; elle ne douta plus que jamais elle ne pourrait retrouver l'enfant qui faisait l'objet de sa sollicitude et de ses recherches, et elle raconta au vénérable André tout ce qui lui était arrivé depuis la reddition de la ville de Sancerre.

Le pieux confesseur de la foi trouva dans le récit de la veuve bien des motifs d'admirer les voies de la Providence, et bénit le Seigneur, qui avait daigné faire rentrer dans le sein de la Religion catholique une personne si capable d'édifier les fidèles par ses vertus ; de fortifier les faibles par ses exemples ; de protéger les malheureux par sa charité, et de ramener à la foi tant d'aveugles, par les secours qu'elle prodiguait.

Le vénérable apôtre engagea madame Joanneau à fixer sa demeure, au moins pour un temps, dans le couvent des nouvelles converties de La Rochelle, en lui faisant espérer que peut-être elle parviendrait à découvrir quel avait été le sort de l'infortunée fille de madame de Bussy. Cette Dame consentit à demeurer dans le couvent ; mais comme il fallait à sa fille adoptive des occupations qui la missent à même de pouvoir employer utilement son temps, elle pria qu'on voulût bien l'admettre, au moins comme élève, dans cette maison, et au même titre qu'elle l'avait été dans la communauté de Bourges.

Le vénérable confesseur qui, par plusieurs entretiens qu'il avait eus avec Ezilda, l'avait jugée capable de remplir avec fruit un des principaux emplois, déclara que non-seulement elle serait reçue comme élève maîtresse, mais qu'il exigeait qu'elle fût chargée de l'éducation des jeunes personnes que l'on confierait à ses soins. En vain l'orpheline se défendit-elle d'accepter le haut emploi dont on voulait l'honorer ; en vain fit-elle observer qu'elle était trop jeune et encore trop peu instruite pour conduire les autres, elle, qui, disait-elle, avait si grand besoin de conseils et d'instruction ; sa modestie ne put lui faire éviter de remplir l'emploi qu'on voulait lui confier, et son obéissance lui fit embrasser une profession pour laquelle elle se croyait si peu faite et que, pourtant, ses méditations profondes devaient lui rendre familière.

Madame Joanneau elle-même s'employa pour la faire décider à accepter l'honneur qu'on lui faisait ; et au fond n'était-elle peut-être pas fâchée de voir que des personnes aussi éclairées jugeassent sa fille adoptive capable de rendre d'éminens services ; cette distinction flattait son amour-propre, et confirmait par une approbation solennelle et non équivoque, l'heureux choix qu'elle avait fait.

Ezilda, malgré sa répugnance pour les honneurs, et le désir qu'elle avait manifesté de continuer à mener une vie simple et retirée, se prêta bien volontiers à faire ce qu'on exigeait d'elle ; car elle craignait qu'une trop grande résistance ne la rendit coupable d'une aveugle obstination aux yeux des personnes éclairées qui lui imposaient le devoir sacré de se rendre utile par des travaux importants.

A compter du jour où il avait été résolu qu'elle deviendrait l'institutrice des nouvelles converties, elle se prépara soigneusement, par de profondes méditations, à leur donner des leçons de sagesse puisées dans une morale

éclairée et facile à mettre en pratique ; car elle savait que c'est peu de parler à l'intelligence ; qu'il faut surtout s'appliquer à former le cœur de ses élèves ; que c'est par ce seul moyen, que l'on parvient à remplir le véritable but de l'éducation, que l'on s'attire l'estime et l'amour des enfans, et que l'on mérite la reconnaissance des parens.

Nous allons voir quelles étaient ses leçons ; nos jeunes lecteurs, sans doute, trouveront peut-être un peu arides pour leur vive imagination ces leçons que nous leur mettons sous leurs yeux ; mais un peu de patience, mes chers enfans, et, plus tard, vous vous réjouirez d'avoir eu le courage de lire attentivement et de goûter à loisir des leçons dont vous tirerez par la suite les plus grands avantages, et votre sincère reconnaissance applaudira à la pieuse supercherie de l'auteur, qui aura semé ces principes salutaires dans un ouvrage où vous ne vous attendiez à trouver que des détails dignes de piquer votre impatiente curiosité par une intrigue adroitement ménagée.

XVI

LA JEUNE MORALISTE.

PREMIER ENTRETIEN.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout
voire cœur, de toute votre âme, de toutes vos
forces...

ECRITURE SAINTS.

UN esprit ardent se laisse souvent emporter aux attraits
que lui présentent de futiles nouveautés, et, après bien des
peines, ne retire aucun fruit, de son travail. Un esprit
réfléchi, au contraire, laisse loin derrière lui toutes ces
sciences inventées pour distraire les enfans, ou pour flatter
leur amour propre.

Ezilda avait reconnu, à force de recherches et de
méditation, qu'il est une science qui par son importance et
sa bienfaisante utilité, s'élève au-dessus de toutes les
autres sciences ; c'est celle de la morale. La morale sert à
régler les mœurs, à nous faire éviter le mal, à nous engager
à pratiquer le bien ; elle nous rend vertueux, bons,
sensibles, charitables, et nous fait mériter l'amour et
l'estime de nos semblables, la protection du ciel, et enfin,
nous prépare des jours heureux dans ce monde, et un
bonheur éternel au sortir de cette vie.

La jeune moraliste, pénétrée de toutes ces vérités, s'attacha donc plutôt à parler au cœur de ses jeunes élèves, et à le former, qu'à l'orner de connaissances inutiles, ou, pour le moins, peu nécessaires. Elle avait résumé tous les devoirs de l'homme en général, à ces trois points principaux : 1° devoirs de l'homme envers Dieu ; 2° devoirs de l'homme envers lui-même ; 3° devoirs de l'homme envers ses semblables. Mais nous ne devons pas nous étonner si nous trouvons dans les leçons d'une personne si jeune encore, des instructions aussi approfondies ; elle n'était pas de ces institutrices présomptueuses qui, croyant tout savoir, ne prennent conseil que d'elles-mêmes, et s'en rapportent toujours à leurs propres lumières ; Ezilda consultait souvent le vénérable père André, et l'expérience de madame Joanneau servait encore à la guider dans le cours de ses instructions.

PRINCIPAL DEVOIR DE L'HOMME ENVERS DIEU ; L'AMOUR.

A la première leçon la jeune institutrice s'exprima ainsi : Je n'entreprendrai pas de vous prouver qu'il faut aimer Dieu ; c'est un devoir gravé au fond du cœur de tous les hommes. Je me contenterai seulement de vous rappeler quelques-uns des motifs qui doivent nous porter à aimer cet être souverain dont la puissance est infinie, et l'amour sans bornes.

D'abord, considérons ce que nous sommes et ce qu'il est lui-même : nous, de misérables mortels sujets à toutes sortes de vices, en proie à toutes les misères de cette vie humaine ; lui, un Dieu tout-puissant, éternel, immuable, dont la sagesse gouverne tout. Considérons sa bonté : il

nous a créés, nous a rachetés, nous conserve la vie, nous console par de douces espérances, nous, de pauvres pécheurs qui semblons mettre toute notre gloire à l'offenser. Eh ! ne sentons-nous pas au fond de notre cœur ce désir ardent de connaître le bien, de le voir, de le posséder ? Ce bien dans lequel nous faisons consister tout notre bonheur, sur lequel nous aimons à nous reposer par la pensée, c'est Dieu lui-même qui est ce souverain bien. Nous l'aimons sans le connaître, parce que nous ne voulons pas nous donner la peine de l'étudier dans ses créatures, dans ses perfections infinies. En vain les cieux et la terre nous révèlent sa grandeur ; en vain l'Orient se pare de mille feux, les premiers rayons du soleil sortent du sein des ondes et, se balançant sur la vague azurée, paraissent bientôt tout en feu et dissipent, par leur brillante clarté , l'horreur ténébreuse de la nuit ; en vain, le zéphyr, déployant ses ailes légères, se joue doucement sur le mobile élément qu'il effleure, et semble faire sortir une étincelle de chaque flot qu'il a touché ; oh ! combien semble vaste alors l'empire des mers ! on dirait qu'il n'a point de bornes. L'oeil trompé croit le voir s'unir à la voûte d'azur qui couvre l'univers, et cette phalange de lumière, qui la distingue, semble chaque jour sortir des eaux, et, après avoir fait sa course nocturne, rentrer dans son humide sein. Quoi ! à ce spectacle majestueux, l'homme refusera-t-il de reconnaître la main du souverain architecte, et de se prosterner pour l'adorer ? L'univers est un grand livre ouvert aux yeux de toutes les créatures raisonnables pour les instruire. Mais, ou l'homme insensé refuse d'y lire, ou bien, si parfois il s'arrête à le contempler, il s'occupe peu à y voir ce que l'auteur du livre a voulu lui enseigner.

Si nous allons dans la prairie, nous y voyons une nombreuse famille d'insectes ailés qui voltigent et obscurcissent l'air, puis viennent se reposer sur les fleurs,

puis les abandonnent et semblent se divertir avec un doux plaisir.

Mais notre esprit est tout-à-coup émerveillé par des chants harmonieux : nous reconnaissons les hôtes innocens des bosquets : que de voix diverses ! Chaque famille a son langage ; chaque espèce à sa mélodie particulière. Savent-ils l'art de modérer leur haleine, de vibrer leur petite langue, de moduler des sons ? La sagesse divine qui a attaché des ailes aux vermiseaux, qui leur a appris à les faire agir et à plier leur vol au gré de leurs désirs, a aussi instruit les petits oiseaux à rendre hommage à leur Créateur, dont ils suivent aveuglément les inspirations. L'homme n'est-il pas la seule créature qui s'écarte de cette loi universelle ?

Les oiseaux sortent du feuillage et descendent dans la prairie : l'un vient, l'autre retourne ; l'un porte dans son bec un brin d'herbe, l'autre tient un insecte. Gentils volatils, comme ils sont occupés ! comme ils sont attentifs au travail ! comme ils sont sérieux ! Les uns fabriquent leurs nids ; les autres portent la nourriture à leurs tendres petits.

Mais tout-à-coup j'entends une rumeur confuse de cris, de voix aiguës : Ah ! ce ne sont plus les chants joyeux, ce sont les accens de la douleur et de l'épouvante ; tous ces pauvres petits oiseaux fuient avec précipitation ! Qu'est-il donc survenu ! Voici l'épervier qui plane dans les airs : il trace un large cercle au-dessus du bosquet, il va fondre sur sa proie. Une foule d'oiseaux se pressent à la rencontre du terrible ennemi : je ne sais trop si c'est pour le repousser ou pour fuir ; ce vol incertain, ces soupirs étouffés, expriment-ils le courage ou la crainte ?... Pauvres petits oiseaux, vous êtes pères et mères ! C'est pour votre tendre famille que vous craignez ; vos petits cœurs innocens sont

aussi sensibles aux douces affections d'époux, de compagnes, de tendresse maternelle ! Oui, je vous ai vus plus d'une fois vous presser et vous défendre contre la main cruelle du ravisseur qui voulait vous enlever vos petits ; je vous ai vus battre des ailes autour du nid en danger, et, tantôt animés par le courage, tantôt par la crainte, vous rapprocher du ravisseur pour tenter son avidité, afin qu'il épargnât vos enfans, puis fuir aussitôt à tire d'aile pour lui échapper. Je vous ai vus vous appeler à l'envi, courir et vous rassembler en foule autour d'un de vos compagnons tombé sur le sol, puis tour à tour le caresser de vos ailes et faire retentir les airs de vos cris plaintifs. Vouliez-vous porter du secours à cet ami ? imploriez-vous un secours étrangers ? Oui, votre petit cœur connaît aussi la pitié !

L'épervier fuit, il s'éloigne. O sagesse éternelle ! pourquoi ces oiseaux de proie viennent-ils troubler cette joie innocente ? pourquoi répandent-ils la terreur parmi ces hôtes charmans des bosquets ? L'épervier, l'aigle, le faucon, le vautour !.. La rai. son des choses est renfermée dans le sein de celui qui les a tirées du néant et mises en ordre. Quel est celui qui osera interroger le Tout-Puissant sur sa conduite ? Qu'il nous suffise de savoir que la justice infinie et l'infinie bonté président toujours à ses grands desseins toujours justes et toujours sanctifiés par la volonté d'un Dieu.

Tant que l'homme demeure sur cette terre, il est éloigné de la céleste lumière dont il ne reçoit qu'un faible rayon pour le conduire dans la route qu'il doit suivre afin d'arriver au sein de sa plénitude : voyageur, il doit se contenter de connaître son chemin et de marcher à grands pas. Ce n'est que lorsqu'il sera arrivé au terme de sa course, qu'il verra cette divine lumière ; et pour récompense d'avoir réprimé ici-bas les désirs de son cœur

et ses excès vicieux, il possédera le souverain bien, la plénitude de l'amour. S'il a su modérer l'ardeur dérégulée de son esprit, il possédera encore la souveraine sagesse, l'éternelle vérité, qui lui fera voir à découvert toutes les raisons des choses.

Si, sur la terre, les vautours et les éperviers nous déplaisent, gardons-nous donc bien de devenir semblables à eux. Les oiseaux ravisseurs, enfans de la nature, ne sont pas coupables ; mais les hommes, que leur avidité transforme en aigles et en faucons, sont seuls dignes de haine et de châtiment. Le sévère Spartiate inspirait à ses enfans l'amour de la sobriété par l'aspect honteux du vice opposé, et amenait en leur présence des esclaves agités par les vapeurs du vin. La divine sagesse nous ouvre aussi une grande école de vertu dans ces êtres qu'elle a soumis à notre puissance. Elle nous met sous les yeux l'odieux aspect des vices que nous devons fuir en les voyant chez les animaux, au-dessus desquels elle nous a placés. Nous en voyons un se vautrer dans la fange ; aussitôt nous détournons avec empressement nos regards offensés par ce spectacle hideux ; mais ne voyons-nous pas souvent un spectacle bien plus hideux encore, celui d'un homme qui se dégrade au point de se plonger dans le borbier des vils plaisirs ! Est-il croyable qu'un esprit formé pour s'élever jusqu' à Dieu, descende jusqu'à un tel degré d'abaissement !

Un loup affamé attaque avec hardiesse un faible troupeau ; le renard entre par ruse dans la bergerie : ne dédaignons pas ces faibles comparaisons ; elles sont l'image de l'homme coupable. Le loup hardi, le rusé renard, ne ressemblent-ils pas à l'homme qui, parla violence ou par la fraude, porte préjudice à un autre homme, soit par la force soit en lui tendant des pièges ?... Le corbeau nous fatigue par son cri importun ; apprenons donc de lui à modérer notre langue qui est l'organe de la dissipation et de l'indiscrétion ; considérons le tendre agneau :

apprenons, par son exemple, à pratiquer la douceur. Les timides colombes nous enseignent aussi à conserver l'innocence. L'épagneul fidèle badine avec reconnaissance autour de son maître....

Dieu éternel ! par combien de petites choses vous daignez élever nos regards vers les objets les plus majestueux, vers les vertus les plus sublimes ! Qui pourra jamais excuser à vos yeux, ô souverain législateur, la raison de sa mauvaise conduite ! Les créatures que vous avez soumises à nos ordres nous instruisent elles-mêmes à éviter les choses que vous nous défendez, à pratiquer celles que vous nous commandez. Elles condamnent, par leurs actions, l'ingratitude de l'homme envers celui qui lui a rendu des services ; elles nous apprennent à être remplis de reconnaissance et d'amour-envers notre auteur. Oh ! combien les hommes devraient rougir de leur ingratitude ! Pourquoi ne sont-ils pas fidèles à leur Dieu comme l'est l'épagneul à celui qui le nourrit ? Nous osons murmurer lorsque notre Seigneur, dans sa miséricorde, nous envoie des afflictions pour guérir nos plaies qui pourraient nous causer la mort. L'épagneul caresse la main qui le frappe et rampe sous la verge de son maître, pour venir lui lécher les pieds. Considérons-le, et pensons combien nous nous rendons coupables par nos murmures sacrilèges et nos indignes offenses, qui provoquent le ciel.

O combien d'utiles instructions daigne nous fournir la divine sagesse ! Si par un temps calme, nous nous mirons dans le cristal azuré d'un lac, nous le voyons peuplé d'habitans. Comme ils sont pleins de joie et de vigueur ! En un moment, on les voit serpenter comme l'éclair. se glisser dans l'onde, et étonner, par leurs mouvemens multipliés, la rapidité de l'œil qui les observe. Qui leur a donné cette vivacité ? Quel est celui qui a armé leurs flancs de rames aussi agiles ? Comment peuvent-ils vivre dans un élément qui causerait la mort à tout autre animal ? Quel est celui

qui leur prépare leur nourriture au fond des eaux ? Sagesse éternelle ! admirable sagesse ! partout nous vous découvrons et nous vous voyons.

Berger toujours attentif à voir paître ton troupeau, à nourrir tes petits agneaux, simple villageois qui ne connais que ton champ, ta prairie et ton toit rustique, n'envie pas la science du savant qui te méprise avec orgueil, pour découvrir les traces de la main de celui que tu adores dans un pieux silence ; tu n'as pas besoin de passer tes nuits en longues veillées, en études difficiles, ni de t'embrouiller dans des calculs sans fin, pour mesurer la face des planètes, computer le temps qu'elles mettent à faire leur tour, ni de prédire les éclipses. Dans ton humble chaumière, la sagesse est venue te trouver ; tu la rencontres partout où tu portes tes regards, elle est toujours à tes côtés ; nuit et jour, elle ne cesse de te faire entendre sa voix pour se faire connaître à toi, et te conduire au sein de la félicité. Si tu entres dans le bocage, tu admires les demeures des musiciens de la forêt. Là, l'oiseau couve des œufs qui ne sont pas encore éclos ; ici, sont de tendres petits. Oh ! comme leurs nids sont bien travaillés ! Au dehors, c'est du foin, et ensuite, des fils d'herbe plus sèche et plus douce, puis des plumes et des cheveux ; enfin une laine molle, et un léger duvet, récolté sur les arbres, les rend propres à recevoir et à réchauffer ces tendres oisillons encore nuds et languissans. Quel est celui qui enseigne à ces petits architectes à trouver la matière propre à leur travail ? qui leur en donne les mesures et les desseins ? qui leur fournit les instrumens pour les fabriquer ? Et cependant, avec quel art ils savent le conduire à sa fin ! comme ils savent bien en poser les petits soutiens ! L'un l'appuie sur le sol et le cache dans l'herbe touffue ; un autre le place dans la cavité d'un tronc ; un autre enfin l'assure entre les rameaux entrelacés. Qui leur fait connaître le temps convenable pour commencer leurs petites habitations, afin qu'elles se

trouvent entièrement achevées au moment de leur ponte ?... Chaque espèce travaille diversement son petit édifice : il existe une loi qui en prescrit à chacune la forme particulière. Chaque race a des formes diverses, un plumage distinct qui lui est propre, un génie particulier.

Mais je vois la mère prévoyante qui apporte la nourriture à ses petits. Créature innocente, qui t'a enseigné l'art d'élever tes enfans ? Prends garde, charmant oiseau, à toutes les plantes que te fournissent la prairie et la forêt, tu n'en trouveras que deux qui ne soient pas des poisons pour toi et pour ta race. Prends garde ; si tu tardes trop à apporter cette nourriture, ta jeune famille périra de faim. L'humidité de la nuit pourrait encore la faire mourir... Eh ! de quoi m'occupais-je en ce moment ? n'y a-t-il pas un être qui les avertit avant moi ? La main du Créateur a déjà tracé tous ces préceptes en caractères indélébiles dans leur instinct. Sa seule voix, qui a produit toutes choses, est connue de tous les êtres ; c'est elle qui a instruit les créatures privées de raison, et qui les rend obéissantes à ses ordres. Oh ! quelle joyeuse fête, en voyant arriver cette nourriture ! Comme tous présentent leur petit gosier impatient de la recevoir ! Comme cette mère prévoyante sait leur partager les alimens ! Aimable mère, comme elle aime, comme elle est attentive et fidèle à ses devoirs ! Sagesse infinie, comme tes créatures sont bien instruites ! Pourquoi n'instruis-tu pas l'homme de la même manière ?... Ah ! gémissons au contraire, de la perversité de notre nature, et n'offensons pas le ciel par de coupables blasphèmes ! La divine sagesse, qui gouverne chaque être selon sa propre nature, instruit aussi l'homme comme il convient à son être. C'est par une faveur spéciale qu'elle nous a élevés au-dessus de tous les autres animaux, en nous douant d'un esprit raisonnable, et de la liberté d'agir selon notre propre volonté. Notre perfection doit consister dans l'amour de notre auteur et dans la pratique de la vertu. Nos actions, pour nous mériter son amour, ne

doivent pas être le fruit de la nécessité ; c'est pour cela que Dieu, en mille manières, nous parle et nous instruit ; mais il ne nous force pas comme la brute, à agir par le moyen d'un instinct aveugle. Il nous invite à pratiquer ce qui est conforme à la justice et à l'honneur, sans gêner pour cela notre liberté. Cependant, si l'homme ingrat ferme l'oreille à la voix de son amour ; si, par lâcheté , il n'ose suivre la route qu'elle lui indique, et s'obstine à prendre le chemin du vice, à qui pourra-t-il attribuer la cause des malheurs qu'il attire sur sa tête ? n'est-ce pas à lui-même ? Que nous demande cette bonté divine, si ce n'est notre amour ? Aimez, dit saint Augustin, et faites ce que vous voudrez : Ama et fac quod vis. Quand on aime véritablement, on craint de déplaire à l'objet aimé ; on redoute de lui faire de la peine, et l'on s'efforce d'accomplir ses volontés, de prévenir ses moindres désirs. Rien ne paraît difficile à celui qui aime : Ubi amafur, non laboratur ; aut si laboratur, labor certè amatur. Quand on aime, dit encore le même saint Augustin, on n'a pas besoin d'efforts pour accomplir les volontés de celui qu'on aime, ou s'il faut des efforts, il nous sont certainement agréables.

Que n'a pas fait, et que ne fait pas encore, tous les jours, la divine sagesse, pour captiver notre amour ? La terre, le ciel et l'univers entier sont témoins de l'affection avec laquelle elle s'efforce de nous attacher à elle. Après nous avoir parlé par la voix de la nature et par celle des hommes qu'elle a fait les ministres de ses volontés, n'est-elle pas descendue elle-même en personne sur la terre, revêtant notre dépouille mortelle, pour nous réunir tous autour d'elle, et nous introduire avec clémence dans son bienheureux royaume ? ne nous a-t-elle pas elle-même enseigné la route qui y conduit ? n'a-t-elle pas marché sur la terre pour nous servir de guide ? Ses instructions sont toujours à notre portée ; elle a laissé, en quittant la terre, une fidèle gardienne de ses paroles de salut, qui doivent

conduire dans les sentiers qui mènent au bonheur éternel ; elle a pourvu à tous nos besoins pendant ce long et pénible voyage ; elle a préparé des remèdes pour tous nos maux ; et sans cesse elle nous invite au banquet sacré de l'immortalité. Si, malgré tant d'amour, de bonté, de soins, de prévenances, nous sommes encore indifférens, nous sommes des ingrats plus stupides que les brutes ; nous ne devons attribuer qu'à la perversité de notre cœur la cause de notre insensibilité ; car la bonté infinie, non-seulement nous instruit, nous soigne, nous console, mais elle porte encore son amour, jusqu'à se donner elle-même à nous pour aliment, afin de nous transformer en elle.

XVII

DEUXIÈME ENTRETIEN.

DEVOIRS DE L'HOMME ENVERS LUI-MÊME.

Fais en sorte que ton cœur purifié par la Pénitence, ait établi sa demeure dans le sein de Dieu ; au soir de la vie, tu verras pour toi se lever un soleil divin que tu ne connaissais pas encore, et tu pourras entrer dans un lieu où les ténèbres et l'obscurité n'ont jamais pénétré.

L'HOMME est composé de deux substances, l'une animale et terrestre, l'autre, sublime, spirituelle, immortelle. De là, deux espèces de devoirs à remplir : les premiers regardent le corps, les seconds regardent l'âme. L'homme étant composé de deux substances différentes, l'une matérielle, qu'il nomme son corps ; l'autre spirituelle, qu'il appelle son âme, lesquelles, quoique essentiellement différentes par la nature, sont cependant unies par un lien invisible, est naturellement obligé de travailler à la perfection de son corps, à la perfection de son âme, et enfin, à celle de ce tout, de son être tout entier, qui est composé de l'un et de l'autre, parce qu'une expérience continuelle lui fait sentir, à chaque instant, que ces deux substances sont tellement assorties l'une à l'autre, que les biens et les maux leur sont communs, en quelque manière,

par les impressions qu'elles en reçoivent chacune selon sa nature.

Pour ce qui est de la perfection du corps, nous sommes obligés de toujours nous appliquer à sa conservation, de rétablir, d'entretenir, d'augmenter même, s'il est possible, sa bonne disposition, sa santé, son adresse, sa force, et par conséquent, d'éviter tous les plaisirs et tous les excès qui pourraient contrarier, gêner, déranger ou détruire une machine si admirable, mais en même temps si fragile.

La bonne disposition et l'aptitude du corps, non-seulement nous procurent des avantages sans nombre, nous exemptent de bien des souffrances et des peines, mais encore nous rendent plus propres à vaquer au soin et à la perfection de notre âme, parce que nous ne sommes point troublés par le dérangement ou l'altération de la santé, et que nous pouvons user librement de toutes nos facultés, pour notre avantage spirituel.

N'allez pas croire, avec quelques philosophes imbus de doctrines mensongères, que tout finit avec cette vie ; non, le corps n'est que l'enveloppe grossière de l'âme ; le corps périra, mais l'âme demeurera éternellement. Ce sont deux parties unies ensemble qui doivent travailler de concert à un même bonheur ; car le corps aura un jour sa résurrection, pour participer au bonheur de l'âme. C'est ce qui a fait dire à un poète religieux :

Ces deux êtres liés par des nœuds biens secrets,
Séparent rarement leurs plus chers intérêts :
Leurs plaisirs sont communs, aussi bien que leurs peines.
L'ame guide du corps, doit en tenir les renés ;
Mais par des maux cruels, quand le corps est

troublé,
De l'âme quelquefois l'empire est ébranlé.
Dans un vaisseau brisé, sans voiles, sans
cordage,
Triste jouet des vents. victime de leur rage,
Le pilote effrayé , moins maître que les flots,
Veut faire entendre, en vain, sa voix aux
matelots,
Et lui-même avec eux s'abandonne à l'orage.
Il périt ; mais le nôtre est exempt du naufrage.
Comment périrait-il ? Le coup, fatal au corps,
Divise ses liens, déränge ses ressorts :
Un être simple et pur n'a rien qui se divise,
Et sur l'âme, la mort ne trouve point de prise ;
Que dis-je ? Tous ces corps dans la terre
engloutis,
Disparus à nos yeux, sont-ils anéantis ? ²⁵
D'où nous vient du néant cette crainte bizarre ?
Tout en sort, rien n'y rentre ; et la nature avare,
Dans tous ces changemens, ne perd jamais son
bien.
Ton art, ni tes fourneaux n'anéantiront rien,
Toi qui riche en fumée, ô sublime alchimiste, ²⁶
Dans ton laboratoire, invoque Trismégiste :
Tu peux filtrer, dissoudre, évaporer ce sel ;
Mais celui qui l'a fait, veut qu'il soit immortel ²⁷
Prétendras-tu toujours à l'honneur de produire,
Tandis que tu n'as pas le pouvoir de détruire ?
Si du sel ou du sable, un grain ne peut périr,
L'être qui pense à moi, craindra-t-il de mourir ?
Qu'est-ce donc que l'instant où l'on cesse de
vivre ?
L'instant où de ses fers, une âme se délivre.

Cette terre n'est que le sentier sauvage qui nous conduit au climat fortuné où nous devons demeurer éternellement. Si tout ce que nous éprouvons d'amertume ici bas nous fait connaître que ce séjour n'est point notre demeure, combien plus ce que nous éprouvons de doux et d'agréable doit-il nous rappeler sans cesse le bien vers lequel nous marchons. Si notre corps se traîne avec effort au milieu des peines et des souffrances, notre âme doit déjà habiter dans le ciel, au milieu des joies que nous prépare la Divinité.

o homme, que fais-tu donc ? à quoi t'amuses-tu sur ta route, pendant que tes jours passent si rapidement ? La nuit s'avance ; et bientôt il ne sera plus temps de travailler. Malheur à toi, si lorsque le soleil sera sur son déclin, ton cœur se trouve encore éloigné de la patrie ! La nuit qui te surprendra dans l'affreux désert, t'y retiendra sans espoir d'en sortir jamais. Loin du vrai bien, loin de la terre fortunée pour laquelle le Seigneur t'avait fait, tu resteras toujours environné d'épaisses ténèbres. Fais donc en sorte que ton cœur, purifié par la pénitence, ait établi sa demeure dans le sein de Dieu. Au soir de la vie, tu verras se lever pour toi un soleil divin que tu ne connaissais pas encore, et tu pourras entrer dans un lieu où les ténèbres et l'obscurité n'ont jamais pénétré. Nourris-toi, pendant le voyage, de la vile nourriture que tu trouves sous ta main ; le ciel te permet d'en user, mais seulement en passant et pour réparer tes forces, et achever ta course ; ainsi ne t'arrête pas à en jouir, à en faire tes délices.

Tandis que le corps se rassasie sur la terre, l'âme doit se nourrir de son aliment, qui est la connaissance et l'amour du souverain bien. C'est pour cette seule fin que nous ont été donnés le cœur et l'intelligence. Connaître et aimer celui qui nous a formés, voilà notre nourriture d'immortalité, aussi indispensable pour nous, que l'humanité est inséparable de nous. Bien que d'une

manière diverse, c'est là l'occupation de l'homme mortel, comme elle le sera encore au-delà de la tombe. La vie terrestre n'est que le court espace que Dieu nous a accordé pour travailler avec fruit à notre félicité.

Mais l'homme, trop souvent, hélas, descend en esprit de sa véritable demeure, dans la région du corps ; du ciel, il conduit sur la terre ses soins, ses affections, et se rend semblable aux animaux. Il repousse loin de lui la pensée d'une seconde vie ; il se restreint aux jours peu nombreux de son pèlerinage, qu'il regarde comme sa patrie, et dans lequel il met toute sa félicité. Oubliant les biens pour lesquels il est né, son âme est retenue captive dans des liens pesans qui l'empêchent de s'élever au-dessus de la terre. On voit cependant en lui la même substance douée d'intelligence ; mais cette intelligence, comme un aigle privé de ses ailes, se traîne sur le sol ; sa sagesse est terrestre.

Comme nous l'avons déjà dit, l'homme est un composé de deux substances différentes : l'une est noble, pure, dégagée de la matière ; l'autre, ignoble, épaisse, matérielle ; l'une semblable aux sublimes intelligences qui environnent le trône de la gloire du Seigneur, est faite pour le ciel ; l'autre est une portion de la masse pesante sur laquelle nous marchons. Chacune d'elles doit se repaître de la nourriture qui est conforme à sa nature. La nourriture de notre âme, et de tout homme spirituel, est celle que ses lèvres intérieures puisent à la source de tout bien, en suçant avidement ces gouttes du nectar de sagesse et d'amour. O homme, veux-tu que cette angélique portion de toi-même vive ? ne lui refuse pas l'aliment des célestes pensées et des divines affections. Comme le corps te demande chaque jour le pain ail moyen duquel il conserve sa vie et ses forces, de même, ton esprit doit vivre de la vigueur qu'il tire d'en haut. S'il souffre la disette de son aliment, i !

s'affaiblit, devient infirme, languissant et meurt. Veux-tu qu'il soit toujours vigoureux et fort ? accoutume-le à respirer l'air salubre de l'immortel séjour ; habitué à cette hauteur et à la compagnie de ces sublimes objets, tout ce que la terre peut lui offrir de plus attrayant, ne lui inspirera que du dégoût et de l'ennui. Je sais que tant que tu seras uni à ton compagnon terrestre, tu ne pourras habiter la demeure céleste, sans que souvent un pénible devoir, ou la nécessité de ton misérable sort ne te rappelle sur la terre ; mais tu ne te rends pas pour cela terrestre. Tu ne quittes ces sources éternelles pour descendre sur la terre, que comme ces messagers célestes qui y viennent quelquefois, non pour leur plaisir et leur agrément, mais seulement pour remplir les ordres de leur souverain, et s'en retourner aussitôt. Si tu nourris ton corps, tu es un ange qui descend des sphères célestes pour soigner l'animal dont le ciel l'a chargé. Tu ne lui accordes jamais que ce qui lui est accordé par celui qui t'a commandé de le retenir toujours soumis à tes ordres. Si tu t'occupes à construire une maison, tu présides au travail ; mais tu es un habitant du ciel, qui n'a point ici de demeure, qui les regarde toutes comme viles et indignes de lui, à l'exception de celle où habite la famille des bienheureux avec l'éternel Roi. Fatigué du pénible travail de chaque jour, comme le villageois, tu reviens du champ ou de la forêt, pour te reposer dans le ciel. La mort que l'homme aveugle et terrestre ne regarde qu'avec un sentiment d'effroi, que comme la destruction de son existence et de toutes ses jouissances, toi, au contraire, tu la verras s'approcher avec un front serein : tu attendras en elle le jour de ta naissance, qui t'enfantera à la lumière suprême ; tu verras en elle l'heure de la félicité où ton Seigneur, dans sa miséricorde, t'arrachera aux périls de la mort, pour te conduire à la véritable vie.

XVIII

TROISIEME ENTRETEN.

DEVOIRS GÉNÉRAUX DE L'HOMME ENVERS SES SEMBLABLES.

. Monstre ! que cherches-tu donc dans les flancs déchirés, dans les entrailles ouvertes de ton frère ?.... Je t'entende, c'est de l'or ! — Et c'est là cette créature qui se vante d'être douée de raison, qui se glorifie d'être sortie des mains du souverain Seigneur de l'univers !...

LA raison est à l'homme, ce qu'est l'instinct pour la brute. L'instinct guide les animaux stupides dans tes voies de la nature ; la raison découvre à l'homme la loi immuable du Seigneur, qui lui ordonne d'agir selon ses volontés, et les lui fait connaître, afin qu'il les remplisse avec une volonté libre. Comme la brute est toujours fidèle à l'instinct de la nature, de même, tous nos soins ne doivent être qu'une continuelle obéissance à la raison. Et cependant, où est l'homme qui soit en cela véritablement ce qu'il doit être ? Nous regardons comme une marque d'infamie, un défaut qui défigure notre visage ; les imperfections du corps nous couvrent de honte ; ah ! si ceux de l'esprit pouvaient tomber sous nos sens, de quelle horreur serions-nous frappés en considérant leur nombre et leur difformité

! Que l'esprit est horrible à voir, quand il est souillé par des actions contraires à la raison ! Celui qui vit négligemment dans l'ignorance de ses devoirs ; celui qui cède aux passions le droit de le diriger, l'empire qu'il doit avoir sur lui-même, n'est-il pas un frénétique, qui n'agit que par l'impatience de la fureur ? Et celui qui plie sa volonté aux caprices du vice, que devient-il, sinon un monstre beaucoup plus hideux qu'un corps composé de membres variés d'hommes et d'animaux ? Se peut-il qu'un esprit immortel ait des mœurs assez féroces pour réunir tout à la fois l'image de la divinité et les affections de la brute ? Nous sommes capables de science et de raison, c'est là le principe de notre grandeur ; mais cette capacité peut, par notre faute, nous couvrir d'infamie. Ce qui fait notre dignité, est de vivre conformément à notre être. De quoi nous servirait-il que le ciel nous eût placé devant les yeux la céleste beauté de la vertu, si, restant insensibles à ses attraits, nous ne marchons pas sur ses traces ? A quoi peuvent nous servir les autres qualités qui nous distinguent, si, par une coupable bassesse, nous refusons de nous en servir, ou si nous en abusons en les rendant les instrumens de nos mauvaises actions ? Ne vaudrait-il pas mieux pour nous, que nous fussions privés de raison, plutôt que d'avilir cette faculté par notre faute et par nos crimes ? Le Créateur, dans sa bonté pleine de sagesse, n'a pas voulu donner aux animaux féroces une prévoyance et une industrie égales à celles de l'homme ; ils seraient pour nous un trop terrible fléau. Mais ce qu'il a voulu épargner à l'homme, l'homme ne le fait que trop par sa malice et sa cruauté. Les méchants ne sont-ils pas vraiment des bêtes féroces ? Les dons que le ciel leur a faits deviennent funestes à leurs semblables ; avec de tels dons, les ours et les tigres qui habitent les forêts, seraient peut-être moins dangereux qu'avec ceux que la nature leur a départis. Ils n'ont pour attaquer et pour se défendre, que leurs griffes et leurs dents, et encore ils n'en usent jamais que lorsqu'ils

sont contraints de se défendre, ou qu'ils sont irrités par la faim. Sensible à la voix de la fraternité, l'animal le plus féroce ne répand jamais le sang de son espèce. L'homme se rend la terreur des autres hommes et déchire ses frères. L'entendement, qui lui est donné pour qu'il soit sur la terre l'image vivante de la bonté infinie, ne lui sert souvent qu'à trouver les moyens d'exercer sa cruauté contre ses semblables. Il arrache le fer du sein des rochers, et en forge des instrumens de mort pour ceux qui ont avec lui une commune nature. Où sa force ne suffit pas, il emploie l'art pour venir à bout d'accomplir ses cruels desseins : sous l'aspect d'une boisson délicieuse, il introduit la mort dans le sein de son frère ; sous l'apparence de l'amitié la plus sincère, il l'attire et le fait tomber dans le piège qu'il lui a tendu. Il couvre de leurs le poignard qu'il a préparé pour l'infortunée victime de sa haine, et le tombeau qu'il ouvre sous ses pas. Humanité, parenté, alliances, et vous, noms si doux, liens si sacrés, qu'êtes-vous en présence de la férocité humaine ? Vous n'êtes plus que de vains noms que l'homme cruel foule à ses pieds, sans respect et sans honte. Père infortuné, fuis, cache-toi, mets en sûreté le peu de jours qui te restent encore à vivre ; ils semblent trop longs à l'ingrat mortel auquel tu as donné la vie ! Fuis, ô frère, l'avarice de ton frère ; et toi, jeune épouse, défie-toi de la main qui a reçu ta foi ; elle te caresse pour mieux cacher le poison fatal qu'elle t'apprête...

Voici, ô Dieu, l'horrible discorde qui s'avance ; je la reconnais à ses cheveux entrelacés de serpens et de vipères ; elle pousse des hurlemens ; elle gonfle, en soufflant, sa face hideuse, et allume un feu destructeur. Voici la forte colère, la haine et la vengeance armées de poignards. Voici l'envie au regard louche, qui se ronge le sein avec ses propres dents. Ses mains décharnées sont remplies de dards et de poison. Tantôt elle se glisse en silence, infecte l'air de son souffle homicide qui enfante mille desseins atroces. Derrière ses pas, viennent les noires

trahisons et les obscurs complots, précurseurs de la mort. Ah ! quelle foule d'horribles monstres ! Il semble que l'abîme ait ouvert ses portes ténébreuses, et que toutes les calamités se soient répandues sur la terre !...

Et pourtant, c'est la cupidité qui nous rend si cruels ; c'est elle qui nous rend insensibles à toute autre affection qu'à celle d'acquérir et de jouir. Ouvrons donc les yeux à la lumière, et apprenons ce que l'homme doit à l'homme.

Tous les hommes sont descendans d'un même père ; ils sont tous les enfans de Dieu ; ils ont tous été rachetés par le sang d'un Dieu qui n'a fait aucune distinction et qui a dit également à tous : Dieu mon père est aussi votre père. Nous sommes tous frères. puisque nous avons tous un même père et une même nature. Aimez-vous les uns les autres comme mon père vous a aimés, comme je vous aime moi-même. Que celui qui est riche et puissant, soit plein d'amour pour son frère qui gémit dans un lieu obscur. Malheur à celui qui méprise les larmes du pauvre qui gémit ! Malheur à celui qui opprime le faible ! Un jour viendra, où le père commun de tous les hommes, qui regarde comme fait à lui-même le bien ou le mal que nous faisons à nos semblables, paraîtra dans tout l'éclat de sa majesté : assis sur les nuées, il viendra demander compte aux hommes de toutes leurs actions. Les célestes légions se presseront autour de leur roi immortel, et le porteront sur leurs ailes. Tous les mortels paraîtront devant lui, pour y recevoir chacun la récompense ou la peine qu'ils auront méritée par leurs œuvres. Le juge suprême se tournera vers ceux qui seront à sa droite, et avec ce visage majestueux qui calme la tempête, qui rend le ciel serein et donne la béatitude aux habitans des cieux, il leur dira : Venez, vous qui avez été fidèles à ma loi, entrez dans le royaume qui vous est préparé, pour y goûter un bonheur sans fin ; car vous avez été justes, bons et charitables ;

vous avez eu pitié de moi, lorsque j'étais parmi vous. J'étais à jeun, et vous m'avez pourvu du nécessaire ; j'étais étranger dans votre pays, et vous m'avez accueilli dans vos habitations ; j'étais si pauvre que je n'avais pas de quoi me vêtir, et votre cœur compatissant m'a fourni de quoi couvrir ma nudité ; j'étais infirme, et vous m'avez porté secours ; vous avez soigné mes plaies ; je me suis trouvé prisonnier, et vous êtes venus me visiter dans ma prison, me consoler, me soulager dans mes peines.

Mais changeant ensuite d'attitude et de langage, il se tournera vers ceux qui seront à sa gauche. Le tonnerre, lorsqu'il ébranle les plus solides fondemens des montagnes, qu'il entr'ouvre le ciel et fait trembler la terre, qu'il trouble le fond de la mer, et que par le bruit épouvantable de la tempête, il fait mugir les cavernes profondes, n'est qu'un léger souffle du zéphyr qui se joue à travers le feuillage, en comparaison de l'éclat de la voix divine, qui prononcera contre les méchans un éternel arrêt de mort. Je me suis trouvé parmi vous, leur dira-t-il, ayant faim et soif ; je n'avais pas de lieu pour reposer ma tête ; j'étais nud, infirme, prisonnier, et vous m'avez laissé impitoyablement en proie à la plus affreuse misère. Partez, objets dignes de mon éternelle haine ; allez habiter dans ces feux perpétuels qui sont préparés pour l'inferral tyran et pour ses compagnons !

Voilà la sentence ; voilà la récompense et voilà les peines qui seront données aux mérites ou aux crimes. Mais, direz-vous, comment pouvais-je secourir mon Dieu, et quand lui ai-je refusé mon secours ? C'est lorsque vous l'avez refusé à quelqu'un de vos frères. Il vous l'a déjà dit lui-même sur le mont des Olives, lorsqu'il a annoncé les tristes événemens qui mettront fin à la demeure des hommes sur la terre. Il a voulu nous prévenir lui-même, afin que chacun de nous pût se tenir en garde contre ces terribles malheurs. Il nous a prévenus aussi, que quelque chose que

nous fassions même à celui que nous considérons comme le dernier des hommes, il regardera cette bonne ou cette mauvaise action, comme faite à lui-même. Ce sont là les paroles du Très-Haut ; le ciel et la terre passeront ; mais un seul accent de ces paroles ne sera pas retranché.

Telles étaient les sublimes instructions que la jeune moraliste, aidée des lumières et des conseils du vénérable père André, donnait à ses élèves ; le ciel bénit ses travaux ; elle eut la douce satisfaction de voir ses paroles porter des fruits abondans, et Dieu ne voulut pas laisser sans récompense un zèle aussi ardent pour sa gloire.

XIX

LA MENDIANTE.

C'est assez de honneur ! C'est assez pour un jour !

SAINTE. BRUVE.

COMME nous venons de le dire, le Seigneur se plut à récompenser le zèle de la jeune moraliste ; et la faveur qu'il lui accorda la mit au comble du bonheur.

Il y avait déjà un an qu'elle habitait le couvent de Notre-Dame de-la-Miséricorde, à La-Rochelle, et madame Joanneau ne pensait pas encore à quitter un pays qui lui rappelait des souvenirs si pénibles ; car elle aimait à nourrir son chagrin par la vue des lieux qu'avait habités sa fille. Elle avait pourtant tout-à-fait perdu l'espoir de la retrouver.

Un soir qu'elle était en prières, le vénérable confesseur vint l'avertir qu'une femme désirait lui parler. La bonne veuve, toujours accessible à tous, crut qu'il s'agissait de rendre quelque service ; elle remercia le bon père de la peine qu'il avait prise de venir lui-même, et le pria de lui envoyer cette femme. Non, reprit le prudent ecclésiastique, que voulait la préparer à entendre des choses qui pourraient l'affecter d'une manière trop vive, c'est chez moi que vous verrez cette femme ; veuillez m'accompagner ; et aussitôt madame Joanneau le suivit jusque dans son appartement.

A la vue d'une femme couverte de haillons et pouvant à peine se soutenir à l'aide d'un bâton, tant elle paraissait accablée sous le poids de la misère et des ans, la charitable veuve pensa bien ne s'être pas trompé, et dit au bon père :
Disposez en faveur de cette femme de tout ce que vous croirez nécessaire pour soulager son infortune.

Pardonnez, Madame, à la malheureux Marie !....



Oh ! ciel ! s'écria la mendiante en tombant à ses genoux ; daignez me protéger 1 Et la vieille, en prononçant ces mots, tremblait de tous ses membres.

Madame Joanneau, qui ne comprenait rien à cette scène, la pria avec bonté de s'expliquer.

— Pardonnez-moi, madame, reprit la mendiante ; je suis indigne de paraître à vos yeux !

— Mais qui êtes vous ? de grâce, expliquez-vous ?

Pardonnez, madame, à la malheureuse Marie !

— Ciel ! Marie ! Eh ! qu'avez-vous fait de ma fille ? qu'est-elle devenue, cette chère enfant ?...

Alors Marie, en versant un torrent de larmes, ra conta comment, après la mort de madame de Bussy, elle avait quitté La Rochelle, par le conseil du vénérable père André ; et comment aussi, en se rendant à Sancerre, elle s'était arrêtée dans une hôtellerie, où ayant laissé la jeune enfant seule un instant, elle avait disparu ; qu'à son retour, elle avait été tellement affligée de cet accident, qu'elle était restée long-temps malade dans cette maison, où ayant dépensé le peu d'argent qu'elle avait apporté avec elle, elle était restée au service de la maîtresse de l'hôtellerie, n'osant plus se rendre à Sancerre après un tel malheur ; bientôt, la vieillesse et les infirmités. ajouta-t-elle, me mirent dans l'impossibilité de travailler ; alors, je me fis mendiante ; car j'aimai mieux être réduite à cette extrémité, que de faire mon profit du peu de hardes et de bijoux qui me restaient de ceux que j'avais recueillis chez madame de Bussy avant de partir.

Comme le bruit s'était répandu qu'une bohémienne, logée dans la même maison que moi, avait seule pu dérober l'enfant et les bijoux, je perdis tout espoir de pouvoir jamais la retrouver, jusqu'à ce que, me trouvant forcée de mendier, je parcourus une grande étendue de pays, afin de la retrouver ; mais toutes mes recherches, jusqu'à ce jour, ont été inutiles. Je suis donc venu dans ce pays, avec l'espérance de pouvoir y trouver quelque parent de mes anciens maîtres ; et n'ayant trouvé personne de cette famille, je venais remettre au bon père les objets que j'ai encore en ma possession, lorsqu'il m'a dit que vous habitiez cette maison.

Madame Joanneau, pendant tout ce récit, demeura muette de surprise ; mais son étonnement redoubla, lorsqu'elle entendit parler de la bohémienne ; alors un excès de joie faillit la faire périr.

Marie qui s'attendait voir cette dame l'accabler de reproches étonnée de ne pas l'entendre prononcer une seule parole, crut que c'était la violence de son courroux qui l'oppressait, et voulut prendre la fuite. Mais le vénérable prêtre, qui avait appris l'histoire d'Ezilda, comprit mieux la cause du silence de cette dame, et il ordonna à la mendiante de lui porter promptement secours. Marie obéit ; et quand madame Joanneau eut repris ses sens, elle passa ses bras autour du cou de cette fille et l'embrassa en versant d'abondantes larmes et en lui disant : Ah ! bonne Marie, quelle heureuse nouvelle vous venez de m'apprendre ! répétez-la-moi encore une fois ? je ne puis assez l'entendre, tant j'ai de peine à croire à mon bonheur ! j'ai retrouvé ma fille, ma chère enfant !...

Ciel ! serait-il possible !... — Oui, ajouta le père André ; elle est ici !

Soyez mille fois béni, ô mon Dieu, s'écria la mendiante, puisque vous avez daigné consoler les derniers jours de ma triste vieillesse en me faisant retrouver celle que j'avais perdue !

Madame Joanneau annonça aussitôt à Ezilda qu'elle était elle-même la fille chérie qu'elle cherchait en vain depuis si long-temps, et qui lui avait fait verser tant de larmes.

Ezilda, en apprenant cette nouvelle, admira les desseins de la Providence qui avait daigné la protéger d'une manière si particulière ; elle redoubla d'affection pour cette mère chérie, et se chargea de pourvoir aux besoins de la pauvre Marie.

Quoique cette jeune fille se trouvât, par cette heureuse découverte, une des plus riches héritières de la contrée, elle ne voulut contracter aucune alliance ; elle demeura dans le couvent de La Rochelle avec sa bonne mère, jusqu'à ce que le Seigneur ayant appelé à lui cette dame charitable, qui avait racheté par une infinité de bonnes œuvres les fautes d'une partie de sa vie, Ezilda revint à Bourges, où, après avoir distribué tous ses biens entre l'église et les pauvres, elle se retira dans un monastère où elle consacra le reste de ses jours à la vie religieuse.

FIN.

1 Petit village voisin et de la dépendance de Sancerre. (Cher.)

2 Strada, décad. 1. Liv. VII.

3 De Thou.

4 Cæsar, de bello Gall., Liv. II.

5 De Thou, Liv. LV.

6 De Thou, Liv. LV.

7 De Thou, Liv. LV.

8 De Thou, Liv. LV.

9 De Thou, Liv. LV.

10 Léri, Chap. X. — De Thou, Liv. LV.

11 De Thou, Liv. LV.

12 De Thou, Liv. LV.

13 Voyez De Thou. Liv. LVI.

14 De Thou, Liv. LVI.

15 Histoire des guerres civiles de France, Liv. V.

16 De Thou, Liv. LVI.

17 Le 21 juillet, le bruit se répandit dans la ville, qu'un vigneron nommé Simon Potard et Eugène sa femme, avaient mangé une de leurs filles âgée de trois ans, morte de faim, et qu'une vieille, nommée Philippe de la Feuillée, logée avec eux, avait été de cet horrible repas. A cette étrange nouvelle, le ministre Jean de Léri se transporte au logis du vigneron, et là, saisi d'effroi, éperdu et hors de lui-même, il voit les os de la tête de la petite fille qu'on avait mangée, il découvre ensuite ses oreilles et sa langue cuites et prêtes à servir ; ses cuisses, ses jambes et ses pieds assaisonnés dans une chaudière, avec du sel, du poivre et

du vinaigre ; les épaules, les bras, les mains et la poitrine aussi assaisonnés. Sur-le-champ on arrête les trois antropophages et on les conduit en prison, où la vieille Philippe mourut le lendemain ; les deux autres avouèrent le fait ; mais la femme déclara que son mari avait fait cuire la chair de sa fille, d'abord à son insu, puis, malgré elle, quand elle s'en fut aperçue ; et qu'enfin, à sa persuasion, elle en avait mangé avec lui et avec la vieille Philippe. Le conseil condamna Potard à être brûlé vif, et sa femme à être étranglée ; puis on déterra le corps de la vieille Philippe, que l'on jeta au feu avec les deux autres. Cet exemple de rigueur, malgré l'extrême famine, parut nécessaire en ce temps, pour arrêter de plus horribles barbaries ; mais il fallait que le fanatisme fût à son comble parmi les Sancerrois, pour qu'une action aussi horrible que celle de ce vigneron, ne leur ouvrît pas les yeux sur les prédications séditeuses de leurs ministres et sur les excès de tous ces aventuriers révoltés, qu'ils avaient reçus dans leur ville. Léri fut témoin de ce fait ; dans la préface de son voyage d'Amérique, il assure qu'il y a cinq cents personnes encore vivantes qui peuvent l'attester ; la famine, dit-il, au Chap, XXII, fut si excessive pendant le siège de Sancerre, que les soldats essayèrent de manger des corps morts des gens tués par les ennemis, et ils publièrent que, si la famine eût continué, ils avaient délibéré de se jeter sur les vivans. Notes tirées des Mémoires de Sancerre.

18 L'Eglise de Saint-Pierre-le-Guyard, a retenu le nom de Zacharie-le-Guyard, dit La Thaumassière, Liv. II, p. 425, lequel s'étant converti et ayant embrassé la foi, fit construire cette église et la fit consacrer par Simon de Seuly, archevêque, environ l'an 1220, sous le patronage de saint Hippolyte. On raconte que l'occasion de sa conversion fut, que saint Antoine de Padoue, gardien des Cordeliers, le pressant de se faire chrétien, et lui persuadant par de fortes raisons qu'il ne pouvait se sauver que dans le

christianisme, ce juif opiniâtre, pour se moquer, promet d'embrasser la religion chrétienne, si sa mule famélique laissait l'avoine pour adorer Jésus-Christ, à quoi ce saint homme s'étant accordé , et le Juif ayant fait venir sa mule en présence du très-auguste Sacrement de l'Autel, au lieu de manger l'avoine qui lui était présentée, elle s'agenouilla devant la sainte Hostie, pour vaincre l'opiniâtreté de son maître, qui voyant que cela ne pouvait se faire sans miracle, que Dieu avait permis pour lui persuader la vérité de l'Évangile, se jeta lui-même à genoux, adora le Saint-Sacrement, se convertit, et, peu après, fit bâtir cette Église qu'il enrichit considérablement. Ce miracle est rapporté en un livre de l'église de Saint Étienne et dans les Annales de saint François, et est représenté en une des vitres de la Maison de Ville, du côté de la monnaie. La Thaumassière, Histoire du Berry, Livre II, page 125.

19 Voir Ducange Gloss au mot ABRACADABRA. Ce mot ainsi écrit triangulairement sur un fragment de parchemin, passait pour conjurer les maléfices des puissances infernales.

20 Une telle condamnation, à la fin du seizième siècle ne peut paraître chose étrange, si l'on se reporte au supplice plus récent et plus terrible encore de l'épouse du maréchal d'Ancre, laquelle fut brûlée aussi sur accusation de sorcellerie, sous le règne de Louis XIII. Il est de fait d'ailleurs que, dans ces temps reculés ; la sorcellerie et la magie étaient tellement mises en usage par certaines personnes, au détriment des bons citoyens, que le moral du peuple en était souvent abattu, et que les hommes simples attribuaient aux maléfices les fléaux qui désolaient l'univers. Doit-on s'étonner, après cela, que l'autorité compétente portât des peines aussi sévères contre les auteurs d'une telle démoralisation ? Note de l'Auteur.

21 Jam non dicam vos servos, sed amicos. (Evang.)

22 La Thaumassière, Histoire de Berry, livre III. Ch. CIV.

23 « Une des choses qui me paraissent des plus dignes
» de remarque, dit à cette occasion un historien, c'est que
» cette union des deux rois avait été prédite par le pape
» Sixte-Quint, dès le temps que la ligue commença à se
» soulever ouvertement contre le roi, et que parlant au duc
» de Nevers, l'an 1585, il lui marqua tout ce que produirait
» la ligue, et, en particulier, que quand le roi verrait son
» autorité royale aussi violemment attaquée qu'elle l'était
par
» cette faction, il serait contraint, pour se maintenir, de se
» jeter entre les bras des huguenots, dont ensuite on aurait
» tout à craindre pour la ruine de l'état et de la
» Religion. » Le père Daniel, Tome XI. page 391,

24 Les historiens s'accordent à dire que comme Henri III entra dans un chemin creux où la cavalerie ennemie était cachée, il rencontra un meunier qui, dès qu'il le vit, accourut et lui cria : Sire, où allez-vous, il y a là, tout proche, des ennemis ; je viens de les voir, retirez-vous au plus vite. En effet, dans le moment parurent quelques cavaliers à cent pas de là. Note de l'Auteur.

25 La destruction d'une substance étendue, n'est que la séparation des parties. Quand on brûle du bois, rien n'en périt. La partie la plus subtile se volatilise, et s'appelle fumée : la partie huileuse s'attache à la cheminée, et s'appelle suie. La partie grossière reste dans le foyer, et s'appelle cendre.

26 Mercure Trismégiste, c'est-à-dire, trois fois grand, celui que les alchimistes croient l'inventeur de leur science, auteur aussi chimérique que leur art, dont le principe est de mentir ; le milieu, de travailler ; la fin, de mendier. Cujus principium est mentiri, médium laborare finis mendicare.

27 Tous les êtres simples nous paraissent indestructibles par eux-mêmes ; ainsi, nous pouvons les appeler immortels. Mais nous ignorons si la destruction de l'univers n'ira pas jusqu'à l'anéantissement des éléments qui le composent ; ou plutôt, nous en sommes incertains, car la révélation en parle, mais on n'est pas d'accord sur ce qu'elle en dit ; *Elementa solventur*, dit saint Pierre, *λυθηδσενται τεκεται* ; cela ne dit pas anéantissement. *Mutabis eos et mutabuntur*, dit le Psalmiste : est-ce d'un simple changement seulement ! Dieu le sait...

Ezilda, ou la Zingara, oeuvre historique et morale, composée d'après les traditions du XVI^e siècle, par Victor Doublet,...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6513452q>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état

du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr